LIBRAIRIE E. DROZ
LIVRES D'ÉRUDITION
HISTOIRE LITTÉRAIRE
ET PHILOLOGIE
25, RUE DE TOURNON, PARIS

ŒUVRES COMPLÈTES
DE

CHARLES PÉGUY

1873-1914

ŒUVRES DE POÉSIE

LE MYSTÈRE
DES SAINTS INNOCENTS
LA TAPISSERIE DE SAINTE
GENEVIÈVE ET DE JEANNE D'ARC
LA TAPISSERIE DE NOTRE DAME

nrf

ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 ET 37, RUE MADAME
PARIS

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
CHARLES PÉGUY
1873-1914

ŒUVRES COMPLÈTES DE CHARLES PÉGUY

ŒUVRES DE PROSE

TOME I *INTRODUCTION PAR ALEXANDRE MILLERAND*
Lettre du Provincial. Réponse. Le Triomphe de la République. — Du second Provincial. — De la Grippe. Encore de la Grippe. Toujours de la Grippe. — Entre deux trains. — Pour ma maison (cité socialiste). Pour moi. — Compte rendu de mandat. — La Chanson du roi Dagobert. Suite de cette chanson.

TOME II *INTRODUCTION PAR MAURICE BARRÈS*
De Jean Coste. — Les récentes œuvres de Zola. — Orléans vu de Montargis. — Zangwill. — Notre Patrie. — Courrier de Russie. — Les suppliants parallèles — Louis de Gonzague.

TOME III *INTRODUCTION PAR HENRI BERGSON*
De la situation faite à l'histoire et à la sociologie. — De la situation faite au parti intellectuel devant les accidents de la gloire temporelle. — A nos amis, à nos abonnés. — L'argent.

TOME IV *INTRODUCTION PAR ANDRÉ SUARÈS*
Notre Jeunesse. — Victor Marie, comte Hugo.

ŒUVRES DE POÉSIE

TOME V Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc. — Le Porche du Mystère de la deuxième vertu.

TOME VI Le Mystère des Saints Innocents. — La tapisserie de sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc. — La tapisserie de Notre-Dame.

TOME VII Ève. — Sonnets.

ŒUVRES POSTHUMES

TOME VIII Clio.

TOME IX Note conjointe sur Descartes (précédée de la note sur M. Bergson).

TOME X Autres ouvrages et fragments inédits.

POLÉMIQUE ET DOSSIERS

TOME XI Texte et commentaires se rapportant à la gérance et au rôle littéraire des Cahiers (préfaces).

TOME XII Texte et commentaires se rapportant au rôle politique joué par les Cahiers (compte rendu de Congrès. — Affaire Dreyfus, etc.).

TOME XIII Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet. — Langlois tel qu'on le parle. — L'argent (suite).

TOME XIV Marcel. La première Jeanne d'Arc.

TOME XV Correspondance. Biographie et Histoire des Cahiers de la Quinzaine, par *ÉMILE BOIVIN* et *MARCEL PÉGUY*.

JF
P376

ŒUVRES COMPLÈTES
DE

CHARLES PÉGUY

1873-1914

ŒUVRES DE POÉSIE

LE MYSTÈRE
DES SAINTS INNOCENTS
LA TAPISSERIE DE SAINTE
GENEVIÈVE ET DE JEANNE D'ARC
LA TAPISSERIE DE NOTRE DAME

nrf

37451
17.1.40

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 ET 37, RUE MADAME
MCMXIX

71.
2129.

CETTE ÉDITION DÉFINITIVE DES ŒUVRES COMPLÈTES
DE CHARLES PÉGUY
EST TIRÉE A DOUZE CENTS EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS
PAR L'IMPRIMERIE PROTAT FRÈRES
SUR PAPIER VERGÉ PUR FIL DES PAPETERIES
LAFUMA DE VOIRON
AU FILIGRANE DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

EXEMPLAIRE N° 751

PQ
2631
.E25
1917
L6

TOUS DROITS DE REPRODUCTION, DE TRADUCTION
ET D'ADAPTATION
RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS Y COMPRIS LA RUSSIE
COPYRIGHT BY LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE 1916

le mystère

des saints Innocents

DELECTISSIMIS

IN INTIMO CORDE

cahier pour le dimanche des Rameaux
et pour le dimanche de Pâques de la treizième série ;

cahier préparatoire
pour le quatre cent quatre-vingt-troisième anniversaire
de la délivrance d'Orléans,
anniversaire qui tombera
le mercredi 8 mai de l'an 1912.

LE MYSTÈRE
DES SAINTS INNOCENTS

MADAME GERVAISE

Je suis, dit Dieu, Maître des Trois Vertus.

La Foi est une épouse fidèle.
La Charité est une mère ardente.
Mais l'espérance est une toute petite fille.

Je suis, dit Dieu, le Maître des Vertus.

La Foi est celle qui tient bon dans les siècles des siècles.

La Charité est celle qui se donne dans les siècles des siècles.
Mais ma petite espérance est celle
qui se lève tous les matins.

Je suis, dit Dieu, le Seigneur des Vertus.

La Foi est celle qui est tendue dans les siècles des siècles.
La Charité est celle qui se détend dans les siècles des siècles.
Mais ma petite espérance
est celle qui tous les matins
nous donne le bonjour.

Je suis, dit Dieu, le Seigneur des Vertus.

La Foi est un soldat, c'est un capitaine qui défend une forteresse,
Une ville du roi,
Aux marches de Gascogne, aux marches de Lorraine.
La Charité est un médecin, c'est une petite sœur des pauvres,
Qui soigne les malades, qui soigne les blessés,

DES SAINTS INNOCENTS

Les pauvres du roi,
Aux marches de Gascogne, aux marches de Lorraine.
Mais ma petite espérance est celle
qui dit bonjour au pauvre et à l'orphelin.

Je suis, dit Dieu, le Seigneur des Vertus.

La Foi est une église, c'est une cathédrale enracinée au sol de France.
La Charité est un hôpital, un hôtel-Dieu qui ramasse toutes les misères du monde.
Mais sans l'espérance, tout ça ne serait qu'un cimetière.

Je suis, dit Dieu, le Seigneur des Vertus.

La Foi est celle qui veille dans les siècles des siècles.
La Charité est celle qui veille dans les siècles des siècles.
Mais ma petite espérance est celle
qui se couche tous les soirs
et se lève tous les matins
et fait vraiment de très bonnes nuits.

Je suis, dit Dieu, le Seigneur de cette vertu-là.

Ma petite espérance est celle
qui s'endort tous les soirs,
dans son lit d'enfant,
après avoir bien fait sa prière,
et qui tous les matins se réveille et se lève
et fait sa prière avec un regard nouveau.

Je suis, dit Dieu, Seigneur des Trois Vertus.

La Foi est un grand arbre, c'est un chêne enraciné au cœur de France.
Et sous les ailes de cet arbre la Charité, ma fille la Charité abrite toutes les détresses du monde.
Et ma petite espérance n'est rien que cette petite promesse de bourgeon qui s'annonce au fin commencement d'avril.

Et quand on voit l'arbre, quand vous regardez le chêne,
Cette rude écorce du chêne treize et quatorze fois et dix-huit fois centenaire,
Et qui sera centenaire et séculaire dans les siècles des siècles,

Cette dure écorce rugueuse et ces branches qui sont comme un fouillis de bras énormes,

(Un fouillis qui est un ordre),

Et ces racines qui s'enfoncent et qui empoignent la terre comme un fouillis de jambes énormes,

(Un fouillis qui est un ordre),

Quand vous voyez tant de force et tant de rudesse le petit bourgeon tendre ne paraît plus rien du tout.

C'est lui qui a l'air de parasiter l'arbre, de manger à la table de l'arbre.

Comme un gui, comme un champignon.

C'est lui qui a l'air de se nourrir de l'arbre (et le paysan les appelle des *gourmands*), c'est lui qui a l'air de s'appuyer sur l'arbre, de sortir de l'arbre, de ne rien pouvoir être, de ne pas pouvoir exister sans l'arbre. Et en effet aujourd'hui il sort de l'arbre, à l'aisselle des branches, à l'aisselle des feuilles et il ne peut plus exister sans l'arbre. Il a l'air de venir de l'arbre, de dérober la nourriture de l'arbre.

Et pourtant c'est de lui que tout vient au contraire. Sans un bourgeon qui est une fois venu, l'arbre ne serait pas. Sans ces milliers de bourgeons, qui viennent une fois au fin commencement d'avril et peut-être dans les derniers jours de mars, rien ne durerait, l'arbre ne durerait pas, et ne tiendrait pas sa place d'arbre, (il faut que cette place soit tenue), sans cette sève qui monte et pleure au mois de mai, sans ces milliers de bourgeons qui pointent tendrement à l'aisselle des dures branches.

Il faut que toute place soit tenue. Toute vie vient de tendresse. Toute vie vient de ce tendre, de ce fin bourgeon d'avril, et de cette sève qui pleure en mai,

et de la ouate et du coton de ce fin bourgeon blanc qui est vêtu, qui est chaudement, qui est tendrement protégé d'un flocon d'une toison d'une laine végétale, d'une laine d'arbre. En ce flocon cotonneux est le secret de toute vie. La rude écorce a l'air d'une cuirasse, en comparaison de ce tendre bourgeon. Mais la rude écorce n'est rien, que du bourgeon durci, que du bourgeon vieilli. Et c'est pour cela que le tendre bourgeon perce toujours, jaillit toujours dessous la dure écorce.

L'homme de guerre le plus dur a été un tendre enfant nourri de lait ; et le plus rude martyr, le martyr le plus dur sur le chevalet, le martyr à la plus rude écorce, à la plus rugueuse peau, le martyr le plus dur à la serre et à l'onglet a été un tendre enfant laiteux.

Sans ce bourgeon, qui n'a l'air de rien, qui ne semble rien, tout cela ne serait que du bois mort.

Et le bois mort sera jeté au feu.

Ce qui vous trompe, c'est que cette rude écorce vous écorche les mains ; et ni de l'épaule vous ne faites bouger le tronc d'un millième de millimètre, ni du pied vous ne pouvez faire bouger une de ces grosses racines d'un millième de millimètre ; ni de la main une seule de ces grosses branches ; et c'est à peine si vous ébranleriez quelques-unes de ces petites branches ; et si vous les feriez balancer ;

au lieu que le bourgeon ne résiste point sous le doigt et d'un coup d'ongle le premier venu vous fait sauter un bourgeon ;

qui développé vous ferait une branche plus grosse que la cuisse ;

Car il est plus facile, dit Dieu, de ruiner que de fonder ;
Et de faire mourir que de faire naître ;
Et de donner la mort que de donner la vie ;

Et le bourgeon ne résiste point. C'est qu'aussi il n'est point fait pour la résistance, il n'est point chargé de résister.
C'est le tronc, et la branche, et cette maîtresse racine qui sont faits pour la résistance, qui sont chargés de résister.
Et c'est la rude écorce qui est faite pour la rudesse et qui est chargée d'être rude.
Mais le tendre bourgeon n'est fait que pour la naissance et il n'est chargé que de faire naître.

(Et de faire durer).

(Et de se faire aimer).

Or je vous le dis, dit Dieu, sans ce bourgeonnement de fin avril, sans ces milliers, sans cet unique petit bourgeonnement de l'espérance, qu'évidemment tout le monde peut casser, sans ce tendre bourgeon cotonneux, que le premier venu peut faire sauter de

l'ongle, toute ma création ne serait que du bois mort.
Et le bois mort sera jeté au feu.

Et toute ma création ne serait qu'un immense cimetière.
Or mon fils le leur a dit : *Il faut laisser les morts ensevelir leurs morts.*

Hélas mon fils, hélas mon fils, hélas mon fils;
Mon fils qui sur la croix avait une peau sèche comme une sèche écorce;
une peau flétrie, une peau ridée, une peau tannée ;
une peau qui se fendait sous les clous;
mon fils avait été un tendre enfant laiteux ;

une enfance, un bourgeonnement, une promesse, un engagement;
un essai; une origine; un commencement de rédempteur;
une espérance de salut, une espérance de rédemption

DES SAINTS INNOCENTS

O jour, ô soir, ô nuit de l'ensevelissement.
Tombée de cette nuit que je ne reverrai jamais.
O nuit si douce au cœur parce que tu accomplis.
Et tu calmes comme un baume.
Nuit sur cette montagne et dans cette vallée.
O nuit j'avais tant dit que je ne te verrais plus.
O nuit je te verrai dans mon éternité.
Que ma volonté soit faite. O ce fut cette fois-là que ma volonté fut faite.
Nuit je te vois encore. Trois grands gibets montaient. Et mon fils au milieu.
Une colline, une vallée. Ils étaient partis de cette ville que j'avais donnée à mon peuple. Ils étaient montés.
Mon fils entre ces deux voleurs. Une plaie au flanc. Deux plaies aux mains. Deux plaies aux pieds. Des plaies au front.
Des femmes qui pleuraient tout debout. Et cette tête penchée qui retombait sur le haut de la poitrine.
Et cette pauvre barbe sale, toute souillée de poussière et de sang.
Cette barbe rousse à deux pointes.
Et ces cheveux souillés, en quel désordre, que j'eusse tant baisés.
Ces beaux cheveux roux, encore tout ensanglantés de la couronne d'épines.

Tout souillés, tout collés de caillots. Tout était accompli.
Il en avait trop supporté.
Cette tête qui penchait, que j'eusse appuyée sur mon sein.
Cette épaule que j'eusse appuyée à mon épaule.
Et ce cœur ne battait plus, qui avait tant battu d'amour.
Trois ou quatre femmes qui pleuraient tout debout. Des hommes je ne me rappelle pas, je crois qu'il n'y en avait plus.
Ils avaient peut-être trouvé que ça montait trop. Tout était fini. Tout était consommé. C'était fini.
Et les soldats s'en retournaient, et dans leurs épaules rondes ils emportaient la force romaine :

C'est alors, ô Nuit, que tu vins. O nuit la même.
La même qui viens tous les soirs et qui étais venue tant de fois depuis les ténèbres premières.
La même qui étais venue sur l'autel fumant d'Abel et sur le cadavre d'Abel, sur ce corps déchiré, sur le premier assassinat du monde ;
ô nuit la même tu vins sur le corps lacéré, sur le premier, sur le plus grand assassinat du monde. C'est alors, ô nuit, que tu vins.
La même qui étais venue sur tant de crimes depuis le commencement du monde ;
Et sur tant de souillures et sur tant d'amertumes ;
Et sur cette mer d'ingratitude, la même tu vins sur mon deuil ;
Et sur cette colline et sur cette vallée de ma désolation c'est alors, ô nuit, que tu vins.
O nuit faudra-t-il donc, faudra-t-il que mon paradis

DES SAINTS INNOCENTS

Ne soit qu'une grande nuit de clarté qui tombera sur les péchés du monde.
Sera-ce alors, ô nuit, que tu viendras.
C'est alors, ô nuit, que tu vins ; et seule tu pus finir, seule tu pus accomplir ce jour entre les jours.
Comme tu accomplis ce jour, ô nuit accompliras-tu le monde.
Et mon paradis sera-t-il une grande nuit de lumière.
Et tout ce que je pourrai offrir
Dans mon offrande et moi aussi dans mon Offertoire
A tant de martyrs et à tant de bourreaux,
A tant d'âmes et à tant de corps,
A tant de purs et à tant d'impurs,
A tant de pécheurs et à tant de saints,
A tant de fidèles et à tant de pénitents,
Et à tant de peines, et à tant de deuils, et à tant de larmes et à tant de plaies,
Et à tant de sang,
Et à tant de cœurs qui auront tant battu,
D'amour, de haine,
Et à tant de cœurs qui auront tant saigné
D'amour, de haine,
Sera-t-il dit qu'il faut que ce soit
Qu'il faudra que je leur offre
Et qu'ils ne demanderont que cela,
Qu'ils ne voudront que de cela,
Qu'ils n'auront de goût que pour cela,
Sur ces souillures et sur tant d'amertumes,
Et sur cette mer immense d'ingratitude
La longue retombée d'une nuit éternelle.

O nuit tu n'avais pas eu besoin d'aller demander la permission à Pilate. C'est pourquoi je t'aime et je te salue.
Et entre toutes je te glorifie et entre toutes tu me glorifies.
Et tu me fais honneur et gloire
Car tu obtiens quelquefois ce qu'il y a de plus difficile au monde,
Le désistement de l'homme.
L'abandonnement de l'homme entre mes mains.
Je connais bien l'homme. C'est moi qui l'ai fait. C'est un drôle d'être.
Car en lui joue cette liberté qui est le mystère des mystères.
On peut encore lui demander beaucoup. Il n'est pas trop mauvais. Il ne faut pas dire qu'il est mauvais.
Quand on sait le prendre, on peut encore lui demander beaucoup.
Lui faire rendre beaucoup. Et Dieu sait si ma grâce
Sait le prendre, si avec ma grâce
Je sais le prendre. Si ma grâce est insidieuse, habile comme un voleur.
Et comme un homme qui chasse le renard.

Je sais le prendre. C'est mon métier. Et cette liberté même est ma création.

On peut lui demander beaucoup de cœur, beaucoup de charité, beaucoup de sacrifice.

Il a beaucoup de foi et beaucoup de charité.

Mais ce qu'on ne peut pas lui demander, sacredié, c'est un peu d'espérance.

Un peu de confiance, quoi, un peu de détente,

Un peu de remise, un peu d'abandonnement dans mes mains,

Un peu de désistement. Il se raidit tout le temps.

Or toi, ma fille la nuit, tu réussis, quelquefois, tu obtiens quelquefois cela

De l'homme rebelle.

Qu'il consente, ce monsieur, qu'il se rende un peu à moi.

Qu'il détende un peu ses pauvres membres las sur un lit de repos.

Qu'il détende un peu sur un lit de repos son cœur endolori.

Que sa tête surtout ne marche plus. Elle ne marche que trop, sa tête. Et il croit que c'est du travail, que sa tête marche comme ça.

Et ses pensées, non, pour ce qu'il appelle ses pensées.

Que ses idées ne marchent plus et ne se battent plus dans sa tête et ne grelottent plus comme des grains de calebasse.

Comme un grelot dans une courge vide.

Quand on voit ce que c'est, que ce qu'il appelle ses idées.

Pauvre être. Je n'aime pas, dit Dieu, l'homme qui ne dort pas.

Celui qui brûle, dans son lit, d'inquiétude et de fièvre.
Je suis partisan, dit Dieu, que tous les soirs on fasse son examen de conscience.
C'est un bon exercice.
Mais enfin il ne faut pas s'en torturer au point d'en perdre le sommeil.
A cette heure-là la journée est faite, et bien faite ; il n'y a plus à la refaire.
Il n'y a plus à y revenir.
Ces péchés qui vous font tant de peine, mon garçon, eh bien c'était bien simple.
Mon ami il ne fallait pas les commettre.
A l'heure où tu pouvais encore ne pas les commettre.
A présent, c'est fait, va, dors, demain tu ne recommenceras plus.
Mais celui qui le soir en se couchant fait des plans pour le lendemain.
Celui-là je ne l'aime pas, dit Dieu.
Le sot, est-ce qu'il sait seulement comment demain sera fait.
Est-ce qu'il connaît seulement la couleur du temps.
Il ferait mieux de faire sa prière. Je n'ai jamais refusé le pain du lendemain.
Celui qui est dans ma main comme le bâton dans la main du voyageur,
Celui-là m'est agréable, dit Dieu.
Celui qui est posé dans mon bras comme un nourrisson qui rit,
Et qui ne s'occupe de rien,
Et qui voit le monde dans les yeux de sa mère, et de sa nourrice,
Et qui ne le voit et ne le regarde que là,

Celui-là m'est agréable, dit Dieu.
Mais celui qui fait des combinaisons, celui qui en lui-même pour demain dans sa tête
Travaille comme un mercenaire.
Travaille affreusement comme un esclave qui tourne une roue éternelle.
(Et entre nous comme un imbécile).
Eh bien celui-là ne m'est pas agréable du tout, dit Dieu.
Celui qui s'abandonne, je l'aime. Celui qui ne s'abandonne pas, je ne l'aime pas, c'est pourtant simple.
Celui qui s'abandonne ne s'abandonne pas et il est le seul qui ne s'abandonne pas.
Celui qui ne s'abandonne pas s'abandonne et il est le seul qui s'abandonne.
Or toi, ma fille la nuit, ma fille au grand manteau, ma fille au manteau d'argent,
Tu es la seule qui vaincs quelquefois ce rebelle et qui fais plier cette nuque dure.
C'est alors, ô Nuit que tu viens.
Et ce que tu as fait une fois,
Tu le fais toutes les fois.
Ce que tu as fait un jour,
Tu le fais tous les jours.
Comme tu es tombée un soir,
Ainsi tu tombes tous les soirs.
Ce que tu as fait pour mon fils fait homme,
O grande Charitable tu le fais pour tous les hommes ses frères
Tu les ensevelis dans le silence et l'ombre
Et dans le salutaire oubli
De la mortelle inquiétude

Du jour.
Ce que tu as fait une fois pour mon fils fait homme,
Ce que tu as fait un soir entre les soirs.
O nuit tu le refais tous les soirs pour le dernier des hommes
(C'est alors, ô nuit, que tu viens)
Tant il est vrai, tant il est réel qu'il était devenu l'un d'eux
Et qu'il s'était lié à leur sort mortel
Et qu'il était devenu l'un d'eux, pour ainsi dire au hasard,
Et qu'il s'était fait l'un d'eux
Sans aucune limitation ni mesure.
Car avant cette perpétuelle, cette imparfaite,
Cette perpétuellement imparfaite *imitation de Jésus-Christ*,
Dont ils parlent toujours,
Il y a eu cette très parfaite imitation de l'homme par Jésus-Christ,
Cette inexorable imitation, par Jésus-Christ,
De la misère mortelle et de la condition de l'homme.

Je comprends très bien, dit Dieu, qu'on fasse son examen de conscience.
C'est un excellent exercice. Il ne faut pas en abuser.
C'est même recommandé. C'est très bien.
Tout ce qui est recommandé est très bien.

Et même ce n'est pas seulement recommandé. C'est prescrit.
Par conséquent c'est très bien.
Mais enfin vous êtes dans votre lit. Qu'est-ce que vous nommez votre examen de conscience, faire votre examen de conscience.
Si c'est penser à toutes les bêtises que vous avez faites dans la journée, si c'est vous rappeler toutes les bêtises que vous avez faites dans la journée
Avec un sentiment de repentance et je ne dirai peut-être pas de contrition,
Mais enfin avec un sentiment de pénitence que vous m'offrez, eh bien, c'est bien.
Votre pénitence je l'accepte. Vous êtes des braves gens, des bons garçons.
Mais si c'est que vous voulez ressasser et ruminer la nuit toutes les ingratitudes du jour,
Toutes les fièvres et toutes les amertumes du jour,
Et si c'est que vous voulez remâcher la nuit tous vos aigres péchés du jour,
Vos fièvres aigres et vos regrets et vos repentirs et vos remords plus aigres encore,
Et si c'est que vous voulez tenir un registre parfait de vos péchés,
De toutes ces bêtises et de toutes ces sottises,
Non, laissez-moi tenir moi-même le Livre du Jugement.
Vous y gagnerez peut-être encore.
Et si c'est que vous voulez compter, calculer, supputer comme un notaire et comme un usurier et comme un publicain,
C'est-à-dire comme un collecteur d'impôts,
C'est-à-dire comme celui qui ramasse les impôts,

Laissez-moi donc faire mon métier et ne faites pas
Des métiers qui n'ont pas à être faits.
Vos péchés sont-ils si précieux qu'il faille les cataloguer et les classer
Et les enregistrer et les aligner sur des tables de pierre
Et les graver et les compter et les calculer et les compulser
Et les compiler et les revoir et les repasser
Et les supputer et vous les imputer éternellement
Et les commémorer avec on ne sait quelle sorte de piété.
Comme nous dans le ciel nous lions les gerbes éternelles,
Et les sacs de prière et les sacs de mérite
Et les sacs de vertus et les sacs de grâce dans nos impérissables greniers
Pauvres imitateurs, allez-vous à présent vous mêler, —
Et imitateurs contraires, imitateurs à l'envers, —
Allez-vous vous mettre à lier tous les soirs
Les misérables gerbes de vos affreux péchés de chaque jour.
Quand ce ne serait que pour les brûler, c'est encore trop. Ils n'en valent même pas la peine.
Pas même de cela même.
Vous n'y pensez que trop, à vos péchés.
Vous feriez mieux d'y penser pour ne point les commettre.
Pendant qu'il en est encore temps, mon garçon, pendant qu'ils ne sont point encore commis. Vous feriez mieux d'y penser un peu plus alors.
Mais le soir ne liez point ces gerbes vaines. Depuis quand le laboureur
Fait-il des gerbes d'ivraie et de chiendent. On fait des gerbes de blé, mon ami.

DES SAINTS INNOCENTS

Ne dressez point ces comptes et ces nomenclatures. C'est beaucoup d'orgueil.
C'est aussi beaucoup de traînasserie. Et de paperasserie. Quand le pèlerin, quand l'hôte, quand le voyageur
A longtemps traîné dans la boue des chemins,
Avant de passer le seuil de l'église il s'essuie soigneusement les pieds,
Avant d'entrer,
Parce qu'il est très propre.
Et il ne faut pas que la boue des chemins souille les dalles de l'église.
Mais une fois que c'est fait, une fois qu'il s'est essuyé les pieds avant d'entrer,
Une fois qu'il est entré il ne pense plus toujours à ses pieds,
Il ne regarde plus toujours si ses pieds sont bien essuyés.
Il n'a plus de cœur, il n'a plus de regard, il n'a plus de voix
Que pour cet autel où le corps de Jésus
Et le souvenir et l'attente du corps de Jésus
Brille éternellement.
Il suffit que la boue des chemins n'ait point passé le seuil du temple.
Il suffit qu'ils se soient bien essuyé les pieds une fois avant de passer le seuil du temple.
Bien soigneusement, bien proprement et n'en parlons plus.
On ne parle pas toujours de la boue. Ce n'est pas propre.
Transporter dans le temple la mémoire même et le souci de la boue
Et la préoccupation et la pensée de la boue

C'est encore transporter de la boue dans le temple.
Or il ne faut point que la boue passe le seuil de la porte.
Quand l'hôte arrive chez l'hôte qu'il s'essuie simplement les pieds avant d'entrer
Qu'il entre propre et les pieds propres et qu'ensuite
Il ne pense pas toujours à ses pieds et à la boue de ses pieds.
Or vous êtes mes hôtes, dit Dieu, et je vaux bien ce Dieu qui était le Dieu des hôtes.
Vous êtes mes hôtes et mes enfants qui venez dans mon temple.
Vous êtes mes hôtes et mes enfants qui venez dans ma nuit.
Au seuil de mon temple, au seuil de ma nuit, essuyez-vous les pieds et qu'on n'en parle plus.
Faites votre examen de conscience, mais que ce soit de vous essuyer les pieds.
Et nullement au contraire que ce ne soit pas
De transporter dans le temple les boues et le souvenir des boues du chemin
Et que ce ne soit pas de faire traîner sur le seuil auguste de ma nuit
Les traces, les marques des boues
De vos sales chemins de la journée.
Débarbouillez-vous le soir. C'est ça, faire votre examen de conscience. On ne se débarbouille pas tout le temps.
Soyez comme ce pèlerin qui prend de l'eau bénite en entrant dans l'église
Et qui fait le signe de la croix. Ensuite il entre dans l'église.

Et il ne prend pas tout le temps de l'eau bénite.
Et l'église n'est pas composée uniquement de bénitiers.
Il y a ce qui est avant le seuil. Il y a ce qui est au seuil.
Et il y a ce qui est dans la maison.
Il faut entrer une fois, et ne pas sortir et entrer tout le temps.
Soyez comme ce pèlerin qui ne regarde plus que le sanctuaire.
Et qui n'entend plus.
Et qui ne voit plus que cet autel où mon fils a été sacrifié tant de fois.
Imitez ce pèlerin qui ne voit plus que l'éclat
Du resplendissement de mon fils
Entrez dans ma nuit comme chez moi. Car c'est là que je me suis réservé
D'être le maître.
Et si vous tenez absolument à m'offrir quelque chose
Le soir en vous couchant
Que ce soit d'abord une action de grâces
Pour tous les services que je vous rends
Pour les innombrables bienfaits dont je vous comble chaque jour
Dont je vous ai comblés ce jour-là même.
Remerciez-moi d'abord, c'est le plus pressé
Et c'est aussi le plus juste.
Ensuite que votre examen de conscience
Soit un débarbouillement une fois fait
Et non point au contraire un traînassement de marques et de souillures.
La journée d'hier est faite, mon garçon, pense à celle de demain.
Et à ton salut qui est au bout de la journée de demain.

Pour hier il est trop tard. Mais pour demain il n'est pas trop tard
Et pour ton salut qui est au bout de la journée de demain.
Ton salut n'est plus hier. Mais il peut être demain.
Hier est fait. Mais demain n'est pas fait, demain est à faire
Et ton salut qui est au bout de la journée de demain.
Ton salut n'est pas dans le sens d'hier, il est dans le sens de demain.
Porte-toi sur demain, ne te reporte pas sur hier.
Pensez donc un peu moins à vos péchés quand vous les avez commis
Et pensez-y un peu plus au moment de les commettre.
Avant de les commettre.
Ce sera plus utile, dit Dieu.
Quand ils sont commis, quand ils sont faits il est trop tard.
Il n'est pas trop tard pour la pénitence.
Mais il est trop tard pour ne pas les commettre
Et ne pas les avoir commis.
Quand vous avez passé par dessus vos péchés, vous les faites gros comme des montagnes, dit Dieu.
C'est au moment de les passer qu'il faut voir que ce sont en effet des montagnes et qu'elles sont affreuses.
Vous êtes vertueux après. Soyez donc vertueux avant
Et pendant.
L'heure qui sonne est sonnée. Le jour qui passe est passé. Demain seul reste, et les après demains
Et ils ne resteront pas longtemps.
Que vos examens de conscience et que vos pénitences
Ne soient donc point des raidissements et des cabrements en arrière,

DES SAINTS INNOCENTS

Peuple à la nuque dure,
Mais qu'ils soient des assouplissements et que vos examens de conscience et que vos pénitences et que vos contritions même les plus amères
Soient des pénitences de détente, malheureux enfants, et des contritions de rémission
Et de remise en mes mains et de démission.
(De démission de vous).
Mais je vous connais, vous êtes toujours les mêmes.
Vous voulez bien me faire de grands sacrifices, pourvu que vous les choisissiez.
Vous aimez mieux me faire de grands sacrifices, pourvu que ce ne soit pas ceux que je vous demande
Que de m'en faire de petits que je vous demanderais.
Vous êtes ainsi, je vous connais.
Vous ferez tout pour moi, excepté ce peu d'abandonnement
Qui est tout pour moi.
Soyez donc enfin, soyez comme un homme
Qui est dans un bateau sur la rivière
Et qui ne rame pas tout le temps
Et qui quelquefois se laisse aller au fil de l'eau.

Ainsi vous et votre canot
Laissez-vous aller quelquefois au fil du temps
Et laissez-vous entrer bravement
Sous l'arche du pont de la nuit.

On parle toujours, dit Dieu, de l'*imitation de Jésus-Christ*
Qui est l'imitation,

La fidèle imitation de mon fils par les hommes.
Et j'en ai connu et j'en connaîtrai des imitations si fidèles, dit Dieu,
Et si approchées,
Que moi-même j'en demeure saisi d'admiration et de respect.
Mais enfin il ne faut pas oublier
Que mon fils avait commencé par cette singulière imitation de l'homme.
Singulièrement fidèle.
Qui elle fut poussée jusqu'à l'identité parfaite.
Quand si fidèlement si parfaitement il revêtit le sort mortel.
Quand si fidèlement si parfaitement il imita de naître.
Et de souffrir.
Et de vivre.
Et de mourir.

Mais quand je vous dis : Pensez plutôt à demain je ne vous dis pas : Calculez ce demain.
Pensez-y comme à un jour qui viendra ; et que c'est tout ce que vous en savez.
Ne soyez point ce malheureux qui se retourne et se consume dans son lit
Pour saisir la journée de demain.
Ne portez point votre main
Sur le fruit qui n'est pas mûr.
Sachez seulement que ce demain
Dont on parle toujours
Est le jour qui va venir,

Et qu'il sera de mon gouvernement
Comme les autres.
Et qu'il sera sous mon commandement
Comme les autres.
C'est tout ce qu'il vous faut. Pour le reste, attendez.
J'attends bien, moi, Dieu. Vous me faites assez attendre.
Vous me faites assez attendre la pénitence après la faute.
Et la contrition après le péché.
Et depuis le commencement des temps j'attends
Le jugement jusqu'au jour du jugement.
Je n'aime pas, dit Dieu, l'homme qui spécule sur demain.
Je n'aime pas celui qui sait mieux que moi ce que je vais faire.
Je n'aime pas celui qui sait ce que je ferai demain.
Je n'aime pas celui qui fait le malin. L'homme fort ce n'est pas mon fort.
Penser au lendemain, quelle vanité. Gardez pour demain les larmes de demain.
Il y en aura toujours assez.
Et ces sanglots qui vous remontent et qui vous étranglent.
Penser à demain, savez-vous seulement comment je ferai demain.
Quel demain je vous ferai.
Savez-vous si moi-même je l'ai arrêté encore.
Je n'aime pas, dit Dieu, celui qui se méfie de moi.
Croyez-vous que je vais m'amuser à vous faire des attrapes, comme un roi barbare.
Croyez-vous que je passe ma vie à vous tendre des pièges et à prendre plaisir à vous voir tomber dedans.

Je suis honnête homme, dit Dieu, et j'agis toujours droitement.

Je suis l'honneur même, et la droiture, et l'honnêteté.

Je suis bon Français, dit Dieu, droit comme un Français.

Loyal comme un Français.

Je suis le roi de France, droit comme le roi de France.

Ce que le dernier des pauvres n'eût pas craint de saint Louis, allez-vous le craindre de moi ?

Enfin je vaux peut-être saint Louis.

Croyez-vous que je vais m'amuser à vous faire des feintes comme un bretteur.

Toute la malice que j'ai, c'est la malice de ma grâce, et la feinte et la ruse de ma grâce, qui si souvent joue avec le pécheur pour son salut, pour l'empêcher de pécher.

Qui séduit le pécheur ; pour le sauver. Mais croyez-vous. Croyez-vous que moi Dieu que je vais m'amuser à leur faire des misères et ce que ne ferait pas un honnête homme. Je suis bon chrétien, dit Dieu. Croyez-vous que je vais m'amuser à les surprendre comme un assassin de nuit.

JEANNETTE

Il viendra comme un larron et comme un voleur de nuit.

MADAME GERVAISE

Et il prendra comme au filet. *Le royaume des cieux est*

encore semblable à une senne jetée dans la mer, et rassemblant de tout genre de poissons.

JEANNETTE

Laquelle, quand elle fut emplie, tirant de l'eau, et assis sur le bord du rivage, ils choisirent les bons pour leurs vaisseaux, mais jetèrent les mauvais dehors.

MADAME GERVAISE

Il en sera ainsi dans la consommation du siècle : les anges sortiront et sépareront les mauvais du milieu des justes.

JEANNETTE

Et répondant Jésus leur dit : Voyez que personne ne vous séduise.

MADAME GERVAISE

Mais de ce jour-là et de l'heure personne ne le sait, ni les anges des cieux, sinon le père seul.

Mais comme dans les jours de Noé, ainsi sera aussi l'avènement du Fils de l'homme.
(Le ciel et la terre passeront ; mais mes paroles ne passeront pas).

Ainsi en effet qu'il y avait dans les jours avant le déluge des gens qui mangeaient et buvaient, se mariaient et donnaient en mariage, jusqu'à ce jour où Noé entra dans l'arche.

Et ils ne connurent pas jusqu'à ce que vint le déluge, et les emporta tous :

JEANNETTE

Ainsi sera aussi l'avènement du Fils de l'homme.

MADAME GERVAISE

Je suis leur père, dit Dieu. *Notre Père, qui êtes aux Cieux.* Mon fils le leur a assez dit, que je suis leur père.

Je suis leur juge. Mon fils le leur a dit. Je suis aussi leur père.

Je suis surtout leur père.

Enfin je suis leur père. Celui qui est père est surtout père. *Notre Père qui êtes aux Cieux.* Celui qui a été une fois père ne peut plus être que père.

Ils sont les frères de mon fils ; ils sont mes enfants ; je suis leur père.

Notre Père qui êtes aux cieux, mon fils leur a enseigné cette prière. *Sic ergo vos orabitis. Vous prierez donc ainsi.*

Notre Père qui êtes aux cieux, il a bien su ce qu'il faisait ce jour-là, mon fils qui les aimait tant.

Qui a vécu parmi eux, qui était un comme eux.

Qui allait comme eux, qui parlait comme eux, qui vivait comme eux.

Qui souffrait.

Qui souffrit comme eux, qui mourut comme eux.

Et qui les aime tant les ayant connus.

Qui a rapporté dans le ciel un certain goût de l'homme un certain goût de la terre.

DES SAINTS INNOCENTS

Mon fils qui les a tant aimés, qui les aime éternellement dans le ciel.

Il a bien su ce qu'il faisait ce jour-là, mon fils qui les aime tant.

Quand il a mis cette barrière entre eux et moi, *Notre Père qui êtes aux cieux*, ces trois ou quatre mots.

Cette barrière que ma colère et peut-être ma justice ne franchira jamais.

Heureux celui qui s'endort sous la protection de l'avancée de ces trois ou quatre mots.

Ces mots qui marchent devant toute prière comme les mains du suppliant marchent devant sa face.

Comme les deux mains jointes du suppliant s'avancent devant sa face et les larmes de sa face.

Ces trois ou quatre mots qui me vainquent, moi l'invincible.

Et qu'ils font marcher devant leur détresse comme deux mains jointes invincibles.

Ces trois ou quatre mots qui s'avancent comme un bel éperon devant un pauvre navire.

Et qui fendent le flot de ma colère.

Et quand l'éperon est passé, le navire passe, et toute la flotte derrière.

Actuellement, dit Dieu, c'est ainsi que je les vois ;

Et pour mon éternité, éternellement, dit Dieu,

Par cette invention de mon Fils éternellement c'est ainsi qu'il faut que je les voie.

(Et qu'il faut que je les juge. Comment voulez-vous, à présent, que je les juge.

Après cela).

Notre Père qui êtes aux cieux, mon fils a très bien su s'y prendre.

Pour lier les bras de ma justice et pour délier les bras de ma miséricorde.

(Je ne parle pas de ma colère, qui n'a jamais été que ma justice.

Et quelquefois ma charité).

Et à présent il faut que je les juge comme un père. Pour ce que ça peut juger, un père. *Un homme avait deux fils.*

Pour ce que c'est capable de juger. *Un homme avait deux fils.* On sait assez comment un père juge. Il y en a un exemple connu.

On sait assez comment le père a jugé le fils qui était parti et qui est revenu.

C'est encore le père qui pleurait le plus.

Voilà ce que mon fils leur a conté. Mon fils leur a livré

le secret du jugement même.

Et à présent voici comme ils me paraissent ; voici comme je les vois ;

Voici comme je suis forcé de les voir.

De même que le sillage d'un beau vaisseau va en s'élargissant jusqu'à disparaître et se perdre,

Mais commence par une pointe, qui est la pointe même du vaisseau.

Ainsi le sillage immense des pécheurs s'élargit jusqu'à disparaître et se perdre

Mais il commence par une pointe, et c'est cette pointe qui vient vers moi,

Qui est tournée vers moi.

Il commence par une pointe, qui est la pointe même du vaisseau.

Et le vaisseau est mon propre fils, chargé de tous les péchés du monde.

Et la pointe du vaisseau ce sont les deux mains jointes de mon fils.

Et devant le regard de ma colère et devant le regard de ma justice

Ils se sont tous dérobés derrière lui.

Et tout cet immense cortège des prières, tout ce sillage immense s'élargit jusqu'à disparaître et se perdre.

Mais il commence par une pointe et c'est cette pointe qui est tournée vers moi.

Qui s'avance vers moi.

Et cette pointe ce sont ces trois ou quatre mots : *Notre Père qui êtes aux cieux ;* mon fils en vérité savait ce qu'il faisait.

Et toute prière monte vers moi dérobée derrière ces trois ou quatre mots.

Et il y a une pointe de la pointe. C'est cette prière même non plus seulement dans son texte.

Mais dans son invention même. Cette première fois que réellement dans le temps elle fut prononcée.

Cette première fois que mon fils la prononça.

Non plus seulement dans son texte comme elle est devenue un texte.

Mais dans son invention même et dans son sourcement et dans son forcement.

Quand elle-même fut une naissance de prière, une incarnation et une naissance de prière. Une espérance.

Une naissance d'espérance.

Une parole naissante.

Un rameau et un germe et un bourgeon et une feuille et une fleur et un fruit de parole.

Une semence, un naissement de prière.

Un verbe entre les verbes.

Cette première fois qu'elle sortit charnellement, temporellement des lèvres d'homme de mon fils.

Et dans la pointe de la pointe, dans cette pointe même il y avait une pointe.

Et c'étaient ces trois ou quatre mots, *Notre Père qui êtes aux cieux*, non plus seulement comme un texte, non plus seulement dans leur texte.

Mais dans leur source même.

Dans leur invention et dans leur bourgeonnement.

La première fois que mon fils les prononça sur cette montagne.

Les prononça, les fit sortir de ses lèvres d'homme.

La première fois qu'elles sortirent réellement, temporellement, charnellement,

De ces lèvres de tendresse.

Et il était debout sur cette montagne qui sera célèbre dans les siècles des siècles.

Sur cette montagne de la terre des hommes au-dessus de cette vallée qui allait en descendant.

Notre Père qui êtes aux cieux, il inventa cela.

Il était avec eux, il était comme eux, il était un d'eux.

Notre Père. Comme un homme qui jette un grand manteau sur ses épaules,

Tourné vers moi il s'était revêtu,

Il avait jeté sur ses épaules

Le manteau des péchés du monde.

Notre Père qui êtes aux Cieux. Et à présent derrière lui le pécheur se dérobe à ma face. Et voici comme je vois, voici comme je suis forcé de les voir. Voici comment je me représente ce cortège.

Tout part d'un point, qui est tourné vers moi, de l'extrême pointe d'une pointe.

Et ce point de pointe ce sont ces trois ou quatre mots comme ils furent inventés, comme ils furent introduits dans la création du monde.
Comme ils furent prononcés pour la première fois par mon propre fils. *Notre Père qui êtes aux cieux.*
Et derrière ce point s'avance la pointe elle-même, c'est-à-dire la prière tout entière.
Comme elle fut prononcée cette première fois-là.
Et derrière s'élargit jusqu'à disparaître et se perdre
Le sillage des prières innombrables
Comme elles sont prononcées dans leur texte dans les jours innombrables
Par les hommes innombrables,
(Par les simples hommes, ses frères).
Prières du matin, prières du soir ;
(Prières prononcées toutes les autres fois) ;
Tant d'autres fois dans les innombrables jours ;
Prières du midi et de toute la journée ;
Prières des moines pour toutes les heures du jour,
Et pour les heures de la nuit ;
Prières des laïcs et prières des clercs
Comme elles furent prononcées d'innombrables fois
Dans les innombrables jours.
(Il parlait comme eux, il parlait avec eux, il parlait l'un d'eux).
Toute cette immense flotte de prières chargée des péchés du monde.
Toute cette immense flotte de prières et de pénitences m'attaque
Ayant l'éperon que vous savez,
S'avance vers moi ayant l'éperon que vous savez.
C'est une flotte de charge, *classis oneraria.*

Et c'est une flotte de ligne,
Une flotte de combat.
Comme une belle flotte antique, comme une flotte de trirèmes
Qui s'avancerait à l'attaque du roi.
Et moi que voulez-vous que je fasse : je suis attaqué.
Et dans cette flotte, dans cette innombrable flotte
Chaque *Pater* est comme un vaisseau de haut bord
Qui a lui-même son propre éperon, *Notre Père qui êtes aux cieux*
Tourné vers moi, et qui s'avance derrière ce propre éperon.
Notre Père qui êtes aux cieux, ce n'est pas malin. Évidemment quand un homme a dit ça, il peut se cacher derrière.
Quand il a prononcé ces trois ou quatre mots.
Et derrière ces beaux vaisseaux de haut bord les *Ave Maria*
S'avancent comme des galères innocentes, comme de virginales birèmes.
Comme des vaisseaux plats, qui ne blessent point l'humilité de la mer.
Qui ne blessent point la règle, qui suivent, humbles et fidèles et soumis au ras de l'eau.
Notre Père qui êtes aux cieux. Évidemment quand un homme a commencé comme ça.
Quand il m'a dit ces trois ou quatre mots.
Quand il a commencé par faire marcher devant lui ces trois ou quatre mots.
Après il peut continuer, il peut me dire ce qu'il voudra.
Vous comprenez, moi, je suis désarmé.
Et mon fils le savait bien.

Qui a tant aimé ces hommes.
Qui avait pris goût à eux, et à la terre, et à tout ce qui s'ensuit.
Et dans cette flotte innombrable je distingue nettement trois grandes flottes innombrables.
(Je suis Dieu, je vois clair).
Et voici ce que je vois dans cet immense sillage qui commence par cette pointe et qui de proche en proche peu à peu se perd à l'horizon de mon regard.
Ils sont tous l'un derrière l'autre, même ceux qui débordent le sillage
Vers ma main gauche et vers ma main droite.
En tête marche la flotte innombrable des *Pater*
Fendant et bravant le flot de ma colère.
Puissamment assis sur leurs trois rangs de rames.
(Voilà comme je suis attaqué. Je vous le demande. Est-ce juste?)
(Non, ce n'est point juste, car tout ceci est du règne de ma Miséricorde)
Et tous ces pécheurs et tous ces saints ensemble marchent derrière mon fils
Et derrière les mains jointes de mon fils.
Et eux-mêmes ont les mains jointes comme s'ils fussent mon fils.
Enfin mes fils. Enfin chacun un fils comme mon fils.
En tête marche la lourde flotte des *Pater* et c'est une flotte innombrable.
C'est dans cette formation qu'ils m'attaquent. Je pense que vous m'avez compris.
Le royaume du ciel souffre la force, et les hommes de force le prendront de force. Ils le savent bien. Mon fils leur a tout dit. *Regnum cœli,* le royaume du ciel.

Ou *regnum cœlorum*, le royaume des cieux.

Regnum cœli vim patitur. Et violenti rapient illud. Ou *rapiunt.* Le royaume du ciel souffre la violence. Et les violents le violent. Ou le violeront.

Comment voulez-vous que je me défende. Mon fils leur a tout dit. Et non seulement cela. Mais dans le temps il s'est mis à leur tête. Et ils sont comme une grande flotte antique, comme une flotte innombrable qui s'attaquerait au grand roi. Derrière le point, derrière l'extrême point de cette extrême pointe cette extrême pointe s'avance et derrière et se tenant serrée comme un faisceau que je ne puis rompre cette pointe elle-même et aussitôt derrière s'avancent effrontément ces lourdes trirèmes antiques et elles fendent, plus serrées que la phalange macédonienne, impudemment elles fendent le flot de ma colère, et de la colère de ma justice.

(Et de la justice de ma colère).

Liées comme un faisceau d'hommes à la guerre elles s'avancent lourdement portées sur leurs trois rangs de rames.

Et cette flotte est plus innombrable que la flotte des Achéens.

Et reculant je reconnais les trois ponts superposés, les trois invincibles, les trois insubmersibles ponts.

Plus forts que l'océan de ma colère.

Et je reconnais les trois rangs de rames.

Et ce sont des rames juives et ce sont des rames grecques.

Et ce sont des rames latines et ce sont des rames françaises.

Et le premier rang de rames est :

(S'il n'y a que la justice, qui sera sauvé.
Mais s'il y a la miséricorde, qui sera perdu.
S'il y a la miséricorde, qui peut se vanter de se perdre.

Se sauver est impossible à l'homme : mais rien n'est impossible à Dieu.

Du haut de mon promontoire,
Du promontoire de ma justice,
Et du siège de ma colère,
Et de la chaire de ma jurisprudence,
In cathedra jurisprudentiae,
Du trône de mon éternelle grandeur
Je vois monter vers moi, du fond de l'horizon je vois venir
Cette flotte qui m'assaille,
La triangulaire flotte,
Me présentant cette pointe que vous savez.

Comme les grues volent en triangle dans le ciel,
Et ainsi vont où elles veulent,
Fendant l'air et refoulant la force du vent même,
Et la plus forte est devant faisant la pointe du triangle,
Ainsi cette grande flotte triangulaire
Vole et navigue et vogue
Et pour ainsi dire vole
Pour traverser l'océan de ma colère.
Et le plus fort est devant faisant la pointe du triangle.

Et ils se sont mis derrière lui de proche en proche
Et de proche en proche ils disparaissent tous au regard de ma colère.
Ils sont massés comme des peureux ; et qui leur en ferait un reproche.
Comme des passereaux timides ils sont massés derrière celui qui est fort.
Et ils me présentent cette pointe.
Et ils fendent ainsi le vent de ma colère et ils refoulent la force même des tempêtes de ma justice.
Et le souffle de ma colère n'a plus aucune prise sur cette masse angulaire,
Aux fuyantes ailes.
Car ils me présentent cet angle et je ne puis les prendre que sous cet angle.
Que sont ici les flottes grecques et les flottes persiques ;
Et les flottes puniques et les flottes romaines ;
Et les flottes anglaises et les flottes françaises
Qu'une lame de fond roule éternellement.
Ici s'avance une flotte que nulle lame de fond de ma colère ne roulera jamais.
Et dérobés les uns derrière les autres je découvre une flotte innombrable.
Et les derniers se perdent comme dans une brume à l'horizon de mon regard.
Et dans cette flotte innombrable je découvre trois flottes également innombrables.
Et la première est devant, pour m'attaquer plus durement. C'est la flotte de haut bord,
Les navires à la puissante carène,
Cuirassés comme des hoplites,
C'est-à-dire comme des soldats pesamment armés.

Et ils se meuvent invinciblement portés sur leurs trois rangs de rames.

Et le premier rang de rames est :
Que votre nom soit sanctifié,
Le vôtre ;

Et le deuxième rang de rames est :
Que votre règne arrive,
Le vôtre ;

Et le troisième rang de rames est la parole entre toutes insurmontable :
Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel,
La vôtre.

Sanctificetur nomen
Tuum.

Adveniat regnum
Tuum.

Fiat voluntas
Tua
Sicut in cœlo et in terra.

Et telle est la flotte des *Pater*, solide et plus innombrable que les étoiles du ciel. Et derrière je vois la deuxième flotte, et c'est une flotte innombrable, car c'est la flotte aux blanches voiles, l'innombrable flotte des *Ave Maria*.

Et c'est une flotte de birèmes. Et le premier rang de rames est :
Ave Maria, gratia plena :

Et le deuxième rang de rames est :
Sancta Maria, mater Dei.

Et tous ces *Ave Maria*, et toutes ces prières de la Vierge et le noble *Salve Regina* sont de blanches caravelles, humblement couchées sous leurs voiles au ras de l'eau ; comme de blanches colombes que l'on prendrait dans la main.
Or ces douces colombes sous leurs ailes,
Ces blanches colombes familières, ces colombes dans la main,
Ces humbles colombes couchées au ras de la main,
Ces colombes accoutumées à la main,
Ces caravelles vêtues de voilures
De tous les vaisseaux ce sont les plus opportunes,
C'est-à-dire celles qui se présentent le plus directement devant le port.

Telle est la deuxième flotte, ce sont les prières de la Vierge. Et la troisième flotte ce sont les autres innombrables prières.
Toutes. Celles qui se disent à la messe et aux vêpres. Et au salut.

Et les prières des moines qui marquent toutes les heures du jour. Et les heures de la nuit.
Et le *Benedicite* qui se dit pour se mettre à table.
Devant une bonne soupière fumante.
Toutes, enfin toutes. Et il n'en reste plus.

Or je vois la quatrième flotte. Je vois la flotte invisible. Et ce sont toutes les prières qui ne sont pas même dites, les paroles qui ne sont pas prononcées.
Mais moi je les entends. Ces obscurs mouvements du cœur, les obscurs bons mouvements, les secrets bons mouvements.
Qui jaillissent inconsciemment et qui naissent et inconsciemment montent vers moi.
Celui qui en est le siège ne les aperçoit même pas. Il n'en sait rien, et il n'en est vraiment que le siège.
Mais moi je les recueille, dit Dieu, et je les compte et je les pèse.
Parce que je suis le juge secret.

Telles sont, dit Dieu, ces trois flottes innombrables. Et la quatrième.
Ces trois flottes visibles et cette quatrième invisible.
Ces prières secrètes dont un cœur est le siège, ces prières secrètes du cœur. Ces mouvements secrets.
Et assailli aussi effrontément, assailli de prières et de larmes,
Directement assailli, assailli en pleine face

Après cela on veut que je les condamne. Comme c'est commode.

On veut que je les juge. On sait assez comment finissent tous ces jugements-là et toutes ces condamnations.

Un homme avait deux fils. Ça finit toujours par des embrassements.

(Et c'est encore le père qui pleure le plus).

Et par cette tendresse qui est, que je mettrais au-dessus des Vertus même.

Parce qu'avec sa sœur la Pureté elle procède directement de la Vierge.

D'autres galères, dit Dieu, en d'autres temps
D'autres galères ont vogué vers les sanctuaires des îles
Et vers les temples qui étaient sur les promontoires.
Mais cette fois-ci voici la flotte
Qui assaille le saint des saints.

Le royaume des cieux souffre la violence. Et les violents le ravissent.

Et voici l'ordre de ce rapt et de ce ravissement.

En tête c'est comme un coin ces trois ou quatre paroles, *Notre Père qui êtes aux cieux*, celles qui furent prononcées réellement pour la première fois par mon fils.

Derrière c'est toute la prière, celle qui fut prononcée réellement pour la première fois par mon fils.

Derrière, achevant, constituant la première flotte ce sont tous les autres *Notre Père*

Mais chacun précédé de sa propre pointe

DES SAINTS INNOCENTS

Qui est ces trois ou quatre mots.
Et derrière seulement viennent les trois autres flottes.
Et toutes ces quatre flottes sont sur voiles.
Et ces *Pater*, qui sont des hommes, ont de fortes voiles brunes
Pleines et rugueuses, au tissu serré.
En toile bise, en toile écrue. Mais les *Ave Maria*
Courent sous de souples et courbes voiles blanches. Et toutes ces quatre flottes
S'avancent incurvées.
Ainsi le coin fend le bois par la pointe.
Ainsi quand des soldats veulent monter à l'assaut,
Quand ils vont monter au moment même ils font une pointe, un avancement
Un toit de leurs boucliers et quelquefois de leurs corps.
Ainsi le front du bélier enfonce la plus lourde porte.
Et ces caravelles de la deuxième flotte
Sont comme des colombes blotties dans la main.

Ce *Notre Père*, dit Dieu est le père des prières. C'est comme celui qui marche en tête.
C'est un homme robuste, et la prière du *Je vous salue Marie* est comme une humble femme.
Et les autres prières sont derrière eux comme des enfants.
Et le *Notre Père* et le *Je vous salue Marie* sont comme l'homme et la femme.
Qui vont l'un derrière l'autre et qui fendent la foule qui est venue pour la procession.
L'homme va devant et fend le flot de la foule,

La foule de ma colère,
Et la femme suit derrière dans le sillage.
Et l'homme a pris sur ses épaules à califourchon
Cette curieuse enfant Espérance.
Et le *Notre Père* est le roi et le *Je vous salue Marie* est la reine et l'espérance est la dauphine.
Et c'est un jeu de cartes et le *Notre Père* est le roi et le *Je vous salue Marie* est la reine et tous les autres sont
les fidèles valets.

J'ai souvent joué avec l'homme, dit Dieu. Mais quel jeu, c'est un jeu dont je tremble encore.
J'ai souvent joué avec l'homme, mais Dieu c'était pour le sauver et j'ai assez tremblé de ne pas pouvoir le sauver,
De ne pas réussir à le sauver. Je veux dire j'ai assez tremblé redoutant de ne pouvoir le sauver,
Me demandant si je réussirais à le sauver.

J'ai souvent joué avec l'homme, et je sais que ma grâce est insidieuse, et combien et comment elle se tourne et elle joue. Elle est plus rusée qu'une femme.
Mais elle joue avec l'homme et le tourne et tourne l'événement et c'est pour sauver l'homme et l'empêcher de pécher.

Je joue souvent contre l'homme, dit Dieu, mais c'est

lui qui veut perdre, l'imbécile, et c'est moi qui veux qu'il gagne.
Et je réussis quelquefois
A ce qu'il gagne.

C'est le cas de le dire, nous jouons à qui perd gagne.
Du moins lui, car moi si je perdais, je perds.
Mais lui quand il perd, alors seulement il gagne.
Singulier jeu, je suis son partenaire et son adversaire
Et il veut gagner, contre moi, c'est-à-dire perdre.
Et moi son adversaire je veux le faire gagner.

Et le royaume du *Notre Père* est le royaume même de l'espérance : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.*
(Et le royaume du *Je vous salue Marie* est un royaume plus secret).

Celui qui a dit le soir son *Notre Père* peut dormir tranquille.
Croyez-vous que je vais m'amuser à faire des misères à ces pauvres enfants.
Suis-je pas leur père.
Et que je vais m'amuser à leur faire des surprises comme on en fait à la guerre.
Est-ce que je leur fais la guerre ?
Oui je leur fais la guerre, mais sait bien pourquoi.

C'est pour les empêcher de perdre la bataille.
Je suis un honnête homme, dit Dieu.
Croyez-vous que je vais m'amuser à les prendre dans leur sommeil
Comme un homme de guerre qui prend son ennemi.
Croyez-vous que j'aie quelque goût à les prendre en défaut.
Et que ça m'amuse, de condamner.
Pauvres gens. Je vous le demande.
Suis-je donc un bourreau d'Orient ?
Sans doute il est arrivé quelquefois, —
Rarement, —
Que j'ai saisi un criminel tout endormi
Dans la nuit qui précédait l'accomplissement,
La perpétration de son crime,
Et que je l'ai pris par la peau du cou.
Et que je l'ai traîné tout pantelant devant mon Tribunal.
Comme un chien crevé.
Mais cela même je l'ai fait pour bien peu. Pour trop peu.
Je ne l'ai pas fait assez souvent. J'aurais dû le faire plus souvent.
J'ai laissé Caïphe, et Pilate, et Judas
Dormir tout le sommeil jusqu'au matin
De la nuit qui précédait l'accomplissement,
La perpétration de leur forfait.
Et ce que je n'ai pas fait pour ces trois là, et pour tant d'autres.
Ce que j'ai fait à peine pour les rois d'Orient.
Mane, *Thecel*, *Pharès* vous voudriez que je le fasse.
Pour un bon chrétien, pour un bon paysan de mes paroisses françaises.
Qui a labouré tout le jour, qui a travaillé, comme c'est

la loi, pour nourrir sa femme et ses trois enfants.
Qui le soir a mangé une bonne assiettée de soupe et bu un malheureux verre de vin.
Et qui s'est couché dans son lit recru de fatigue,
Rompu.
Ce que je n'ai pas fait pour les rois d'Égypte et pour les rois de Babylonie.
Vous voudriez que je le fasse pour ce malheureux.
Qui a femme et enfants.
Croyez-vous que je vais le prendre en traître ?
Et qui serais-je, moi leur père. Non, non, rassurez-vous.
Suis-je donc un mercenaire qui ramasserait
Et qui volerait du bois pour son feu.
Quand un de ces malheureux meurt dans son sommeil,
Ayant fait sa prière du soir,
Son *Notre Père* et son *Je vous salue Marie*,
C'est bon signe ; son affaire est bonne.
C'est signe qu'il était mûr pour paraître devant mon tribunal.
Mûr dans le bon sens.
Voilà les surprises que je fais. Je le jugerai comme un père.
Un homme avait deux fils. Et l'on sait comment les pères jugent.
Celui qui a fait sa prière peut lever l'ancre
Pour la traversée de la nuit.
O nuit, dit Dieu, ma fille au grand manteau, ma fille au manteau d'argent.
Par toi j'obtiens quelquefois le désistement de l'homme.
Et le renoncement de l'homme.
Et le déraidissement de l'homme.

Et qu'il se taise, surtout, qu'il se taise, il n'en finit pas de parler.
Pour ce qu'il dit. Pour ce que ça vaut ce qu'il dit.
Et qu'il cesse de penser. Pour ce que ça vaut.
Créature à la nuque raide. Créature aux tempes barrées. Je n'aime pas, dit Dieu,
Celui qui a la tête comme un morceau de bois. Les idoles aussi étaient en bois.
Celui qui dans un perpétuel raidissement roule une perpétuelle migraine.
Je n'aime pas, dit Dieu, celui qui pense
Et qui se tourmente et qui se soucie
Et qui roule une migraine perpétuelle
Dans la barre du front et un mal de tête
Dans le creux de la nuque dans le derrière de la tête.
Au point d'inquiétude.
Et qui a les sourcils froncés perpétuellement
Comme un secrètement malheureux.
Et les tempes battantes et qui est brûlé de fièvre.
Et aussi qui a les bords des paupières fripés
A force de regarder le jour du lendemain.
Ne suffit-il pas que moi je le regarde, le jour du lendemain.
O nuit tu obtiens quelquefois le désistement de ce malheureux.
Et qu'il se détende. C'est tout ce que je leur demande.
Qu'il ne roule point un flot perpétuel dans sa tête,
Un océan d'inquiétude.
Qu'est-ce que je leur demande. Qu'ils ferment un peu les yeux.
Qu'ayant fait leur prière ils se couchent dans leur lit en long.

Les jambes au bout des pieds et le corps au bout des jambes et la tête au bout du corps.
Qu'ils désarment enfin, ces pauvres enfants, qu'ils ne prennent plus des gardes contre moi.
Qu'ils dorment comme des bêtes, comme un bon cheval de labour sur de la bonne paille, sans penser,
Sans prévoir, sans calculer,
Voilà ce que je demande, ce n'est pourtant pas difficile.
Voilà ce que je ne peux pas obtenir.
Ils veulent toujours faire mon métier, qui est de peser le lendemain.
Ils ne veulent jamais faire le leur, qui est de le subir.
Voilà ce que je ne peux jamais obtenir.
Ils se tourmentent, ils se tendent, ils se travaillent.
Et toi seule ô nuit quelquefois tu l'obtiens,
Qu'ils tombent dans un lit perdus de lassitude.
O nuit sera-t-il dit que tout ce que je pourrai leur offrir et tout ce que je pourrai inventer.
Et que mon Paradis sera cela.
Et que tout ce qu'ils voudront ce sera cela.
Et qu'ils seront si fatigués de la vie, et qu'ils seront si ridés,
Et qu'ils auront été si fripés par une telle existence,
Par la vie de cette terre
Qu'ils ne voudront entendre que cela.
Sera-t-il dit qu'il y aura des fronts si courbés qu'ils ne se relèveront jamais.
Et des reins si rompus qu'ils ne se redresseront jamais.
Et des épaules si voûtées que jamais elles ne se redresseront.
Et des fronts si ridés que jamais ils ne se dérideront.
Et des yeux si voilés qu'ils ne se dévoileront jamais.

Et des peaux si flétries que jamais elles ne redeviendront fraîches.
Et des peaux si fanées que jamais elles ne redeviendront jeunes.
Et des peaux si tannées que jamais elles ne redeviendront neuves.
Et des peaux si meurtries que jamais elles ne redeviendront saines.
Et des âmes si flétries que jamais elles ne redeviendront pures.
Et des mémoires si pleines que jamais elles ne redeviendront vides.
Et des bords de paupière si ourlés que jamais ils ne redeviendront purs.
Et des paupières si usées de travail que jamais elles ne redeviendront lisses.
Et des voix si voilées que jamais elles ne redeviendront pures. Que jamais elles ne redeviendront jeunes.
Et des regards si voilés que jamais ils ne redeviendront profonds.
Et des voix si noyées de sanglots.
Et des yeux si noyés de travail, et des yeux si noyés de larmes.
Des yeux perdus, des voix perdues.
Et des mémoires si perdues de peines que jamais elles ne redeviendront neuves.
Et des âmes si perdues de détresse que jamais elles ne redeviendront jeunes.
Que jamais elles ne redeviendront enfants.
Et que les cheveux blancs jamais ne redeviendront
Des cheveux bouclés de jeunesse.
Et que ces pauvres créatures auront passé par de telles détresses.

Par de telles épreuves.
Et qu'elles auront dans leurs mémoires des histoires telles.
Qu'elles ne pourront les oublier jamais.
Sera-t-il dit qu'il y a des plis qu'on ne pourra pas défaire.
Avec un fer à repasser.
Des traces que l'on ne pourra pas effacer.
Laver au battoir à la rivière. Laver au lavoir.
Et que les épreuves uniques et que les uniques détresses de cette terre
Les auront marqués pour éternellement.
Et qu'ils ne voudront rien savoir
Et qu'ils ne voudront entendre à rien
(Je joue toujours contre moi, dit Dieu.
Sans doute il est arrivé quelquefois,
Trop rarement,
(Et je regrette bien de ne pas l'avoir fait plus souvent,
Au moins quelquefois plus souvent)
Que j'ai saisi un criminel tout chaud dans la nuit de son crime.
Et que je l'ai pris par la peau du cou.
Et que je l'ai traîné tout pantelant devant mon Tribunal.
Comme un chien crevé.
Mais c'est qu'ils préparaient de telles horreurs et de telles monstruosités.
Que moi Dieu j'en ai été épouvanté.
Et que dans ma propre nuit j'en ai été saisi d'horreur.
Et que je n'ai pas pu attendre au soir du jour qu'ils préparaient.
Et que je n'ai pas même pu supporter l'idée.
Que cela se ferait, que cela se passerait, que cela aurait lieu,

Qu'ils préparaient.
Et que j'ai perdu patience. Et pourtant je suis patient.
Parce que je suis éternel.
Et je les ai saisis dans la préparation de l'accomplissement.
Mais je n'ai pas pu me retenir. C'était plus fort que moi.
J'ai aussi ma face de colère.
Mais ces bourreaux et ces criminels.
Que j'ai pris par la peau de l'échine et que j'ai traînés tout vivants.
Combien étaient-ils et combien de fois cela est-il arrivé.
Or ce que je n'ai pas fait pour Cyrus et pour Cambyse.
Et pour les festins de Sardanapale.
Et pour les rois de Ninive et de Babylone.
Et pour les peuples de Babel.
Et pour Nabuchodonosor et pour Téglath-Phalazar.
Croyez-vous que je vais le faire à présent contre un pauvre laboureur.
Pour qui me prenez-vous. Qui me faites-vous.
Croyez-vous que je vais mobiliser la foudre et les éclairs.
Et déranger le tonnerre de Dieu.
Et tout le tremblement contre mes vieilles paroisses françaises.
Non, non, bonnes gens, mangez votre soupe et dormez.
Faites une bonne journée, (si vous pouvez), mangez votre soupe, une bonne platée de soupe, une pleine soupière si vous pouvez, s'il y en a, une bonne soupière bien fumante pleine de pommes de terre ; faites votre prière ; et dormez.
Celui qui fait sa prière, *Notre Père qui êtes aux cieux*, pose entre lui et moi
Une barrière infranchissable à ma colère.

Et peut s'abandonner au sommeil de la nuit.
(O nuit, je t'ai créée la première). *Que votre volonté soit faite.*
Or ce que je n'ai pas fait contre les races perdues.
Vous voudriez que je le fasse contre mes paroisses françaises.
Un événement s'est passé dans l'intervalle, un événement est intervenu, un événement a fait barrière.
C'est que mon fils est venu.
Et moi qu'est-ce que je serais sans mes vieilles paroisses françaises.
Qu'est-ce que je deviendrais. C'est là que mon nom monte éternellement.
Depuis quand le général décime-t-il ses meilleurs soldats. Ce sont mes meilleures troupes.
Croyez-vous que je vais aller surprendre dans son sommeil mon propre camp.
Ils sont mes propres hommes. Vais-je me mettre
A décimer mes propres hommes.
Je ferais une belle bataille, après.
Oh je sais bien qu'ils ne sont pas parfaits.
Ils sont comme ils sont. Ce sont mes meilleures troupes.
Il faut aimer ces créatures comme elles sont.
Quand on aime un être, on l'aime comme il est.
Il n'y a que moi qui est parfait.
C'est même pour cela peut-être
Que je sais ce que c'est que la perfection
Et que je demande moins de perfection à ces pauvres gens.
Je sais, moi, combien c'est difficile.
Et combien de fois quand ils peinent tant dans leurs épreuves

J'ai envie, je suis tenté de leur mettre la main sous le ventre
Pour les soutenir dans ma large main
Comme un père qui apprend à nager à son fils
Dans le courant de la rivière
Et qui est partagé entre deux sentiments.
Car d'une part s'il le soutient toujours et s'il le soutient trop
L'enfant s'y fiera et il n'apprendra jamais à nager.
Mais aussi s'il ne le soutient pas juste au bon moment
Cet enfant boira un mauvais coup.
Ainsi moi quand je leur apprends à nager dans leurs épreuves
Moi aussi je suis partagé entre ces deux sentiments.
Car si je les soutiens toujours et je les soutiens trop
Ils ne sauront jamais nager eux-mêmes.
Mais si je ne les soutiens pas juste au bon moment
Ces pauvres enfants boiraient peut-être un mauvais coup.
Telle est la difficulté, elle est grande.
Et telle la duplicité même, la double face du problème.
D'une part il faut qu'ils fassent leur salut eux-mêmes. C'est la règle.
Et elle est formelle. Autrement ce ne serait pas intéressant. Ils ne seraient pas des hommes.
Or je veux qu'ils soient virils, qu'ils soient des hommes et qu'ils gagnent eux-mêmes
Leurs éperons de chevaliers.
D'autre part il ne faut pas qu'ils boivent un mauvais coup
Ayant fait un plongeon dans l'ingratitude du péché.
Tel est le mystère de la liberté de l'homme, dit Dieu,

Et de mon gouvernement envers lui et envers sa liberté.
Si je le soutiens trop, il n'est plus libre
Et si je ne le soutiens pas assez, il tombe.
Si je le soutiens trop, j'expose sa liberté
Si je ne le soutiens pas assez, j'expose son salut :
Deux biens en un sens presque également précieux.
Car ce salut a un prix infini.
Mais qu'est-ce qu'un salut qui ne serait pas libre.
Comment serait-il qualifié.
Nous voulons que ce salut soit acquis par lui-même.
Par lui-même l'homme. Soit procuré par lui-même.
Vienne en un sens de lui-même. Tel est le secret,
Tel est le mystère de la liberté de l'homme.
Tel est le prix que nous mettons à la liberté de l'homme.
Parce que moi-même je suis libre, dit Dieu, et que j'ai créé l'homme à mon image et à ma ressemblance.
Tel est le mystère, tel est le secret, tel est le prix
De toute liberté.
Cette liberté de cette créature est le plus beau reflet qu'il y ait dans le monde
De la Liberté du Créateur. C'est pour cela que nous y attachons,
Que nous y mettons un prix propre.
Un salut qui ne serait pas libre, qui ne serait pas, qui ne viendrait pas d'un homme libre ne nous dirait plus rien. Qu'est-ce que ce serait.
Qu'est-ce que ça voudrait dire.
Quel intérêt un tel salut présenterait-il.
Une béatitude d'esclaves, un salut d'esclaves, une béatitude serve, en quoi voulez-vous que ça m'intéresse. Aime-t-on à être aimé par des esclaves.

S'il ne s'agit que de faire la preuve de ma puissance, ma puissance n'a pas besoin de ces esclaves, ma puissance est assez connue, on sait assez que je suis le Tout-Puissant.

Ma puissance éclate assez dans toute matière et dans tout événement.

Ma puissance éclate assez dans les sables de la mer et dans les étoiles du ciel.

Elle n'est point contestée, elle est connue, elle éclate assez dans la création inanimée.

Elle éclate assez dans le gouvernement,

Dans l'événement même de l'homme.

Mais dans ma création animée, dit Dieu, j'ai voulu mieux, j'ai voulu plus.

Infiniment mieux. Infiniment plus. Car j'ai voulu cette liberté.

J'ai *créé* cette liberté même. Il y a plusieurs degrés de mon trône.

Quand une fois on a connu d'être aimé librement, les soumissions n'ont plus aucun goût.

Quand on a connu d'être aimé par des hommes libres, les prosternements d'esclaves ne vous disent plus rien.

Quand on a vu saint Louis à genoux, on n'a plus envie de voir

Ces esclaves d'Orient couchés par terre

Tout de leur long à plat ventre par terre. Être aimé librement,

Rien ne pèse ce poids, rien ne pèse ce prix.

C'est certainement ma plus grande invention.

Quand on a une fois goûté

D'être aimé librement

Tout le reste n'est plus que soumissions.
C'est pour cela, dit Dieu, que nous aimons tant ces Français,
Et que nous les aimons entre tous uniquement
Et qu'ils seront toujours mes fils aînés.
Ils ont la liberté dans le sang. Tout ce qu'ils font, ils le font librement.
Ils sont moins esclaves et plus libres dans le péché même
Que les autres ne le sont dans leurs exercices. Par eux nous avons goûté.
Par eux nous avons inventé. Par eux nous avons créé
D'être aimés par des hommes libres. Quand saint Louis m'aime, dit Dieu,
Je sais qu'il m'aime.
Au moins je sais qu'il m'aime, celui-là, parce que c'est un baron français. Par eux nous avons connu
D'être aimés par des hommes libres. Tous les prosternements du monde
Ne valent pas le bel agenouillement droit d'un homme libre. Toutes les soumissions, tous les accablements du monde
Ne valent pas une belle prière, bien droite agenouillée, de ces hommes libres-là. Toutes les soumissions du monde
Ne valent pas le point d'élancement
Le bel élancement droit d'une seule invocation
D'un libre amour. Quand saint Louis m'aime, dit Dieu, je suis sûr,
Je sais de quoi on parle. C'est un homme libre, c'est un libre baron de l'Ile de France. Quand saint Louis m'aime
Je sais, je connais ce que c'est que d'être aimé.

(Or c'est tout). Sans doute il craint Dieu.
Mais c'est d'une noble crainte, toute emplie, toute gonflée,
Toute pleine d'amour, comme un fruit gonflé de jus.
Nullement quelque lâche, quelque basse crainte, quelque sale peur
Qui prend dans le ventre. Mais une grande, mais une haute, mais une noble crainte,
La peur de me déplaire, parce qu'il m'aime, et de me désobéir, parce qu'il m'aime,
Et, parce qu'il m'aime, la peur
De ne pas être trouvé agréable
Et aimant et aimé sous mon regard. Nulle infiltration, dans cette noble crainte,
D'une mauvaise peur et d'une pernicieuse et vile lâcheté.
Et quand il m'aime, c'est vrai. Et quand il dit qu'il m'aime, c'est vrai. Et quand il dit qu'il aimerait mieux
Être lépreux que de tomber en péché mortel (tant il m'aime), c'est vrai.
Lui je sais que c'est vrai.
Ce n'est pas vrai seulement qu'il le dit. C'est vrai que c'est vrai. Il ne dit pas ça pour que ça fasse bien.
Il ne dit pas ça parce qu'il a vu ça dans les livres ni parce qu'on lui a dit de le dire. Il dit ça parce que ça est.
Il m'aime à ce point. Il m'aime ainsi. Librement. La preuve que j'en ai dans la même race
C'est que le sire de Joinville (que j'aime tant tout de même) qui est un autre baron français,
Qui aimerait mieux au contraire avoir commis trente péchés mortels que de devenir lépreux,

DES SAINTS INNOCENTS

(Trente, le malheureux, comme il ne sait pas ce qu'il dit)
Ne se gêne pas non plus pour dire ce qu'il pense
C'est-à-dire pour dire le contraire
En présence même d'un si grand roi
Et d'un si grand saint
Que pourtant il connaissait pour tel,
C'est-à-dire pour contrarier un si grand roi et un si grand saint. La liberté de parole
De celui qui ne veut pas risquer le coup
D'être lépreux plutôt que de tomber en péché mortel
Me garantit la liberté de parole de celui qui aime mieux être lépreux
Que de tomber en péché mortel.
Si l'un dit ce qu'il pense, l'autre aussi dit ce qu'il pense.
L'un prouve l'autre.
Ils n'ont pas peur de contrarier même le roi, même le saint.
Mais aussi quand ils parlent, on sait qu'ils parlent comme ils sont.
Et qu'ils pensent ce qu'ils disent. Et qu'ils disent ce qu'ils pensent. C'est tout un.
Que ne ferait-on pas pour être aimé par de tels hommes.
La servitude est un air que l'on respire dans une prison
Et dans une chambre de malade. Mais la liberté
Est ce grand air que l'on respire dans une belle vallée
Et encore plus à flanc de coteau et encore plus sur un large plateau bien aéré.
Or il y a un certain goût de l'air pur et du grand air
Qui fait les hommes forts, un certain goût de santé,
D'une pleine santé, virile, qui fait paraître tout autre air

Enfermé, malade, confiné.
Celui-là seul qui vit au grand air
A la peau assez cuite et l'œil assez profond et le sang de sa race.
Ainsi celui-là seul qui vit à la grande liberté
A la peau assez cuite et l'âme assez profonde et le sang de ma grâce.
Que ne ferait-on pas pour être aimé par de tels hommes.
Comme ils sont francs entre eux, ainsi ils sont francs avec moi.
Comme ils se disent la vérité entre eux, ainsi ils me disent la vérité à moi.
Et comme le baron n'a point peur de contrarier le roi et le saint même,
(Qu'il aime tant, qu'il estime à son prix, pour qui il se ferait tuer),
Ainsi je l'avoue ils n'ont quelquefois pas peur de me contrarier.
Moi le roi, moi le saint. Mais quand ils m'aiment, ils m'aiment.
Ils m'estiment mon prix. Ils se feraient tuer pour moi.
J'en ai pour garant même leur âpre liberté.
Leur liberté de parole, leur liberté d'acte. Ces hommes libres
Savent donner à l'amour un certain goût âpre, un certain goût propre et cette liberté
Est le plus beau reflet qu'il y ait dans le monde car elle me rappelle, car elle me renvoie
Car c'est un reflet de ma propre Liberté
Qui est le secret même et le mystère
Et le centre et le cœur et le germe de ma Création.

DES SAINTS INNOCENTS

Comme j'ai créé l'homme à mon image et à ma ressemblance,
Ainsi j'ai créé la liberté de l'homme à l'image et à la ressemblance
De ma propre, de mon originelle liberté. Aussi quand saint Louis tombe à genoux
Sur les dalles de la Sainte-Chapelle, sur les dalles de Notre-Dame
C'est un homme qui tombe à genoux, ce n'est pas une chiffe, ce n'est pas une loque
Un tremblant esclave d'Orient
C'est un homme et c'est un Français et quand saint Louis m'aime
C'est un homme qui m'aime et quand saint Louis se donne
C'est un homme qui se donne. Et quand saint Louis me donne son cœur
Il me donne un cœur d'homme et un cœur de Français. Et quand il m'estime mon prix
C'est-à-dire quand il m'estime Dieu,
C'est une tête d'homme qui m'estime, une saine tête de Français.
(Et Joinville même, Joinville qu'il ne faut point oublier.
Quand il m'aime (car il m'aime aussi),
Quand il m'estime (car il m'estime aussi),
Quand il se donne (car il se donne aussi) et quand il me donne son cœur,
Il sait ce qu'il est, qui il est,
Il sait ce qu'il vaut, il sait ce qu'il pèse, il sait ce qu'il donne, il sait ce qu'il apporte
Et je le sais aussi.

Quand Joinville même, et je ne dis pas seulement saint Louis,
Quand Joinville tombe à genoux sur la dalle
Dans la cathédrale de Reims
Ou dans la simple chapelle de son château de Joinville,
Ce n'est pas un esclave d'Orient qui s'écroule,
Dans la peur et dans quelque lâche et dans quelque sale tremblement
Aux genoux et aux pieds de quelque potentat
D'Orient. C'est un homme libre et un baron français,
Joinville sire de Joinville,
Qui donne, qui apporte et qui fait tomber à genoux
Librement et pour ainsi dire et en un certain sens gratuitement
Et un homme libre et un baron français,
Joinville sire de Joinville de la comté de Champagne,
Jean, sire de Joinville, sénéchal de Champagne.

Il ne faut pas oublier non plus Joinville, dit Dieu.
Il osait reprendre même le roi.
Il me reprenait bien un peu moi-même
Avec son histoire de la lèpre et des péchés mortels.
Mais je leur en passe tant, je leur passe tout ce qu'ils veulent.

Il ne faut pas oublier Joinville, dit Dieu. C'étaient de nobles hommes.

DES SAINTS INNOCENTS

Si l'on oubliait les pécheurs, il n'en resterait pas beaucoup.
Peu de saints, beaucoup de pécheurs, comme partout.
Mais il faut ce grand cortège de pécheurs
Pour accompagner ces quelques saints. Il faut penser aussi au sire de Joinville.

Quelques saints marchent en tête. Et le grand cortège des pécheurs suit derrière. Ainsi est faite ma chrétienté.
C'est ainsi qu'on obtient les grandes processions.
Quelques pasteurs marchent devant. Et le grand troupeau suit derrière. Ainsi est fait le cortège de ma chrétienté.

Comme leur liberté a été créée à l'image et à la ressemblance de ma liberté, dit Dieu,
Comme leur liberté est le reflet de ma liberté,
Ainsi j'aime à trouver en eux comme une certaine gratuité
Qui soit comme un reflet de la gratuité de ma grâce,

Qui soit comme créée à l'image et à la ressemblance de la gratuité de ma grâce.

J'aime qu'en un sens ils prient non seulement librement mais comme gratuitement.
J'aime qu'ils tombent à genoux non seulement librement mais comme gratuitement.

J'aime qu'ils se donnent et qu'ils donnent leur cœur et qu'ils se remettent et qu'ils s'apportent et qu'ils estiment non seulement librement mais comme gratuitement.

J'aime qu'ils aiment enfin, dit Dieu, non seulement librement mais comme gratuitement.

Or pour cela, dit Dieu, avec mes Français je suis bien servi.

C'est un peuple qui est venu au monde la main ouverte et le cœur libéral.

Il donne, il sait donner. Il est naturellement gratuit.

Quand il donne, il ne vend pas, celui-là, et il ne prête pas à la petite semaine.

Il donne pour rien. Autrement est-ce donner.

Il aime pour rien. Autrement est-ce aimer.

Il ne me propose point toujours des marchés généralement honteux.

Peuple libre, peuple gratuit, et non plus seulement peuple jardinier.

Peuple gratuit, peuple gracieux.

Peuple de barons français, peuple qui lève la tête, peuple qui sais parler aux grands

Et par conséquent à moi le Très-Grand. Ceux qui baissent toujours la tête

On ne voit pas qu'ils baissent aussi la tête

A l'Offertoire et à l'Élévation du Corps de mon Fils.

Mais ces Français qui lèvent toujours la tête,

Qui ont toujours la tête droite

Et haute,

Quand dans une église cent cinquante ou deux cents rangées de Français à genoux

Baissent la tête ensemble en même temps trois fois aux trois coups de la sonnette

Pour l'offrande et l'offertoire
Et pour la consécration et pour l'élévation du corps de mon fils,
Ça se voit, qu'ils baissent la tête et tout le monde comprend
Que ça en vaut la peine,
Que c'est un instant solennel et le plus grand mystère et le plus grand instant qu'il y ait dans le monde.

C'est un peuple, dit Dieu, qui a la gratuité dans le sang. Il donne et ne retient pas.
Il donne et ne reprend pas.
Sa main gauche ne retient pas ce que donne sa main droite.
Sa main gauche ne reprend pas ce que donne sa main droite.
Sa main gauche ignore littéralement ce que fait sa main droite.
Et ainsi c'est le peuple qui se conforme le plus littéralement
Aux paroles de mon fils. Et qui le plus littéralement réalise
Les paroles de mon fils.

Peuple naturellement libéral, dit Dieu, peuple aux mains libérales
Il ne sait pas marchander. Il ne marchande pas sur une prière.

Il ne marchande pas sur un vœu. Quand il donne, il donne. Quand il demande, il demande.
Il ne fait pas traîner ce qu'il donne dans ce qu'il demande et ce qu'il demande dans ce qu'il donne.
Il n'embarbouille pas tout ça l'un dans l'autre.
Il n'emmêle pas. Il ne demande pas pour donner, il ne donne pas pour demander, il ne donne pas pour recevoir. Il sait très bien
Que tout ce qu'on m'apporte n'est rien auprès,
En comparaison, au prix de ce que je donne.
Aussi ces Français ne me proposent-ils jamais un échange, un marché. Ils savent très bien
Que ma grâce est gratuite, qu'il n'est que de me plaire, que je fais ce que je veux
Et ils y répondent par une sorte de prière gratuite et même
Par des sortes de vœux gratuits. Ils savent très bien
Qu'ils ne m'apportent aucuns mérites et que ce que je fais,
Je le fais pour les mérites et par les mérites de mon fils et des saints.

A une gratuité de ma grâce ils répondent par une certaine gratuité de la prière.
Et par une certaine gratuité du vœu même.

Ils me répondent comme je demande. Or s'il en est ainsi du menu peuple et d'un baron français

Que sera-ce d'un saint Louis, baron lui-même et roi des barons.
Dans leur histoire de la lèpre et du péché mortel voici comme je calcule, dit Dieu.
Quand Joinville aime mieux avoir commis trente péchés mortels que d'être lépreux
Et quand saint Louis aime mieux être lépreux que de tomber en un seul péché mortel,
Je n'en retiens pas, dit Dieu, que saint Louis m'aime ordinairement
Et que Joinville m'aime trente fois moins qu'ordinairement.
Que saint Louis m'aime suivant la mesure, à la mesure,
Et que Joinville m'aime trente fois moins que la mesure.
Je compte au contraire, dit Dieu. Voici comme je calcule. Voici ce que je retiens.
J'en retiens au contraire que Joinville m'aime ordinairement
Honnêtement, comme un pauvre homme peut m'aimer,
Doit m'aimer.
Et que saint Louis au contraire m'aime trente fois plus qu'ordinairement,
Trente fois plus qu'honnêtement.
Que Joinville m'aime à la mesure,
Et que saint Louis m'aime trente fois plus qu'à la mesure.
Et si je l'ai mis dans mon ciel, celui-là, au moins je sais pourquoi).

Voilà comme je compte, dit Dieu. Et alors mon compte est bon. Car cette lèpre dont il s'agissait,

Cette lèpre dont ils parlaient et d'être lépreux
Ce n'était pas une lèpre d'imagination et une lèpre d'invention et une lèpre d'exercice.
Ce n'était pas une lèpre qu'ils avaient vue dans les livres ou dont ils avaient entendu parler
Plus ou moins vaguement
Ce n'était pas une lèpre pour en parler ni une lèpre pour faire peur en conversation et en figures,
Mais c'était la réelle lèpre et ils parlaient de l'avoir, eux-mêmes, réellement,
Qu'ils connaissaient bien, qu'ils avaient vue vingt fois
En France et en Terre-Sainte,
Cette dégoûtante maladie farineuse, cette sale gale, cette mauvaise teigne,
Cette répugnante maladie de croûtes qui fait d'un homme
L'horreur et la honte de l'homme,
Cet ulcère, cette pourriture sèche, enfin cette définitive lèpre
Qui ronge la peau et la face et le bras et la main,
Et la cuisse et la jambe et le pied
Et le ventre et la peau et les os et les nerfs et les veines,
Cette sèche moisissure blanche qui gagne de proche en proche
Et qui mord comme avec des dents de souris,
Et qui fait d'un homme le rebut et la fuite de l'homme,
Et qui détruit un corps comme une granuleuse moisissure
Et qui pousse sur le corps ces affreuses blanches lèvres,
Ces affreuses lèvres sèches de plaies
Et qui avance toujours et jamais ne recule
Et qui gagne toujours et qui jamais ne perd

Et qui va jusqu'au bout,
Et qui fait d'un homme un cadavre qui marche,
C'est de cette lèpre-là qu'ils parlaient, de nulle autre.
C'est de cette lèpre-là qu'ils pensaient, de nulle autre.
D'une lèpre réelle, nullement d'une lèpre d'exercice.
C'est cette lèpre-là qu'il aimait mieux avoir, nulle autre.
Eh bien moi je trouve que c'est trente fois saisissant
Et que c'est m'aimer trente fois et que c'est trente fois de l'amour.

Ah sans doute si Joinville avec les yeux de l'âme avait vu
Ce que c'est que cette lèpre de l'âme
Que nous ne nommons pas en vain le péché *mortel*,
Si avec les yeux de l'âme il avait vu
Cette pourriture sèche de l'âme infiniment plus mauvaise,
Infiniment plus laide, infiniment plus pernicieuse,
Infiniment plus maligne, infiniment plus odieuse
Lui-même il eût tout de suite compris combien son propos était absurde.
Et que la question ne se pose même pas. Mais tous ne voient pas avec les yeux de l'âme.
Je comprends cela, dit Dieu, tous ne sont pas des saints, ainsi est ma chrétienté.
Il y a aussi les pécheurs, il en faut, c'est ainsi.
C'était un bon chrétien, tout de même, ensemble, c'était un pécheur, il en faut dans la chrétienté.
C'était un bon Français, Jean, sire de Joinville, un baron de saint Louis. Au moins il disait ce qu'il pense.

Ces gens-là font le gros de l'armée. Il faut aussi des troupes. Il ne suffit pas d'avoir des chefs qui marchent en tête.

Ces gens-là partent fort honnêtement en croisade, au moins une fois sur les deux, et font très honnêtement la croisade.

Ils se battent très bien et se font tuer très proprement et gagnent le royaume du ciel

Tout comme un autre.

(Je veux dire comme un autre gagnerait le royaume du ciel.

Ou je veux dire comme eux-mêmes ils gagneraient un autre royaume,

Un royaume de la terre.) C'est ce qu'il y a de plus remarquable en eux.

Ils s'en vont les uns comme les autres, en troupe, les uns derrière les autres.

Sans se presser, sans s'étonner, sans faire des grands gestes,

Très honnêtement, fort ordinairement,

Sans faire un éclat et ils finissent tout de même

Par conquérir le royaume du ciel.

Ou encore ils gagnent le royaume du ciel comme on gagne un royaume de la terre,

Ils attaquent le royaume du ciel comme on attaque un royaume de la terre,

A main forte et cela ne réussit déjà pas si mal. *Violenti rapiunt.*

Ils vous font d'ailleurs tout cela fort honnêtement, très communément, comme allant de soi.

Comme si ce fût la chose la plus naturelle du monde.

Seulement ces malheureux ne veulent pas avoir la

lèpre. Ils trouvent sans doute que ce n'est pas propre. Ils aimeraient mieux autre chose.
Les malheureux, les sots, s'ils voyaient la lèpre de l'âme
Et s'ils voyaient la saleté ou la propreté de l'âme.
Mais voilà, ils se disent : Je n'ai qu'un corps (les sots, ils oublient le principal,
Ils oublient non pas seulement l'âme, mais le corps de leur éternité,
Le corps de la résurrection des corps),
Je n'ai qu'un corps, pensent-ils (ne pensant qu'à leur corps terrestre)
Si cette sale lèpre me prend, je suis perdu
(Ils veulent dire que leur corps temporel est temporellement perdu).
C'est une maladie qui prend toujours et qui ne rend jamais.
C'est une pourriture sèche qui fait avancer toujours et toujours
Les bords des lèvres de ses affreuses plaies.
Si je suis pris, je suis perdu.
Ça commence par un point, ça finit par tout le corps.
Ça ne pardonne pas, quand c'est commencé c'est fini.
C'est une maladie impossible à défaire.
Elle défait tout, ce qui est parti ne revient jamais plus. Elle rompt tout.
Ce corps que j'ai (et qu'ils aiment tant) tomberait en poussière et en lambeaux
Et en cette sale farine granuleuse et ne me reviendrait jamais plus.
C'est une gangrène irrévocable et qui ne retourne jamais en arrière.

Or ils y tiennent à leur corps. On dirait qu'ils croient qu'ils n'ont que ça.
Ils savent pourtant bien qu'ils ont une âme. La vie est l'union de l'âme et du corps,
La mort est leur séparation. Mais leur corps leur paraît
Solide et bon vivant.
Ils ont l'impression que la lèpre anéantira tout leur corps et qu'elle les tiendra jusqu'au bout (ils ne considèrent point qu'au bout de ce bout
Commence le véritable commencement)
Et alors ils aimeraient mieux avoir autre chose que la lèpre.
Je pense qu'ils aimeraient mieux attraper
Une maladie qui leur plairait. C'est toujours le même système.
Ils veulent bien affronter les plus terribles épreuves
Et m'offrir les plus redoutables exercices,
Pourvu que ce soient eux qui les aient préalablement
Choisis. Là-dessus les Pharisiens s'écrient et font des éclats
Et poussent des cris et font des mines et ces exécrables Pharisiens
Surtout prient disant : Seigneur nous vous rendons grâces
De ce que vous ne nous avez point fait semblables à cet homme
Qui a peur d'attraper la lèpre. Or moi je dis au contraire, dit Dieu,
C'est moi qui dis : Ce n'est pas rien que d'attraper la lèpre.
Je sais ce que c'est que la lèpre. C'est moi qui l'ai faite.
Je la connais. Je dis : Ce n'est pas rien que d'attraper la lèpre.

DES SAINTS INNOCENTS

Et je n'ai jamais dit que les épreuves et les exercices de leur vie,
Et les maladies et les misères de leur vie,
Et les détresses de leur vie ce n'était rien.
J'ai toujours dit au contraire et j'ai toujours pensé
Et j'ai toujours pesé que ce n'était pas rien.
Et il faut bien croire qu'en effet ce n'était pas rien
Puisque mon fils a fait tant de miracles sur les malades
Et puisque j'ai donné au roi de France
De toucher les écrouelles.

Les Pharisiens poussent des cris sur celui qui ne veut pas attraper la lèpre.
Et ils sont scandalisés, ces vertueux.
Mais moi qui ne suis pas vertueux,
Dit Dieu,
Je ne pousse pas des cris et je ne suis pas scandalisé.

Je ne compte pas, je n'en retiens pas que ce Joinville est trente fois au dessous de l'ordinaire.
Mais j'en retiens, mais je compte au contraire
Que c'est ce saint Louis qui est peu ordinaire, trente fois peu ordinaire, trente fois extraordinaire, trente fois au dessus de l'ordinaire.

Je ne compte pas, je n'en retiens pas
Que Joinville est trente fois lâche.

Mais au contraire j'en retiens et je compte
Que c'est ce saint Louis qui est trente fois brave,
Trente fois brave au dessus de l'ordinaire et plus que la mesure.

Je ne compte pas, je n'en retiens pas
Que Joinville est trente fois plus bas.
Mais au contraire j'en retiens et je compte
Que c'est ce saint Louis qui est trente fois haut,
Trente fois haut au dessus de l'ordinaire et plus que la mesure.

Je ne compte pas, je n'en retiens pas
Que Joinville est trente fois petit.
Mais je sais seulement qu'il est homme.
Et au contraire j'en retiens et je compte,
Voici comme je compte,
Et c'est ainsi.
J'en retiens et je compte que c'est ce saint Louis, roi de France,
Qui est trente fois grand, trente fois au dessus de l'ordinaire et plus que la mesure

Et qui est trente fois près de mon cœur et trente fois le frère de mon fils.

Les Pharisiens crient le haro sur celui qui ne veut pas attraper la lèpre.

Mais le saint ne crie pas le haro et il n'est pas scandalisé.
Il connaît trop la nature de l'homme et l'infirmité de l'homme et il est seulement profondément peiné.

Les Pharisiens crient le haro sur cet homme qui ne veut pas attraper la lèpre.
Voyez au contraire comme le Saint lui parle doucement.
Fermement mais doucement.
Et cette fermeté est d'autant plus sûre et me donne d'autant plus de certitude et plus d'assurance et plus de garantie qu'elle est plus douce.
Les cœurs des pécheurs ne se prennent point par effraction.

Ils ne sont pas assez purs. Le seul royaume du ciel se prend par effraction.

Les Pharisiens courent sus à l'homme qui ne veut pas attraper la lèpre.
Voyez comme au contraire le Saint le reprend doucement.
Le Saint est envahi d'une peine affreuse à cette parole du pécheur.
Mais il absorbe, il dévore sa peine et la souffre lui-même pour lui-même en lui-même.
Et voyez comme il reprend doucement le pécheur.

Or moi, dit Dieu, je suis du côté des saints et nullement
du côté des Pharisiens.
Aussi j'absorbe et je dévore ma peine et je la souffre
moi-même en moi-même pour moi-même,
Et voyez comme je parle doucement au pécheur
Et comme je reprends doucement le pécheur.

Et quand les frères s'en furent partis,
(Il attend que les deux frères qu'il avait appelés,
Qu'il avait fait venir s'en soient partis. Il attend qu'ils
soient seuls. Il ne veut pas
Faire un semblant d'affront à un baron français),
*il m'appela tout seul, et me fit seoir à ses pieds et me
dit :*
« *Comment me dites-vous hier ce ?* »
Et je lui dis que encore lui disais-je.

Et je, qui onques ne lui mentis ;
Et je lui dis que encore lui disais-je ; en vérité, dit
Dieu,
Cette franchise de Joinville, qui ose répéter cela au roi,
Est précisément ce qui me garantit la franchise de
saint Louis.
Cette franchise de péché de Joinville et de cette certaine impiété
Est justement ce qui me couvre, ce qui me garantit,

Ce qui pour ainsi dire me contrebalance
La franchise de sainteté de saint Louis. Et ce qui me la vérifie.
Entendez-moi, dit Dieu, c'est la liberté de Joinville
Qui me couvre, qui me garantit la liberté de saint Louis.
C'est la gratuité de Joinville
Qui me couvre, qui me garantit la gratuité, la grâce de saint Louis.
Entendez-moi c'est le péché de Joinville, ce bon chrétien,
Qui me couvre, qui me garantit la sainteté même de saint Louis.

Je, qui onques ne lui mentis, c'est parce que Joinville ne mentit jamais à saint Louis,
Même au risque de lui déplaire, même au risque de le contrarier et de lui faire une grande peine,
Que je suis sûr aussi et que je suis garanti
Que saint Louis ne me ment jamais,
Que son amour, que sa sainteté ne me ment pas,
Que ce n'est point un amour, une sainteté de convention,
De complaisance, imaginaire,
Mais que c'est un amour, une sainteté réelle,
Franche, terrienne,
Terreuse, une sainteté de race et de belle race,
Libre, gratuite.

Et il me dit : « Vous dîtes comme vif étourdi ;

(Rien de plus, comme vif étourdi, comme vif étourneau) ;

car vous devez savoir que nulle si laide lèpre n'est comme d'être en péché mortel, pour ce que l'âme qui est en péché mortel est semblable au diable ; par quoi nulle si laide lèpre ne peut être.

« *Et bien est vrai que quand l'homme meurt, il est guéri de la lèpre du corps ; mais quand l'homme qui a fait le péché mortel meurt, il ne sait pas ni n'est certain que il ait eu en sa vie telle repentance que Dieu lui ait pardonné : par quoi grand peur doit avoir que cette lèpre lui dure tant comme Dieu sera en paradis. Si vous prie, fit-il, tant comme je puis, que vous mettiez votre cœur à ce, pour l'amour de Dieu et de moi, que vous aimassiez mieux que tout méchef avînt au corps, de lèpre et de toute maladie, que ce que le péché mortel vînt à l'âme de vous.*

Quelle douceur, mon enfant, quelle fermeté dans la douceur, quelle douceur dans la fermeté.

L'une et l'autre ensemble liées indissolubles, l'une poussant l'autre, l'une faisant valoir l'autre, l'une soutenant l'autre, l'une nourrissant l'autre.

La douceur toute armée de fermeté, la fermeté toute armée de douceur.

L'une enfermée dans l'autre, l'autre enfermée dans l'une, comme un double noyau dans un double fruit

De fermeté.
Une douceur d'autant mieux garantie par la fermeté, une fermeté d'autant mieux garantie par la douceur.
L'une portant l'autre.
Car il n'est point de véritable douceur que fondée sur la fermeté,
Vêtue de fermeté.
Et il n'est point de véritable fermeté que vêtue de douceur.

Quelle douceur, quelle tendresse. Celui qui aime
Entre en la sujétion de celui qui est aimé.
Voilà comme il parle, lui le roi de France.
Il est vrai que c'est à un baron français.
Quel soin de ne point offenser.
De ne meurtrir aucunement, de ne point léser.
De ne point blesser.
De ne laisser aucune trace,
Aucun souvenir de blessure et de meurtrissure.
Quelle attention, quelle dilection.
Quel soin de ne pas donner même une apparence de tort.
Quel soin de ne pas commettre la moindre offense.
Lui le roi, parlant pour Dieu et pour lui-même
Pour Dieu et pour le roi de France il parle humblement.
Il parle comme un tremblant solliciteur.
C'est qu'il tremble en effet et c'est qu'il sollicite.
Il tremble que son fidèle Joinville ne fasse pas son salut.

Et il demande à Joinville, il sollicite que le fidèle Joi
ville
Fasse son salut. Veuille bien faire son salut. Quelle
sollicitation. Il a soin de le prendre à part. Il attend
que les deux frères soient partis.
Quelle douceur, quel père parlerait plus doucement à
son fils.
Comment me dîtes-vous hier ce ?
Et je lui dis que encore lui disais-je.
Et il me dit : Vous dîtes comme hastis musars ;
(comme hâtif musard, comme hâtif étourdi,
comme hâtif étourneau) ;
Il feint presque de plaisanter, de commencer sur un ton
assez plaisant, justement comme un qui a peur,
Précisément comme celui qui va entrer dans le propos
le plus grave,
Qui va causer, qui va traiter de l'intérêt le plus grave) ;
(ainsi commencent les joutes les plus redoutables) ;
Et le sérieux profond arrive tout aussitôt après,
Entre incontinent dans le corps même et dans le texte
de cette plaisante,
De cette redoutable entrée. *Vous dîtes comme hâtis
musars ;*
car vous devez savoir que nulle si laide lèpre
n'est comme d'être en péché mortel,
*pour ce que l'âme qui est en péché mortel est semblable
au diable :*
par quoi nulle si laide lèpre ne peut être.

DES SAINTS INNOCENTS

Et les paroles qui suivent ne sont point indignes, mon enfant, des plus belles paroles des Évangiles,
Des plus grandes paroles de Jésus dans les Évangiles. Car en imitation de Jésus
Il a été donné à des saints de prononcer des paroles non indignes
De Jésus, des paroles de Jésus,
Comme en imitation et en l'honneur de Jésus
Il a été donné à des martyrs de subir une mort
Non indigne de la mort de Jésus. Ainsi ces paroles qui viennent
Ne sont point indignes de la prédication de Jésus même.
Et bien est vrai que quand l'homme meurt,
il est guéri de la lèpre du corps ;
(comme c'est la même voix que dans les Évangiles, mon enfant, la même profondeur,
La même résonance de la même voix dans la même profondeur)
(c'est qu'aussi c'est la même sainteté. Jésus et les *autres* saints. La même commune éternelle sainteté,
La même communion des saints) ;
mais quand l'homme qui a fait le péché mortel meurt,
il ne sait pas ni n'est certain que il ait eu en sa vie telle repentance
que Dieu lui ait pardonné :
par quoi grand peur doit avoir que cette lèpre lui dure tant comme Dieu sera en paradis. Mais les paroles qui viennent, mon enfant,
Ne sont pas indignes du cœur des Évangiles,
Des trois paraboles de l'Espérance.
Elles sont le reflet, elles sont le report, elles sont le rappel
Dans la même résonance et dans la même ligne

Des trois paraboles de l'Espérance. *Un homme avait deux fils.* Un roi avait un baron.
Un roi avait un fidèle. Un roi avait un fils. Un roi avait un féal. Et comme les trois paraboles de l'espérance
Sont le cœur peut-être et sans doute et le couronnement des Évangiles,
Ainsi ces paroles de saint Louis qui viennent sont le cœur peut-être et sans doute et le couronnement
Non seulement de saint Louis et de la sainteté de saint Louis.
Mais de toute sainteté peut-être après les Évangiles,
De toute sainteté issue des Évangiles. Car elle est le reflet, et le report, et le rappel
De cette unique parabole de l'enfant qui était perdu. Comme il s'abaisse, le roi de France.
Quelle chrétienne humiliation, quelle humiliation de saint. Celui qui aime
Entre dans la dépendance de celui qui est aimé. Quelle noble humilité. Il ne commande pas, il demande.
Il attend, il espère, il reprend doucement. Il prie. Quelle humilité toute vêtue de noblesse.
Si vous prie, fit-il, tant comme je puis, que vous mettiez votre cœur à ce,
pour l'amour de Dieu et de moi,
que vous aimassiez mieux que tout méchef avînt au corps,
de lèpre et de toute maladie,
que ce que le péché mortel vînt à l'âme de vous.

Quelle instance, quelle humble instance, quelle noble instance, quelle tendre instance.
Voilà comme le saint parle au pécheur
Pour son salut. Jésus même
N'a jamais été plus tendre au pécheur. C'est que le saint par lui-même sait
Ce que c'est que d'être homme et ce qu'est la faiblesse humaine
Et l'infirmité de l'homme
Et ce que c'est pour l'homme que la tentation
De sa propre faiblesse. *Car l'esprit est prompt, mais la chair est faible.*
Et moi, dit Dieu, qui suis du côté des saints et nullement du côté des Pharisiens,
Moi qui suis tout au bout du côté des saints
Moi aussi je sais quelle est la faiblesse et l'infirmité de l'homme (c'est moi qui l'ai fait),
Et je parle à Joinville comme saint Louis.

Comment serais-je moins tendre que saint Louis. Comme lui je tremble
Pour leur salut. Comme lui je sollicite, hélas,
Pour leur salut. Les Pharisiens veulent que les autres soient parfaits.
Et ils exigent et ils réclament. Et ils ne parlent que de cela. Mais moi je ne suis pas si exigeant.
Parce que je sais ce que c'est que la perfection, je ne leur en demande pas tant.
Parce que je suis parfait et il n'y a que moi qui est parfait.

Je suis le Tout-Parfait. Aussi je suis moins difficile.
Moins exigeant. Je suis le Saint des saints.
Je sais ce que c'est. Je sais ce qu'il en coûte.
Je sais ce que ça coûte, je sais ce que ça vaut. Les Pharisiens veulent toujours de la perfection
Pour les autres. Chez les autres.
Mais le saint qui veut de la perfection pour lui-même
En lui-même
Et qui cherche et qui peine dans le labeur et dans les larmes
Et qui obtient quelquefois quelque perfection,
Le saint est moins difficile pour les autres.
Il est moins exigeant pour les autres. Il sait ce que c'est.
Il est exigeant pour soi, difficile pour soi. C'est plus difficile.

Les Pharisiens trouvent toujours les autres indignes et tout le monde indigne.
Mais moi qui ne vaux peut-être pas ces hommes de bien, dit Dieu,
Je suis moins difficile, je trouve
Que ce Joinville est homme et que c'est saint Louis qui a trente fois vaincu,
Trente fois surmonté, trente fois remonté, trente fois surpassé la nature de l'homme.
Je trouve que ce Joinville est commun, que c'est un bon chrétien, un bon pécheur de l'espèce commune,
Et que c'est ce saint Louis au contraire qui est trente fois hors du commun, trente fois saint, trente fois hors de l'espèce ordinaire.

Je trouve que ce Joinville n'est pas indigne et même qu'il est digne,
Et que c'est ce saint Louis qui est trente fois digne
D'être mon fils dans mon cœur et d'appuyer son épaule
Contre mon épaule.

D'ailleurs ce qu'il avait eu en Égypte, dit Dieu,
Et ce qu'il attrapa en Tunisie,
Ce grand épuisement de tout son corps
Et cet incoercible
Flux de ventre dont il mourut
Ne valaient pas mieux que cette lèpre qu'il consentait d'avoir.
Il n'y a point de maladie de bonne, dit Dieu. Je le sais, c'est moi qui les ai faites.
C'est pour cela qu'il se fait tant de saluts, et des plus beaux, dans la maladie,
Et des plus grands.
Et que tant de saints sortent de la maladie
Naturellement comme du ventre de leur mère et que tant de saintetés
Sortent naturellement de la maladie les plus éclatantes, les plus tendres, les plus chères, les plus fleurissantes de toutes,
Et qu'il y a manière de tourner la maladie et la mort par la maladie en martyre même.

Pour moi, dit Dieu, quand je vois,

Quand je considère cette maladie qu'est réellement la lèpre,
Cette inexpiable maladie farineuse aux croûtes blanches,
Qui les défait morceau par morceau,
(Qui défait leur corps charnel),
Qu'un homme qui en a vu, réellement,
Qui a vu de la lèpre et des vrais lépreux
Dise tranquillement qu'il aimerait mieux attraper la lèpre que de tomber en péché mortel,
C'est-à-dire dise réellement qu'il aimerait mieux attraper cette maladie-là que de me déplaire,
J'en suis saisi moi-même, dit Dieu, et je tremble d'admiration
Devant tant d'amour et je suis honteux
D'être tant aimé.

Mon fils qui les aimait tant, comme il avait raison de les aimer. Qu'un homme, que ce roi qui n'a que ce corps après tout
(enfin ce corps sur terre et qui n'en aura jamais d'autre sur terre) (et quand il en est dépouillé, — de quel dépouillement, — c'est une fois pour toutes)
Dise tranquillement qu'il aimerait mieux attraper la lèpre que de tomber en péché mortel,
C'est-à-dire dise tranquillement qu'il aimerait mieux attraper cette maladie-là que de me déplaire,
Moi-même je n'en reviens pas, dit Dieu, qu'il y ait un homme comme ce saint Louis,
(et tant d'autres saints et tant d'autres martyrs)
Et je suis confondu d'être tant aimé.

Et il faut que ma grâce soit tellement grande.

Et éternellement je serai en reste avec eux
Car dans mon paradis même ils m'aimeront éternellement autant.

Je demeure tremblant, dit Dieu, je demeure confondu de cette preuve d'amour.
De tant de preuve d'amour et il n'y a que mon fils
Qui n'est point en reste avec eux, car pour eux comme eux il a souffert
Un martyre d'homme.
Et il est mort pour eux comme ils sont morts pour lui.

Et qu'il y ait un homme qui ait dit cela non point comme un propos,
Non point comme une lèpre de propos,
De discours,
Mais réellement d'une lèpre réelle,
De la lèpre non point d'une lèpre de parole, d'une lèpre de récit,
Mais d'une lèpre toute prête, toute proposée.

Et qu'il n'ait pas dit cela, cette sorte d'énormité,
Avec un grand geste, avec éclat,
Mais qu'il ait dit cela simplement,
Comme allant de soi, comme une chose ordinaire,
Dans le texte même de son propos, dans le tissu ordinaire de sa vie,
Cela c'est la fleur, dit Dieu, cette aisance,
Et à cela je reconnais le Français,
La race à qui tout est simple et commun et ordinaire,
Cette race de toute gentillesse.

Et je reconnais ici la résonance et le rang du Français
Et je salue
Leur ordre propre.
Peuple à qui les plus grandes grandeurs
Sont ordinaires.
Je salue ici ta liberté, ta grâce,
Ta courtoisie.

Ta gracieuseté.
Ta gratitude.
Ta gratuité.

Demandez à ce père si le meilleur moment
N'est pas quand ses fils commencent à l'aimer comme des hommes,

Lui-même comme un homme,
Librement,
Gratuitement,
Demandez à ce père dont les enfants grandissent.

Demandez à ce père s'il n'y a point une heure secrète,
Un moment secret,
Et si ce n'est pas
Quand ses fils commencent à devenir des hommes,
Libres,
Et lui-même le traitent comme un homme,
Libre,
L'aiment comme un homme,
Libre,
Demandez à ce père dont les enfants grandissent.

Demandez à ce père s'il n'y a point une élection entre toutes
Et si ce n'est pas
Quand la soumission précisément cesse et quand ses fils devenus hommes
L'aiment, (le traitent), pour ainsi dire en connaisseurs,
D'homme à homme,
Librement,
Gratuitement. L'estiment ainsi.
Demandez à ce père s'il ne sait pas que rien ne vaut
Un regard d'homme qui se croise avec un regard d'homme.

Or je suis leur père, dit Dieu, et je connais la condition de l'homme.
C'est moi qui l'ai faite.
Je ne leur en demande pas trop. Je ne demande que leur cœur.
Quand j'ai le cœur, je trouve que c'est bien. Je ne suis pas difficile.

Toutes les soumissions d'esclaves du monde ne valent pas un beau regard d'homme libre.
Ou plutôt toutes les soumissions d'esclaves du monde me répugnent et je donnerais tout
Pour un beau regard d'homme libre,
Pour une belle obéissance et tendresse et dévotion d'homme libre,
Pour un regard de saint Louis,
Et même pour un regard de Joinville,
Car Joinville est moins saint mais il n'est pas moins libre,

(Et il n'est pas moins chrétien).

Et il n'est pas moins gratuit.

Et mon fils est mort aussi pour Joinville.
A cette liberté, à cette gratuité j'ai tout sacrifié, dit Dieu,
A ce goût que j'ai d'être aimé par des hommes libres,
Librement,
Gratuitement,
Par de vrais hommes, virils, adultes, fermes.
Nobles, tendres, mais d'une tendresse ferme.
Pour obtenir cette liberté, cette gratuité j'ai tout sacrifié,
Pour créer cette liberté, cette gratuité,
Pour faire jouer cette liberté, cette gratuité.

Pour lui apprendre la liberté.

Or je n'ai pas trop de toute ma Sagesse
Pour lui apprendre la liberté,
Je n'ai pas trop de toute la Sagesse de ma Providence.
Et de la duplicité même de ma Sagesse pour ce double enseignement.
Quelle mesure il faut que je garde, et comment la calculer.
Quel autre pourrait la calculer. Et comme il faut que je sois double
Et comme il faut que je compose prudemment ce doublement,
(Voilà qui va encore scandaliser nos Pharisiens),
Comme il faut que je calcule prudemment cette duplicité même.
Quelle ne faut-il pas que soit ma prudence. Il faut créer, il faut enseigner cette liberté

Sans exposer leur salut. Car si je les soutiens trop
Ils n'apprennent jamais à nager.
Mais si je ne les soutiens pas juste au bon moment,
Ils piquent du nez, ils boivent un mauvais bouillon, ils plongent
Et il ne faut pas qu'ils sombrent
Dans cet océan de turpitudes.

Je suis leur père, dit Dieu, je suis roi, ma situation est exactement la même,
Je suis exactement comme ce roi, qui était je pense un roi d'Angleterre,
Qui ne voulut point envoyer de secours, aucune aide
A son fils engagé dans une mauvaise bataille,
Parce qu'il voulait que l'enfant
Gagnât lui-même ses éperons de chevalier.
Il faut qu'ils gagnent le ciel eux-mêmes et qu'ils fassent eux-mêmes leur salut.
Tel est l'ordre, tel est le secret, tel est le mystère. Or dans cet ordre, et dans ce secret, et dans ce mystère
Nos Français sont avancés entre tous. Ils sont mes témoins.
Préférés.
Ce sont eux qui marchent le plus tout seuls.
Ce sont eux qui marchent le plus eux-mêmes.
Entre tous ils sont libres et entre tous ils sont gratuits.
Ils n'ont pas besoin qu'on leur explique vingt fois la même chose.
Avant qu'on ait fini de parler, ils sont partis.
Peuple intelligent,
Avant qu'on ait fini de parler, ils ont compris.

DES SAINTS INNOCENTS

Peuple laborieux,
Avant qu'on ait fini de parler, l'œuvre est faite.
Peuple militaire,
Avant qu'on ait fini de parler, la bataille est donnée.

Peuple soldat, dit Dieu, rien ne vaut le Français dans la bataille.
(Et ainsi rien ne vaut le Français dans la croisade).
Ils ne demandent pas toujours des ordres et ils ne demandent pas toujours des explications sur ce qu'il faut faire et sur ce qui va se passer.
Ils trouvent tout d'eux-mêmes, ils inventent tout d'eux-mêmes, à mesure qu'il faut.
Ils savent tout tout seuls. On n'a pas besoin de leur envoyer des ordres à chaque instant.
Ils se débrouillent tout seuls. Ils comprennent tout seuls. En pleine bataille. Ils suivent l'événement.
Ils se modifient suivant l'événement. Ils se plient à l'événement. Ils se moulent sur l'événement. Ils guettent, ils devancent l'événement.
Ils se retournent, ils savent toujours ce qu'il faut faire sans aller demander au général.
Sans déranger le général. Or il y a toujours la bataille, dit Dieu,
Il y a toujours la croisade.
Et on est toujours loin du général.

C'est embêtant, dit Dieu. Quand il n'y aura plus ces Français,
Il y a des choses que je fais, il n'y aura plus personne pour les comprendre.

Peuple, les peuples de la terre te disent léger
Parce que tu es un peuple prompt.
Les peuples pharisiens te disent léger
Parce que tu es un peuple vite.
Tu es arrivé avant que les autres soient partis.
Mais moi je t'ai pesé, dit Dieu, et je ne t'ai point trouvé léger.
O peuple inventeur de la cathédrale, je ne t'ai point trouvé léger en foi.
O peuple inventeur de la croisade je ne t'ai point trouvé léger en charité.
Quant à l'espérance, il vaut mieux ne pas en parler, il n'y en a que pour eux.

Tels sont nos Français, dit Dieu. Ils ne sont pas sans défauts. Il s'en faut. Ils ont même beaucoup de défauts.
Ils ont plus de défauts que les autres.
Mais avec tous leurs défauts je les aime encore mieux que tous les autres avec censément moins de défauts.
Je les aime comme ils sont. Il n'y a que moi, dit Dieu, qui suis sans défauts. Mon fils et moi. Un Dieu avait un fils.

Et comme créatures il n'y en a que trois qui aient été sans défauts.
Sans compter les anges.
Et c'est Adam et Ève avant le péché.
Et c'est la Vierge temporellement et éternellement.
Dans sa double éternité.
Et deux femmes seulement ont été pures étant charnelles.
Et ont été charnelles étant pures.
Et c'est Ève et Marie.
Ève jusqu'au péché.
Marie éternellement.

Nos Français sont comme tout le monde, dit Dieu. Peu de saints, beaucoup de pécheurs.
Un saint, trois pécheurs. Et trente pécheurs. Et trois cents pécheurs. Et plus.
Mais j'aime mieux un saint qui a des défauts qu'un pécheur qui n'en a pas. Non, je veux dire :
J'aime mieux un saint qui a des défauts qu'un neutre qui n'en a pas.
(Je suis ainsi. *Un homme avait deux fils.*)
Or ces Français, comme ils sont, ce sont mes meilleurs serviteurs.
Ils ont été, ils seront toujours mes meilleurs soldats dans la croisade.
Or il y aura toujours la croisade.
Enfin ils me plaisent. C'est tout dire. Ils ont du bon et du mauvais.
Ils ont du pour et du contre. Je connais l'homme.

Je sais trop ce qu'il faut demander à l'homme.
Et surtout ce qu'il ne faut pas lui demander.
Si quelqu'un le sait, c'est moi.
Depuis que l'ayant créé à mon image et à ma ressemblance.
Par le mystère de cette liberté ma créature
Je lui abandonnai dans mon royaume
Une part de mon gouvernement même.
Une part de mon invention.
Il faut le dire une part de ma création.
Il faut les prendre comme ils sont. Si quelqu'un le sait, c'est moi. Et aussi savez-vous
Combien une seule goutte de sang de Jésus
Pèse dans mes balances éternelles.
Que donc celui qui est né pour dormir, dorme. *La terre était informe et nue ; les ténèbres couvraient la face de l'abîme; et l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux.* Et ce ne fut qu'ensuite que j'ai créé la lumière.
Or Dieu dit : Que la lumière soit : et la lumière fut.
Dieu vit que la lumière était bonne, et il sépara la lumière d'avec les ténèbres.
Il donna à la lumière le nom de jour, et aux ténèbres le nom de nuit : et du soir et du matin se fit le premier jour.
Sera-t-il dit qu'il y aura des regards si éteints, des regards si pâlis
Que nulle étincelle ne les allumera plus.
Et qu'il y aura des voix si fanées, et des âmes si blettes
Que nul ressourcement ne les approfondira plus.
Et qu'il y aura des âmes si fanées
D'épreuves, de détresse,
De larmes, de prière, de travail,

Et d'avoir vu ce qu'elles ont vu. Et d'avoir souffert ce qu'elles ont souffert.
Et d'avoir passé par où elles ont passé. Et de savoir ce qu'elles savent.

Qu'ils en auront assez.
Pour éternellement assez et que tout ce qu'ils demanderont c'est qu'on leur fiche la paix.
Dona eis, Domine, pacem,
Et requiem aeternam. La paix et le repos éternel.
Parce qu'ils auront connu certaines histoires de la terre.
Et qu'ils ne voudront plus entendre de rien que d'un champ de repos.
Et de se coucher pour dormir.
Dormir, dormir enfin.
Et que tout ce qu'ils supporteront et que tout ce que je pourrai mettre
Et apporter
(Celui que je prends dans son sommeil de la terre est bien heureux, et c'est bon signe, mes enfants)
Comme le trop malade et le trop blessé ne supporte plus la vie et le remède et l'idée même de la guérison.
Mais seulement le baume sur la blessure.
Et n'a plus aucun goût pour la santé.
Ainsi sera-t-il dit que sur tant de blessures.
Ils ne supporteront que la fraîcheur du baume.
Comme un blessé fiévreux.
Et qu'ils n'auront (plus) aucun goût pour mon paradis
Et pour ma vie éternelle.
Et que tout ce que je pourrai mettre sur tant de blessures ;
Sur tant de cicatrices et sur tant de sacrifices ;

Et sur l'amertume de tant de calices ;
Et sur les ingratitudes de tant de malices ;
Et sur les pointes d'épines de tant de cilices ;
Et sur les écartèlements de tant de supplices ;

Et sur les éclaboussements de tant de sang ;

(J'ai pris le criminel accroupi sur son crime
Dit Dieu. Sera-t-il dit que sur tant de fatigues.
Et tant de navrements et de meurtres complices.
Sur tant d'hébétements et de vicissitudes.
Sur tant d'inquiétude et sur tant d'habitude.
Sur tant de solitude et de décrépitude.
Sur tant de lassitude et de sollicitude.
Sur tant d'ingratitude et d'inexactitude.
Sur tant d'incertitude et tant de solitude.
Et tant de servitude et de désuétude.
Et tant de platitude et sur tant d'amertume.
Et sur cette écume
De sang.
Et sur cette écume
De haine.
Et sur cette écume
D'ingratitude.
Et sur cette écume
D'amour.

Et sur tant de blessures sera-t-il dit.
Que sur tant de blessures tout ce que je pourrai mettre.
Et sur tant de flétrissures et sur tant de meurtrissures.
Et sur tant d'éclaboussures et sur tant de morsures.

Ce sera de faire descendre comme un baume du soir.
Comme après la blessure d'un ardent midi la grande tombée d'un beau soir d'été
La lente descension d'une nuit éternelle.

O nuit sera-t-il dit que je t'aurai créée la dernière.
Et que mon Paradis et que ma Béatitude
Ne sera qu'une grande nuit de clarté.
Une grande nuit éternelle
Et que le couronnement du jugement et le commencement du Paradis et de ma Béatitude sera
Le coucher de soleil d'un éternel été.

Or il en serait ainsi, dit Dieu.
Et tout ce que je pourrais mettre sur les bords des lèvres
Des plaies des martyrs
Ce serait le baume, et l'oubli, et la nuit.
Et tout s'achèverait de lassitude,
Cette énorme aventure,
Comme après une ardente moisson
La lente descension d'un grand soir d'été.
S'il n'y avait pas ma petite espérance.
C'est par ma petite espérance seule que l'éternité sera.
Et que la Béatitude sera.
Et que le Paradis sera. Et le ciel et tout.
Car elle seule, comme elle seule dans les jours de cette terre
D'une vieille veille fait jaillir un lendemain nouveau

Ainsi elle seule des résidus du Jugement et des ruines
et du débris du temps
Fera jaillir une éternité neuve.

Je suis, dit Dieu, le Seigneur des vertus.
La Foi est la lampe du sanctuaire.
Qui brûle éternellement.
La Charité est ce grand beau feu de bois
Que vous allumez dans votre cheminée
Pour que mes enfants les pauvres viennent s'y chauffer
dans les soirs d'hiver.
Et autour de la Foi je vois tous mes fidèles
Ensemble agenouillés dans le même geste et dans la
même voix
De la même prière.
Et autour de la Charité je vois tous mes pauvres
Assis en rond autour de ce feu
Et tendant leurs paumes à la chaleur du foyer.
Mais mon espérance est la fleur et le fruit et la feuille
et la branche.
Et le rameau et le bourgeon et le germe et le bouton.
Et elle est le bourgeon et le bouton de la fleur
De l'éternité même.

O mon peuple français, dit Dieu, tu es le seul qui ne
fasses point des contorsions.

Ni des contorsions de raideur, ni des contorsions de mollesse.
Et dans ton péché même tu fais moins de contorsions
Que les autres n'en font dans leurs exercices.
Quand tu pries, agenouillé tu as le buste droit.
Et les jambes bien jointes bien droites au ras du sol.
Et les deux pieds bien joints.
Et les deux mains bien jointes bien appliquées bien droites.
Et les deux regards des deux yeux bien parallèlement montants droit au ciel.
O seul peuple qui regardes en face.
Et qui regardes en face la fortune et l'épreuve
Et le péché même.
Et qui moi-même me regardes en face.
Et quand tu es couché sur la pierre des tombeaux
L'homme et la femme se tiennent bien droits l'un à côté de l'autre.
Sans raideur et sans aucune contorsion.
Bien couchés droits l'un à côté de l'autre sans faute.
Sans manque et sans erreur.
Bien pareils. Bien parallèlement.
Les mains jointes, les corps joints et séparés parallèles.
Les regards joints.
Les destinées jointes. Joints dans le jugement et dans l'éternité.
Et le noble lévrier bien aux pieds.
Peuple, le seul qui pries et le seul qui pleures sans contorsion.

Le seul qui ne verses que des larmes décentes.
Et des larmes perpendiculaires.

Le seul qui ne fasses monter que des prières décentes
(Et des prières et des vœux perpendiculaires)

Dans toute famille, dit Dieu, il y a un dernier-né.
Et il est plus tendre.
Cette petite espérance qui sauterait à la corde dans les processions.
Elle est dans la maison des vertus
Comme était Benjamin dans la maison de Jacob.

Un homme avait douze fils. Comme les quarante-six livres de l'Ancien Testament marchent devant les quatre Évangiles et les Actes et les Épîtres et l'Apocalypse.
Qui ferme la marche.
Comme les quarante-six livres de l'Ancien Testament marchent devant les vingt-sept livres du Nouveau Testament.
Ayant posé leurs quarante-six tentes dans le désert.
Et comme Israël marche devant la chrétienté.
Et comme le bataillon des justes marche devant le bataillon des saints.
Et Adam devant Jésus-Christ
Qui est le deuxième Adam.
Ainsi devant toute histoire et devant toute similitude du Nouveau Testament

Marche une histoire de l'Ancien Testament qui est sa parallèle et qui est sa pareille.
Un homme avait deux fils. Un homme avait douze fils. Et ainsi devant toute sœur chrétienne
S'avance une sœur juive qui est sa sœur aînée et qui l'annonce et qui va devant.
Et qui a posé sa tente dans le désert. Et le puits de Rébecca
Avait été creusé avant le puits de la Samaritaine.
Or entre toutes une histoire a planté sa tente.
Et avant l'histoire de l'homme qui avait deux fils
Mon enfant c'est l'histoire de l'homme qui avait douze fils.
Et comme était Benjamin dans la famille de cet homme,
Ainsi est mon Espérance dans la famille des vertus.
Parmi les trois Théologales et parmi les quatre Cardinales.
Sans compter toutes les autres et notamment parmi celles,
Parmi les sept qui s'opposent directement aux Capitaux.
Et avant le fils qui fut retrouvé gardien de cochons,
Marche le fils qui fut retrouvé roi,
Je veux dire ministre du roi et réellement gouverneur du royaume.
Ministre du Pharaon et gouverneur du royaume d'Égypte.
— *Je suis Joseph, votre frère.* Quel Juif, quel chrétien
N'a pleuré à cette retrouvaille. *Israël aimait Joseph plus que tous ses autres enfants, parce qu'il l'avait eu étant déjà vieux ;*

JEANNETTE

Et il lui avait fait faire une robe de plusieurs couleurs.

MADAME GERVAISE

Il arriva aussi que Joseph rapporta à ses frères un songe qu'il avait eu, qui fut la semence d'une plus grande haine.

JEANNETTE

Car il leur dit :

MADAME GERVAISE

Quel cœur juif, quel cœur chrétien n'a tressailli au fil de cette histoire. Quel cœur juif, quel cœur chrétien n'a tressailli à cette retrouvaille.

JEANNETTE

Car il leur dit : Écoutez le songe que j'ai eu.

MADAME GERVAISE

Juif, chrétien, qui n'a pleuré à cette reconnaissance.

JEANNETTE

Il me semblait que je liais avec vous des gerbes dans le champ; que ma gerbe se leva et se tint debout; et que les vôtres étant autour de la mienne, l'adoraient.

MADAME GERVAISE

Ses frères lui répondirent : Est-ce que vous serez notre Roi, et que nous serons soumis à votre puissance ? Ces songes et ces entretiens allumèrent donc encore davantage l'envie et la haine qu'ils avaient contre lui.

JEANNETTE

Il est encore un autre songe qu'il raconta à ses frères en leur disant : J'ai cru voir en songe que le soleil et la lune, et onze étoiles m'adoraient.

MADAME GERVAISE

Lorsqu'il eut rapporté ce songe à son père et à ses frères, son père lui en fit réprimande, et lui dit : Que voudrait dire ce songe que vous avez eu? Est-ce que votre mère, vos frères et moi nous vous adorerons sur la terre?

JEANNETTE

Ainsi ses frères étaient transportés d'envie contre lui : mais le père considérait tout ceci dans le silence.

MADAME GERVAISE

Il arriva alors que les frères de Joseph s'arrêtèrent à Sichem où ils faisaient paître les troupeaux de leur père.

JEANNETTE

Et Israël dit à Joseph : Vos frères font paître nos brebis dans le pays de Sichem. Venez, et je vous enverrai vers eux.

MADAME GERVAISE

(Je suis tout prêt, lui dit Joseph). — Allez, et voyez si vos frères se portent bien, et si les troupeaux sont en

bon état; et vous me rapporterez ce qui se passe. — Ayant (donc) été envoyé de la vallée d'Hébron, il vint à Sichem ;

JEANNETTE

et un homme l'ayant trouvé errant dans un champ, lui demanda ce qu'il cherchait.

MADAME GERVAISE

Il lui répondit : Je cherche mes frères ; je vous prie de me dire où ils font paître leurs troupeaux.

JEANNETTE

Cet homme lui répondit : Ils se sont retirés de ce lieu ; et j'ai entendu qu'ils se disaient : Allons vers Dothaïn. Joseph alla donc après ses frères ; et il les trouva dans (la plaine de) Dothaïn.

MADAME GERVAISE

Lorsqu'ils l'eurent aperçu de loin, avant qu'il se fût approché d'eux, ils résolurent de le tuer ;

JEANNETTE

Et ils se disaient l'un à l'autre : Voici notre songeur qui vient.

MADAME GERVAISE

Allons, tuons-le, et le jettons dans cette vieille citerne : nous dirons qu'une bête sauvage l'a dévoré; et après cela on verra à quoi ses songes lui auront servi.

JEANNETTE

Ruben les ayant entendu parler ainsi, tâchait de le tirer d'entre leurs mains, et il disait:

MADAME GERVAISE

Ne le tuez point, et ne répandez point son sang, mais jettez-le dans cette citerne qui est dans le désert, et conservez vos mains pures.

JEANNETTE

comme donnant un renseignement, pour qu'on n'aille point s'égarer :

Il disait ceci dans le dessein de le tirer de leurs mains, et de le rendre à son père.

MADAME GERVAISE

Aussitôt donc qu'il fut arrivé près de ses frères, ils lui ôtèrent sa robe de plusieurs couleurs qui le couvrait jusqu'en bas ;

JEANNETTE

Et ils le jettèrent dans cette vieille citerne qui était sans eau.

MADAME GERVAISE

S'étant ensuite assis pour manger, ils virent des Ismaëlites qui passaient, et qui venant de Galaad portaient sur leurs chameaux des parfums, de la résine et de la myrrhe,...

JEANNETTE

Déjà l'or, déjà l'encens, déjà la myrrhe.

MADAME GERVAISE

... et s'en allaient en Égypte.

JEANNETTE

Et ce fut la première fuite en Égypte.

MADAME GERVAISE

Alors Juda dit à ses frères : Que nous servira d'avoir tué notre frère, et d'avoir caché sa mort ?

Il vaut mieux le vendre...

JEANNETTE

Il vaut mieux le vendre à ces Ismaëlites, et ne point souiller nos mains ; car il est notre frère et notre chair.

comme condescendant :

Ses frères consentirent à ce qu'il disait :

MADAME GERVAISE

L'ayant donc tiré de la citerne, et voyant ces marchands Madianites qui passaient, ils le vendirent vingt pièces d'argent aux Ismaëlites, qui le menèrent en Égypte.

JEANNETTE

Ils le vendirent vingt pièces d'argent. Un autre,
Un autre fut vendu.

MADAME GERVAISE

Un autre fut envoyé vers ses frères, pour savoir comment les brebis se portaient. Un autre fut dépouillé de sa robe et jeté dans cette vieille citerne qui était sans eau. Un autre fut vendu.

JEANNETTE

Un autre fut emmené en Égypte, dans la même, dans une autre Égypte. Un autre fut vendu.

MADAME GERVAISE

C'est une figure, mon enfant. C'est une histoire unique et elle fut jouée deux fois. Une fois en juiverie, une fois en chrétiennerie. Et pour celui qui regarde les deux fois se voient en transparence l'une sur l'autre.

JEANNETTE

Un autre fut lié, un autre fut vendu.

MADAME GERVAISE

Un autre fut vendu esclave.

JEANNETTE

Un autre aussi fut retrouvé. Un autre aussi fut reconnu. Un autre aussi se dévoila. *Je suis Jésus, votre frère.*

MADAME GERVAISE

Un autre se manifesta dans sa gloire, et dans le ministère et dans le gouvernement du royaume.

JEANNETTE

Dans le gouvernement d'une Égypte éternelle. *Ruben étant retourné à la citerne, et n'y ayant point trouvé l'enfant.*

MADAME GERVAISE

Un autre a rompu le sceau de son secret. Un autre est apparu dans sa gloire. Un autre est apparu à la droite. Un autre est apparu dans le gouvernement. Un autre est apparu sur les degrés du trône. Un autre est apparu dans son ascension.

JEANNETTE

Et c'était Jésus notre frère. *Je suis Jésus,*
Je suis Jésus votre frère.
Et nous autres nous sommes ces gerbes et ces onze étoiles.
Un homme avait douze fils. Et nous autres nous sommes ces frères ingrats,
les onze ou enfin les dix ou enfin les neuf mauvais fils de Jacob. *Ruben étant retourné à la citerne, et n'y ayant point retrouvé l'enfant,*

MADAME GERVAISE

déchira ses vêtements, et vint dire à ses frères : L'enfant ne paraît plus, et que deviendrai-je ?

Après cela ils prirent la robe...

JEANNETTE

Une autre robe fut ravie. *Après cela ils prirent la robe*

DES SAINTS INNOCENTS

de Joseph, et l'ayant trempée dans le sang d'un chevreau qu'ils avaient tué,

MADAME GERVAISE

ils l'envoyèrent au père, lui faisant dire par ceux qui la lui portaient : Voici une robe que nous avons trouvée, voyez si c'est celle de votre fils, ou non.

JEANNETTE

Le père l'ayant reconnue, dit : C'est la robe de mon fils, une bête cruelle l'a dévoré, une bête a dévoré Joseph.

MADAME GERVAISE

Et ayant déchiré ses vêtements, il se couvrit d'un cilice, pleurant son fils fort longtemps.

JEANNETTE

Alors tous ses enfants s'assemblèrent, pour tâcher de soulager leur père dans sa douleur : mais il ne voulut point recevoir de consolation, et il dit : Je pleurerai toujours jusqu'à ce que je descende avec mon fils au fond de la terre. Ainsi il continua toujours de pleurer.

MADAME GERVAISE

Cependant les Madianites vendirent Joseph en Égypte.

Un homme avait douze fils. Or celui qu'il aimait plus que tous les autres (*Israël aimait Joseph plus que*

tous ses autres enfants, parce qu'il l'avait eu étant déjà vieux, et il lui avait fait faire une robe de plusieurs couleurs) celui-là même était esclave en Égypte et il croyait qu'il était mort.

Or c'est pour cela même qu'il eut plus tard cette grande joie.

Qu'il ne pouvait pas en avoir autrement.

JEANNETTE

...et je n'aurai au-dessus de vous que le trône et la qualité de Roi.

MADAME GERVAISE

Pharaon dit encore à Joseph : Je vous établis aujourd'hui pour commander à toute l'Égypte.

JEANNETTE

Ensemble il ôta son anneau de sa main et le mit en celle de Joseph; il le fit revêtir d'une robe de fin lin, et lui mit au cou un collier d'or.

MADAME GERVAISE

Il le fit monter sur l'un de ses chars, qui était le second après le sien, et fit crier par un Héraut, que tout le monde fléchît le genou devant lui, et que tous reconnussent qu'il avait été établi pour commander à toute l'Égypte.

JEANNETTE

Le Roi dit encore à Joseph : Je suis Pharaon ; nul ne remuera ni le pied ni la main dans toute l'Égypte que par votre commandement.

MADAME GERVAISE

Il changea aussi son nom, et il l'appela en langue Égyptienne...

JEANNETTE

...le Sauveur du Monde.

MADAME GERVAISE

Les sept années de fertilité vinrent donc ;
et le blé ayant été mis en gerbes,
fut serré ensuite dans les greniers de l'Égypte.

JEANNETTE

Trente et trois années de fertilité vinrent donc ;
et le blé ayant été mis en gerbes,
fut serré ensuite dans les greniers
d'une Égypte éternelle.

MADAME GERVAISE

On mit aussi en réserve dans toutes les villes
cette grande abondance de grains.

JEANNETTE

On mit aussi en réserve dans tout le ciel
cette grande abondance de grâces.

MADAME GERVAISE

Car il y eut si grande quantité de froment,
qu'elle égalait le sable de la mer,
et qu'elle ne pouvait pas même se mesurer.

JEANNETTE

Car il y eut une si grande quantité de grâces,
qu'elle égalait le sable de la mer,
et qu'elle ne pouvait pas même se mesurer.

MADAME GERVAISE

Ces sept années...

JEANNETTE

Il avait lié les sacs de blé pour les greniers à blé. Un autre
Un autre lia les sacs de grâces pour les greniers à grâces.
Un autre lia les sacs de grâces pour les greniers du ciel.
Un autre lia les sacs de grâces pour les greniers
Éternels.

MADAME GERVAISE

Ces sept années...

JEANNETTE

Dans les sept années grasses il avait lié les sacs de blé pour les greniers à blé du pays
D'Égypte. Un autre
Dans les trente-trois années grasses un autre
Lia les sacs de vertus, les sacs de mérites, les sacs de grâces
Pour les greniers à blé du pays éternel.

MADAME GERVAISE

Ces sept années de fertilité d'Égypte étant donc passées,

JEANNETTE

Ces trente-trois années de fertilité du cœur étant donc passées,

MADAME GERVAISE

Les sept années de stérilité vinrent ensuite, selon la prédiction de Joseph :

JEANNETTE

Les innombrables années de la stérilité du cœur
Vinrent ensuite,
Selon la prédiction de Jésus :

MADAME GERVAISE

Une grande famine survint dans tout le monde ;

JEANNETTE

Une grande famine survint dans tout le monde ;

MADAME GERVAISE

Mais il y avait du blé dans toute l'Égypte.

JEANNETTE

Mais il y a du blé dans toute cette Égypte
Éternelle.

MADAME GERVAISE

Le peuple étant pressé à la famine,
cria à Pharaon,
et lui demanda de quoi vivre.

JEANNETTE

Et aujourd'hui.
Et à présent c'est nous ce peuple qui est pressé de la famine.
Et nous crions vers Dieu,
Lui demandant de quoi vivre.

MADAME GERVAISE

Mais il leur dit : Allez trouver Joseph,
Et faites tout ce qu'il vous dira.

JEANNETTE

Mais il nous dit : Allez trouver Jésus,
Et faites tout ce qu'il vous dira.

MADAME GERVAISE

Cependant la famine croissait tous les jours dans toute la terre :

JEANNETTE

et Jésus...

MADAME GERVAISE

et Joseph ouvrant tous les greniers,

JEANNETTE

vendait du blé aux Égyptiens,

MADAME GERVAISE

parce qu'ils étaient tourmentés eux-mêmes de la famine.

Et on venait de toutes les provinces en Egypte pour acheter de quoi vivre, et pour trouver quelque soulagement

JEANNETTE

dans la rigueur de cette famine.

Cependant Jacob ayant ouï dire qu'on vendait du blé en Égypte, dit à ses enfants : Pourquoi négligez-vous ?

J'ai appris qu'on vend du blé en Égypte ; allez-y acheter

ce qui nous est nécessaire, afin que nous puissions vivre et que nous ne mourions pas de faim.

MADAME GERVAISE

Les dix frères de Joseph allèrent donc en Égypte pour y acheter du blé ;

JEANNETTE

Jacob retint Benjamin avec lui, ayant dit à ses frères qu'il craignait

qu'il ne lui arrivât quelque accident dans le chemin.

MADAME GERVAISE

Ils entrèrent dans l'Égypte avec les autres qui y allaient pour y acheter ;

parce que la famine était dans le pays de Chanaan.

JEANNETTE

Joseph commandait dans toute l'Egypte,

MADAME GERVAISE

et le blé ne se vendait aux peuples que par son ordre. Ses frères l'ayant donc adoré,

il les reconnut : et leur parlant assez rudement, comme à des étrangers, il leur dit :

JEANNETTE

faisant un peu la grosse voix

D'où venez-vous ?

MADAME GERVAISE

Ils lui répondirent :

JEANNETTE

faisant un peu la petite voix

Du pays de Chanaan pour acheter ici de quoi vivre.

Et quoi qu'il connût bien ses frères, il ne fut point néanmoins connu d'eux.

Alors se souvenant des songes qu'il avait eus autrefois,

MADAME GERVAISE

il leur dit : Vous êtes des espions, et vous êtes venus ici pour considérer les endroits les plus faibles de l'Égypte.

JEANNETTE

Ils répondirent : Seigneur, cela n'est pas ainsi ; mais vos serviteurs sont venus ici pour acheter du blé.

MADAME GERVAISE

Nous sommes tous enfants d'un seul homme,

JEANNETTE

Nous sommes tous enfants d'un seul Dieu.

MADAME GERVAISE

Nous sommes tous enfants d'un seul homme, nous venons avec des pensées de paix,

JEANNETTE

Et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

MADAME GERVAISE

et vos serviteurs n'ont aucun mauvais dessein.

Leur répondit: Non cela n'est pas; mais vous êtes venus pour remarquer ce qu'il y a de moins fortifié dans l'Égypte.

Ils lui dirent: Nous sommes douze frères, enfants d'un même homme dans le pays de Chanaan, et vos serviteurs. Le dernier est avec notre père, et l'autre n'est plus.

JEANNETTE

Comme était Benjamin dans la maison de Jacob, *le*

dernier est avec notre père, ainsi est l'espérance dans la maison des vertus.

MADAME GERVAISE

Voilà, dit Joseph, ce que je disais: Vous êtes des espions

JEANNETTE

faisant la grosse voix et s'adoucissant peu à peu

[d'ailleurs toute cette récitation sacrée, venue dans le courant même de leur commune oraison, se fait : avant tout comme d'une belle histoire : ensemble comme d'une histoire amusante ; en dessous comme d'une histoire de tendresse ; d'une tendresse grandissante, si grande qu'en même temps on s'en défend constamment jusqu'à l'éclatement final]

Je m'en vais éprouver si vous dites la vérité. Vive Pharaon,

[c'est surtout ce *Vive Pharaon* qui les amuse. Elles le font dans une très grosse voix]

Vive Pharaon, vous ne sortirez point d'ici jusqu'à ce que le dernier de vos frères y soit venu.

MADAME GERVAISE

Envoyez l'un de vous pour l'y amener : cependant vous demeurerez en prison jusqu'à ce que j'aye reconnu si ce que vous dites est vrai ou faux, autrement, même jeu, *vive Pharaon, vous êtes des espions.*

Il les fit donc mettre en prison pour trois jours.

Et le troisième jour il les fit sortir de prison, et leur

dit : Faites ce que je vous dis, et vous vivrez : car je crains Dieu.

Si vous venez ici dans un esprit de paix, que l'un de vos frères demeure lié dans la prison ; et allez-vous-en vous ; emportez en votre pays le blé que vous avez acheté,

et amenez-moi le dernier de vos frères, afin que je puisse reconnaître si ce que vous dites est véritable, et que vous ne mouriez point. Ils firent ce qu'il leur avait ordonné.

JEANNETTE

Et ils se disaient l'un à l'autre : C'est justement que nous souffrons tout ceci, parce que nous avons péché contre notre frère, et que voyant la douleur de son âme lorsqu'il nous priait, nous ne l'écoutâmes point : c'est pour cela que nous sommes tombés dans cette affliction.

MADAME GERVAISE

Ruben l'un d'entre eux leur disait : Ne vous dis-je pas : Ne commettez point un si grand crime contre cet enfant ? Et vous ne m'écoutâtes point. C'est son sang maintenant que l'on redemande.

JEANNETTE

Ils ne savaient pas que Joseph les entendit, parce qu'il leur parlait par un truchement.

Mais il se retira pour un peu de temps, et versa des larmes.

MADAME GERVAISE

Et étant revenu il leur parla.

Il fit prendre Siméon, et le fit lier devant eux ; et il commanda à ses officiers d'emplir leurs sacs de blé, et de remettre dans le sac de chacun d'eux l'argent, en y ajoutant encore des vivres pour se nourrir pendant le chemin : ce qui fut exécuté aussitôt.

Les frères de Joseph s'en allèrent donc, emportant leur blé sur leurs ânes.

Et l'un d'eux ayant ouvert son sac dans l'hôtellerie pour donner à manger à son âne, vit son argent à l'entrée du sac,

et il dit à ses frères : On m'a rendu mon argent ; le voici dans mon sac. Ils furent tous saisis d'étonnement et de trouble ; et ils s'entredisaient : Quelle est cette conduite de Dieu sur nous ?

Lorsqu'ils furent arrivés chez Jacob leur père au pays de Chanaan, ils lui racontèrent tout ce qui leur était arrivé, en disant :

Le Seigneur de ce pays-là nous a parlé rudement, et il nous a pris pour des espions qui venaient observer le royaume.

Nous lui avons répondu : Nous sommes gens paisibles, et très éloignés d'avoir aucun mauvais dessein.

Nous étions douze frères enfants d'un même père.

JEANNETTE

Nous étions douze frères enfants d'un même père. L'un n'est plus, le plus jeune est avec notre père au pays de Chanaan.

MADAME GERVAISE

Il nous a répondu : Je veux éprouver s'il est vrai que vous n'ayez que des pensées de paix. Laissez-moi donc ici l'un de vos frères ; prenez le blé qui vous est nécessaire pour vos maisons, et vous en allez ;

et amenez-moi le plus jeune de vos frères, afin que je sache que vous n'êtes point des espions ; que vous puissiez ensuite remener avec vous celui que je retiens prisonnier, et qu'il vous soit permis à l'avenir d'acheter ici ce que vous voudrez.

Après avoir ainsi parlé, comme ils jetaient leur blé hors de leurs sacs, ils trouvèrent chacun leur argent lié à l'entrée du sac, et ils en furent tous épouvantés.

JEANNETTE

Alors Jacob, leur père, leur dit :

Vous m'avez réduit à être sans enfants. Joseph n'est

plus au monde, Siméon est en prison, et vous voulez m'enlever Benjamin. Tous ces maux sont retombés sur moi.

MADAME GERVAISE

Ruben lui répondit : Faites mourir mes deux enfants, si je ne vous le ramène. Confiez-le moi, et je vous le rendrai.

JEANNETTE

Non, dit Jacob, mon fils n'ira point avec vous. Son frère est mort, et il est demeuré seul. S'il lui arrive quelque malheur au pays où vous allez, vous accablerez ma vieillesse d'une douleur qui m'emportera dans le tombeau.

MADAME GERVAISE

Cependant la famine désolait extraordinairement tout le pays ;

et le blé que les enfants de Jacob avaient apporté d'Égypte étant consumé, Jacob leur dit :

Retournez pour nous acheter un peu de blé.

Juda lui répondit : Celui qui commande en ce pays-là nous a déclaré sa volonté avec serment, en disant : Vous ne verrez point mon visage à moins que vous n'ameniez avec vous le plus jeune de vos frères.

Si vous voulez donc l'envoyer avec nous, nous irons ensemble, et nous achèterons ce qui vous est nécessaire.

Que si vous ne le voulez pas, nous n'irons point : car cet homme, comme nous l'avons dit plusieurs fois, nous a déclaré que nous ne verrions point son visage, si nous n'avions avec nous notre jeune frère.

Israël leur dit : C'est pour mon malheur que vous lui avez appris que vous aviez encore un autre frère.

Mais ils lui répondirent : Il nous demanda par ordre toute la suite de notre famille : Si notre père vivait ; si nous avions un frère : et nous lui répondîmes conformément à ce qu'il nous avait demandé. Pouvions-nous deviner qu'il nous dirait : Amenez avec vous votre frère ?

Juda dit encore à son père : Envoyez l'enfant avec moi,

afin que nous puissions partir et avoir de quoi vivre, et que nous ne mourions pas nous et nos petits enfants.

Je me charge de cet enfant, et c'est à moi à qui vous en demanderez compte. Si je ne le ramène, et si je ne vous le rends, je consens que vous ne me pardonniez jamais cette faute.

Si nous n'avions point tant différé, nous serions déjà revenus une seconde fois.

Israël leur père leur dit donc : Si c'est une nécessité, faites ce que vous voudrez. Prenez avec vous des plus excellents fruits de ce pays-ci, pour en faire présent à celui qui commande ; un peu de résine, de miel, de storax, de myrrhe, de térébenthine et d'amandes.

JEANNETTE

De l'or, de l'encens, de la myrrhe.

MADAME GERVAISE

Portez aussi deux fois autant d'argent qu'au premier voyage, et reportez celui que vous avez trouvé dans vos sacs, de peur que ce ne soit une méprise.

Enfin menez votre frère avec vous, et allez vers cet homme.

JEANNETTE

Je prie mon Dieu le tout-puissant de vous le rendre favorable, qu'il renvoye avec vous votre frère qu'il tient prisonnier, et Benjamin : cependant je demeurerai seul, comme si j'étais sans enfants.

MADAME GERVAISE

Ils prirent donc avec eux les présents, et le double de l'argent, avec Benjamin ; et étant partis ils arrivèrent en Égypte, où ils se présentèrent devant Joseph.

JEANNETTE

Joseph les ayant vus, et Benjamin avec eux, dit à son Intendant : Faites entrer ces personnes chez moi ; tuez des victimes, et préparez un festin : parce qu'ils mangeront à midi avec moi.

MADAME GERVAISE

L'Intendant exécuta ce qui lui avait été commandé, et il les fit entrer dans la maison.

Alors étant saisis de crainte, ils s'entredisaient : C'est à cause de cet argent que nous avons remporté dans nos sacs qu'il nous fait entrer ici, pour faire retomber sur nous ce reproche, et nous opprimer en nous réduisant en servitude, nous et nos ânes.

C'est pourquoi étant encore à la porte, ils s'approchèrent de l'Intendant de Joseph,

et lui dirent : Seigneur, nous vous supplions de nous écouter. Nous sommes déjà venus une fois acheter du blé :

et après l'avoir acheté, lorsque nous fûmes arrivés à l'hôtellerie, en ouvrant nos sacs, nous y trouvâmes notre argent, que nous vous rapportons maintenant au même poids.

Et nous vous en rapportons encore d'autre, pour acheter ce qui nous est nécessaire : mais nous ne savons en aucune sorte qui a pu remettre cet argent dans nos sacs.

JEANNETTE

L'Intendant leur répondit : Ayez l'esprit en repos ; ne craignez point. Votre Dieu et le Dieu de votre père vous a donné des trésors dans vos sacs : car pour moi j'ai reçu l'argent que vous m'avez donné, et j'en suis content. Il fit sortir aussi Siméon, et il le leur amena.

MADAME GERVAISE

Après les avoir fait entrer en la maison, il leur apporta de l'eau, ils se lavèrent les pieds, et il donna à manger à leurs ânes.

JEANNETTE

Cependant ils tinrent leurs présents tout prêts, attendant que Joseph entrât sur le midi, parce qu'on leur avait dit qu'ils devaient manger en ce lieu-là.

MADAME GERVAISE

Joseph étant donc entré dans sa maison, ils lui offrirent leurs présents qu'ils tenaient en leurs mains, et ils l'adorèrent en se baissant jusqu'en terre.

JEANNETTE

Il les salua aussi, en leur faisant bon visage, et il leur demanda : Votre père, ce vieillard dont vous m'aviez parlé, vit-il encore ? Se porte-t-il bien ?

MADAME GERVAISE

Ils lui répondirent : Notre père votre serviteur est encore en vie, et il se porte bien : et en se baissant profondément, ils l'adorèrent.

JEANNETTE

Joseph levant les yeux vit Benjamin son frère, fils de Rachel sa mère, et leur dit : Est-ce là le plus jeune de vos frères dont vous m'aviez parlé ? Mon fils, ajouta-t-il, je prie Dieu qu'il vous soit toujours favorable.

MADAME GERVAISE

Et il se hâta, parce que ses entrailles avaient été émues en voyant son frère, et qu'il ne pouvait plus retenir ses larmes. Passant donc dans une chambre, il pleura.

JEANNETTE

Et après s'être lavé le visage il revint, se faisant violence, et il dit : Servez à manger.

MADAME GERVAISE

On servit Joseph à part, et ses frères à part, et les Égyptiens qui mangeaient avec lui à part : (car il n'est pas permis aux Égyptiens de manger avec les Hébreux, et ils croient qu'un festin de cette sorte serait profane).

JEANNETTE

Ils s'assirent donc en présence de Joseph, l'aîné le premier selon son rang, et le plus jeune selon son âge. Et ils furent extrêmement surpris,

MADAME GERVAISE

en voyant les parts qu'il leur avait données, de ce que la part la plus grande était venue à Benjamin; car elle était cinq fois plus grande que celle des autres. Ils burent ainsi avec Joseph, et ils firent grande chère.

Or Joseph donna cet ordre à l'Intendant de sa maison, et lui dit : Mettez dans les sacs de ces personnes autant de blé qu'ils en pourront tenir, et l'argent de chacun à l'entrée du sac;

et mettez ma coupe d'argent à l'entrée du sac du plus jeune, avec l'argent qu'il a donné pour le blé. Cet ordre fut donc exécuté.

Et dès le matin on les laissa aller avec leurs ânes.

Lorsqu'ils furent sortis de la ville, comme ils n'avaient fait encore que peu de chemin, Joseph appela l'Intendant de sa maison, et lui dit : Courez vite après ces gens; arrêtez-les, et leur dites : Pourquoi avez-vous rendu le mal pour le bien?

La coupe que vous avez dérobée, est celle dans laquelle mon Seigneur boit, et dont il se sert pour deviner. Vous avez fait une très méchante action.

L'Intendant fit ce qui lui avait été commandé; et les ayant arrêtés, il leur dit tout ce qu'il lui avait été ordonné de leur dire.

JEANNETTE

Ils lui répondirent : Pourquoi mon seigneur parle-t-il ainsi à ses serviteurs, et les croit-il capables d'une action si honteuse ?

MADAME GERVAISE

Nous vous avons rapporté du pays de Chanaan l'argent que nous trouvâmes à l'entrée de nos sacs. Comment donc se pourrait-il faire que nous eussions dérobé de la maison de votre Seigneur de l'or ou de l'argent ?

JEANNETTE

Que celui de vos serviteurs,...

MADAME GERVAISE

quel qu'il puisse être, à qui l'on trouvera ce que vous cherchez, meure; et nous serons esclaves de mon seigneur.

JEANNETTE

Il leur dit : Oui, que ce que vous prononcez soit exécuté. Quiconque se trouvera avoir pris ce que je cherche, sera mon esclave, et vous en serez innocents.

MADAME GERVAISE

Ils déchargèrent donc aussitôt leurs sacs à terre, et chacun ouvrit le sien.

JEANNETTE

Les ayant fouillés, du plus grand au plus petit, on trouva la coupe dans le sac de Benjamin.

MADAME GERVAISE

Alors ayant déchiré leurs vêtements et déchargé leurs ânes, ils revinrent à la ville.

JEANNETTE

Juda se présenta le premier avec ses frères devant

Joseph, qui n'était pas encore sorti du lieu où il était; et ils se prosternèrent tous ensemble à terre devant lui.

MADAME GERVAISE

Joseph leur dit : Pourquoi avez-vous agi ainsi? Ignorez-vous qu'il n'y a personne qui m'égale dans la science de deviner les choses cachées ?

JEANNETTE

Juda lui dit : Que répondrons-nous à mon Seigneur? Que lui dirons-nous, et que pouvons-nous lui représenter avec quelque ombre de justice pour notre défense ? Dieu a trouvé l'iniquité de vos serviteurs. Nous sommes tous les esclaves de mon Seigneur, nous et celui à qui on a trouvé la coupe.

MADAME GERVAISE

Joseph répondit: Dieu me garde d'agir de la sorte. Que celui qui a pris ma coupe soit mon esclave; et pour vous autres, allez en liberté retrouver votre père.

JEANNETTE

Juda s'approchant alors plus près de Joseph lui dit avec assurance : Mon Seigneur, permettez, je vous prie, à votre serviteur de vous adresser sa parole, et ne vous mettez pas en colère contre votre esclave : car après Pharaon, c'est vous qui êtes

mon Seigneur. Vous avez demandé d'abord à vos serviteurs : Avez-vous encore votre père ou quelque autre frère ?

Et nous vous avons répondu, mon Seigneur : Nous avons un père qui est vieux, et un jeune frère qu'il a eu dans sa vieillesse, dont le frère qui était né de la même mère est mort : il ne reste plus que celui-là, et son père l'aime tendrement.

Vous dîtes alors à vos serviteurs : Amenez-le moi, je serai bien aise de le voir.

Mais nous vous répondîmes, mon Seigneur : Cet enfant ne peut quitter son père, car s'il le quitte, il le fera mourir.

Vous dîtes à vos serviteurs : Si le dernier de vos frères ne vient avec vous, vous ne verrez plus mon visage.

Lors donc que nous fumes retournés vers notre père votre serviteur, nous lui rapportâmes tout ce que vous aviez dit, mon Seigneur.

Et notre père nous ayant dit : Retournez pour nous acheter un peu de blé :

nous lui répondîmes : Nous ne pouvons y aller. Si notre jeune frère y vient avec nous, nous irons

ensemble : mais à moins qu'il ne vienne, nous n'osons nous présenter devant celui qui commande.

Il nous répondit : Vous savez que j'ai eu deux fils de Rachel ma femme.

L'un d'eux étant allé aux champs, vous m'avez dit qu'une bête l'avait dévoré, et il ne parait plus jusqu'à cette heure.

Si vous emmenez encore celui-ci, et qu'il lui arrive quelque accident dans le chemin, vous accablerez ma vieillesse d'une affliction qui la conduira dans le tombeau.

Si je me présente donc à mon père votre serviteur, et que l'enfant n'y soit pas, comme sa vie dépend de celle de son fils,

lorsqu'il verra qu'il n'est point avec nous, il mourra, et vos serviteurs accableront sa vieillesse d'une douleur qui le mènera au tombeau.

Que ce soit donc plutôt moi qui sois votre esclave, puisque je me suis rendu caution de cet enfant, et que j'en ai répondu à mon père, en lui disant : Si je ne le ramène, je veux bien que mon père m'impute cette faute, et qu'il ne me la pardonne jamais.

Ainsi je demeurerai votre esclave, et servirai mon Seigneur en la place de l'enfant, afin qu'il retourne avec ses frères.

Car je ne puis pas retourner vers mon père sans que l'enfant soit avec nous, de peur que je ne sois moi-même témoin de l'extrême affliction qui accablera notre père.

JEANNETTE

elle va au devant de la récitation.

Joseph ne pouvait plus se retenir ;

MADAME GERVAISE

Joseph ne pouvait plus se retenir ; et parce qu'il était environné de plusieurs personnes,

JEANNETTE

ne se retenant plus elle-même et saisissant d'autorité la récitation.

il commanda...

elle recommence pour avoir la reconnaissance dans son plein.

Joseph ne pouvait plus se retenir ; et parce qu'il était environné de plusieurs personnes, il commanda que l'on fît sortir tout le monde, afin que nul étranger ne fût présent lorsqu'il se ferait connaître à ses frères,

Alors les larmes lui tombant des yeux, il éleva sa voix, qui fut entendue des Égyptiens, et de toute la maison de Pharaon.

Et il dit à ses frères : Je suis Joseph. Mon père vit-il encore ?

Je suis Joseph ; je suis Joseph ; je suis Jésus votre frère. Qu'attendez-vous ? *Mon père vit-il encore ?*

MADAME GERVAISE

Mais ses frères ne purent point lui répondre, tant ils étaient saisis de frayeur.

JEANNETTE

Il leur parla avec douceur, et leur dit : Approchez-vous de moi. Et s'étant approchés de lui, il ajouta : Je suis Joseph votre frère que vous avez vendu en Égypte.

Ne craignez point et ne vous affligez point de ce que vous m'avez vendu en ce pays-ci : car Dieu m'a envoyé en Égypte avant vous pour votre salut.

Il y a déjà deux ans que la famine a commencé sur la terre, et il en reste encore cinq, pendant lesquels on ne pourra ni labourer ni recueillir.

Dieu m'a fait venir ici avant vous, pour vous conserver la vie, et afin que vous puissiez avoir des vivres pour subsister.

Ce n'est point par votre conseil que j'ai été envoyé ici, mais par la volonté de Dieu, qui m'a rendu comme le père de Pharaon, le maître de sa maison, et le prince de toute l'Égypte.

Hâtez-vous d'aller trouver mon père, et dites-lui : Voici ce que vous mande votre fils Joseph : Dieu m'a rendu le maître de toute l'Égypte. Venez me trouver, ne différez point ;

vous demeurerez dans la terre de Gessen, vous serez près de moi vous et vos enfants ; et les enfants de vos enfants ; vos brebis, vos troupeaux de bœufs, et tout ce que vous possédez.

Et je vous nourrirai là parce qu'il reste encore cinq années de famine, de peur qu'autrement vous ne périssiez avec toute votre famille et tout ce qui est à vous.

Vous voyez de vos yeux, vous et mon frère Benjamin, que c'est moi-même qui vous parle de ma propre bouche.

Annoncez à mon père quelle est cette gloire, et tout ce que vous avez vu dans l'Égypte. Hâtez-vous de me l'amener.

Et s'étant jeté au cou de Benjamin son frère pour l'embrasser, il pleura ; et Benjamin pleura aussi en le tenant embrassé.

Joseph embrassa aussi tous ses frères, il pleura sur chacun d'eux ; et après cela ils se rassurèrent pour lui parler.

Aussitôt il se répandit un grand bruit dans toute la Cour du Roi, que les frères de Joseph étaient venus. Pharaon s'en réjouit avec toute sa maison.

Et il dit à Joseph qu'il donnât cet ordre à ses frères : Chargez vos ânes de blé, retournez en Chanaan ;

amenez de là votre père et toute votre famille, et venez me trouver. Je vous donnerai tous les biens de l'Égypte, et vous serez nourris de ce qu'il y a de meilleur dans cette terre.

Ordonnez-leur aussi d'emmener des chariots de l'Égypte, pour faire venir leurs femmes avec leurs petits enfants, et dites-leur : Amenez votre père, et hâtez-vous de revenir le plus tôt que vous pourrez,

sans rien laisser de ce qui est dans vos maisons, parce que toutes les richesses de l'Égypte seront à vous.

Les enfants d'Israël...

MADAME GERVAISE

Les enfants d'Israël firent ce qui leur avait été ordonné. Et Joseph leur fit donner des chariots, selon l'ordre qu'il en avait reçu de Pharaon, et des vivres pour le chemin.

JEANNETTE

Il commanda aussi que l'on donnât deux robes à chacun de ses frères ; mais il en donna cinq des plus belles à Benjamin, et trois cents pièces d'argent.

Il envoya autant d'argent et de robes pour son père, avec dix ânes chargés de tout ce qu'il y avait de plus précieux dans l'Égypte, et autant d'ânesses qui portaient du blé et du pain pour le chemin.

MADAME GERVAISE

Il renvoya donc ses frères, et leur dit en partant : Ne vous mettez point en colère pendant le chemin.

Ils vinrent donc de l'Égypte au pays de Chanaan vers Jacob leur père.

JEANNETTE

Et ils lui dirent cette nouvelle ; Votre fils Joseph est vivant et commande dans toute la terre d'Égypte. Ce que Jacob ayant entendu, il se réveilla comme d'un profond sommeil, et cependant il ne pouvait croire ce qu'ils lui disaient.

MADAME GERVAISE

Ses enfants insistaient au contraire, en lui rapportant comment toute la chose s'était passée. Enfin ayant vu

les chariots, et tout ce que Joseph lui envoyait, il reprit ses esprits ;

JEANNETTE

et il dit : Je n'ai plus rien à souhaiter, puisque mon fils Joseph vit encore. J'irai et je le verrai avant que je meure.

MADAME GERVAISE

Israël partit donc avec tout ce qu'il avait, et vint au Puits du jurement, et ayant immolé en ce lieu des victimes au Dieu de son père Isaac,

il l'entendit dans une vision pendant la nuit, qui l'appelait, et qui lui disait : Jacob, Jacob. Il lui répondit : Me voici.

Et Dieu ajouta : Je suis le Dieu très puissant de votre père, ne craignez point, allez en Égypte, parce que je vous y rendrai le chef d'un grand peuple.

J'irai là avec vous, et je vous en ramènerai lorsque vous en reviendrez.

JEANNETTE

Joseph aussi vous fermera les yeux de ses mains.

MADAME GERVAISE

Jacob étant donc parti du Puits du jurement, ses enfants l'amenèrent avec ses petits enfants et leurs femmes,

dans les chariots que Pharaon avait envoyés pour faire venir ce vieillard,

avec tout ce qu'il possédait au pays de Chanaan ; et il arriva en Égypte avec toute sa race ;

ses fils, ses petits-fils, ses filles, et tout ce qui était né de lui.

Tous ceux qui vinrent en Égypte avec Jacob, et qui étaient sortis de lui, sans compter les femmes de ses fils, étaient en tout soixante et six personnes.

Plus les deux enfants de Joseph qui lui étaient nés en Égypte. Ainsi toutes les personnes de la maison de Jacob qui vinrent en Égypte, furent au nombre de soixante et dix.

JEANNETTE

Or Jacob envoya Juda devant lui vers Joseph pour l'avertir de sa venue, afin qu'il vînt au-devant de lui en la terre de Gessen.

Quand Jacob y fut arrivé, Joseph fit mettre les chevaux à son chariot, et vint au même lieu au-devant de son père : et le voyant il se jeta à son cou, et l'embrassa en pleurant.

Jacob dit à Joseph : Je mourrai maintenant avec joie, puisque j'ai vu votre visage, et que je vous laisse après moi.

MADAME GERVAISE

Joseph dit à ses frères, et à toute la maison de son père : Je m'en vais dire à Pharaon, que mes frères et tous ceux de la maison de mon père sont venus me trouver de la terre de Chanaan où ils demeuraient :

qué ce sont des pasteurs de brebis qui s'occupent à nourrir des troupeaux, et qu'ils ont amené avec eux leurs brebis, leurs bœufs et tout ce qu'ils pouvaient avoir.

Et lorsque Pharaon vous fera venir, et vous demandera : Quelle est votre occupation ?

vous lui répondrez : Vos serviteurs sont pasteurs depuis leur enfance jusqu'à présent, et nos pères l'ont toujours été comme nous. Vous direz ceci pour pouvoir demeurer dans la terre de Gessen ; parce que les Égyptiens ont en abomination tous les pasteurs de brebis.

Joseph étant donc allé trouver Pharaon, lui dit : Mon père et mes frères sont venus du pays de Chanaan,

avec leurs brebis, leurs troupeaux, et tout ce qu'ils possèdent, et ils se sont arrêtés en la terre de Gessen.

Il présenta aussi au Roi cinq de ses frères ;

Et le Roi leur ayant demandé : A quoi vous occupez-vous? ils lui répondirent: Vos serviteurs sont pasteurs de brebis, comme l'ont été nos pères.

Nous sommes venus passer quelque temps dans vos terres, parce que la famine est si grande dans le pays de Chanaan, qu'il n'y a plus d'herbe pour les troupeaux de vos serviteurs. Et nous vous supplions d'agréer que vos serviteurs demeurent dans la terre de Gessen.

JEANNETTE

Le Roi dit donc à Joseph : Votre père et vos frères vous sont venus trouver.

MADAME GERVAISE

Vous pouvez choisir dans toute l'Égypte ; faites-les demeurer dans l'endroit du pays qui vous paraîtra le meilleur, et donnez-leur la terre de Gessen. Que si vous connaissez qu'il y ait parmi eux des hommes habiles, donnez-leur l'intendance sur mes troupeaux.

Joseph introduisit ensuite son père devant le Roi, et il le lui présenta. Jacob salua Pharaon, et lui souhaita toute sorte de prospérité.

Le Roi lui ayant demandé quel âge il avait :

JEANNETTE

il lui répondit : Il y a cent trente ans que je suis voyageur, et ce petit nombre d'années, qui n'est pas venu jusqu'à égaler celui des années de mes pères, a été traversé de beaucoup de maux.

MADAME GERVAISE

Et après avoir souhaité toute sorte de bonheur au Roi, il se retira.

Joseph selon le commandement de Pharaon, mit son père et ses frères en possession de Ramessès dans le pays le plus fertile de l'Égypte.

Et il les nourrissait avec toute la maison de son père, donnant à chacun ce qui lui était nécessaire pour vivre.

Car le pain manquait dans tout le monde, et la famine affligeait toute la terre ; mais principalement l'Égypte et le pays de Chanaan.

Israël demeura donc en Egypte, c'est-à-dire, dans la

terre de Gessen, dont il jouit comme de son bien propre, et où sa famille s'accrut et se multiplia extraordinairement.

Il y vécut dix-sept ans ; et tout le temps de sa vie fut de cent quarante-sept ans.

Comme il vit que le jour de sa mort approchait, il appela son fils Joseph, et lui dit : Si j'ai trouvé grâce devant vous, mettez votre main sous ma cuisse, et donnez-moi cette marque de la bonté que vous avez pour moi, de me promettre avec vérité, que vous ne m'enterrerez point dans l'Egypte ;

mais que je reposerai avec mes pères ; que vous me transporterez hors de ce pays, et me mettrez dans le sépulcre de mes ancêtres. Joseph lui répondit : Je ferai ce que vous me commandez.

Jurez-le moi donc, dit Jacob. Et pendant que Joseph jurait, Israël adora Dieu, se tournant vers le chevet de son lit.

Après cela on vint dire un jour à Joseph que son père était malade : alors prenant avec lui ses deux fils, Manassé, et Ephraïm, il l'alla voir.

On dit donc à Jacob : Voici votre fils Joseph qui vient vous rendre visite. Jacob reprenant ses forces se mit sur son séant dans son lit.

Et

Il leur fit aussi ce commandement, et leur dit : Je vais être réuni à mon peuple; ensevelissez-moi avec mes pères dans la caverne double qui est dans le champ d'Ephron Hethéen.

qui regarde Mambré au pays de Chanaan, et qu'Abraham acheta d'Ephron Hethéen, avec tout le champ où elle est, pour y avoir son sépulcre.

C'est là qu'il a été enseveli avec Sara sa femme. C'est aussi où Isaac a été enseveli avec Rebecca sa femme, et où Lia est encore ensevelie.

Après avoir achevé de donner ces ordres et ces instructions à ses enfants, il joignit ses pieds sur son lit, et mourut ; et il fut réuni avec son peuple.

Un homme avait douze fils. Telle fut, mon enfant,
Ce fut la première fois qu'un enfant s'est perdu.

DES SAINTS INNOCENTS

Ce fut la première fois qu'une brebis s'est perdue.
Ce fut la première fois qu'une drachme s'est perdue.

Mais cette drachme que l'on avait égarée,
Mais cette brebis qui s'était égarée,
Mais cet enfant, ce fils qui s'était égaré
Fut retrouvé sur le trône,
Gouvernant la maison de Pharaon
Et ravitaillant tout le royaume d'Égypte.
Et celui de Jésus au contraire, (c'est toujours le contraire),
Celui de Jésus, l'enfant perdu par Jésus,
Dans la parabole de Jésus,
Celui de Jésus fut retrouvé qui revenait de gouverner un troupeau de porcs.
Et je pense que ses trente ou quarante cochons,
Il les ravitaillait de glands et peut-être de quelque sale pâtée.
C'est ainsi, mon enfant. Ainsi est l'ancien, ainsi est le nouveau testament.
Dans l'ancien testament il est plus souvent question du trône.
Et dans le nouveau testament il est plus souvent question de garder les cochons.
(Et les autres animaux, qui ne sont pas moins nobles).

Dans l'ancien testament il y a toujours une vue, une pensée vers le commandement.
Et dans le nouveau testament il y a toujours une pensée,
Une arrière-pensée vers le service au contraire
Et vers la servitude.

Dans l'ancien testament il y a toujours un regard, une pensée vers le gouvernement.
Et dans le nouveau testament il y a toujours un regard, une pensée vers l'obéissance
Et vers la simple condition.
Vers la simple condition de sujet.
Vers la simple condition d'homme.

Ou s'il y a une pensée vers un commandement, et vers un gouvernement, et vers un royaume,
Dans le nouveau testament c'est vers un commandement et vers un gouvernement et vers un royaume
Qui n'est point le gouvernement et le commandement d'un royaume d'Égypte.

Et dans le nouveau testament il n'y a de pensée que pour un royaume qui n'est pas de ce monde.

DES SAINTS INNOCENTS

Dans l'ancien testament il y a toujours une pensée vers les richesses, vers les trésors d'Égypte et de Babylonie,
Vers les talents d'or et d'argent.
Et les richesses, et le trône, et le royaume, et le gouvernement et le commandement
Sont présentées comme le couronnement.
Dans le nouveau testament il y a toujours une pensée,
La pensée secrète est vers l'épreuve, et vers la misère, et vers la pauvreté.
Et c'est elle l'épreuve, et c'est elle la misère, et c'est elle la pauvreté
Qui est toujours présentée,
Qui est le faîte et le couronnement.

C'est elle qui est la dame et la très chère et la très sainte pauvreté.

Dans l'ancien testament on redoute toujours, il y a toujours une pensée
De redoutement vers la famine de la faim.
Dans le nouveau testament on redoute toujours
Une autre faim inapaisée,
Il y a toujours une pensée

De redoutement vers une autre famine d'une autre faim.
Car c'est une spirituelle famine.
D'une faim spirituelle.

Ainsi marche l'ancien testament devant le nouveau testament.
Ainsi les histoires marchent devant les similitudes.
Et les hymnes et les prières et les psaumes
Devant les hymnes et les prières et les oraisons
Et la lente et la longue lignée des prophètes
Devant les bataillons serrés,
Devant les bataillons carrés
Des saints.

Ainsi marche le gouvernement des biens de ce monde
Avant le gouvernement des biens qui ne sont pas de ce monde.

Ainsi marche le commandement charnel
Avant le commandement spirituel.

Ainsi le royaume temporel

DES SAINTS INNOCENTS
Marche avant le royaume éternel.

Et ainsi les tentes du peuple d'Israël se sont plantées
dans le désert
Des siècles et des siècles avant que les basiliques,
Avant que les églises, avant que les cathédrales
Se soient plantées au sol de France.

Et dans l'ancien testament il s'agit d'emplir des sacs de
blé, il y a, (toujours),
une pensée sur les sacs de blé.
Et après ça il s'agit, (dans l'ancien testament),
Ces sacs pleins il s'agit de les empiler dans les greniers
à blé.
Mais dans le nouveau testament il s'agit de bien autres
sacs et de bien autres greniers.
Car il s'agit, dans le nouveau testament il s'agit, ce sont
Des sacs de misère, des sacs d'épreuves, des sacs de
misères.
Et des sacs à mettre les vertus et les mérites et les
grâces
Que l'on a récoltées comme on a pu
Pour les années de disette
Et ce sont enfin
Les greniers éternels

Et dans l'ancien testament c'est le père qui finit par venir trouver son fils
Et qui le retrouve plein de gloire
Tout vêtu.
Mais dans le nouveau testament c'est le fils tout nud
Qui finit par venir trouver son père

Ainsi l'ancien testament est l'appariteur et le fourrier
Et le préparateur et l'annonciateur du nouveau testament.
C'est lui qui lui prépare les voies, c'est lui qui lui fait sa maison.
C'est l'ancien testament qui fait dans le désert
La longue voie temporelle.
C'est l'ancien testament qui patiemment bâtit
La maison temporelle.
Voici, j'envoie mon ange devant la face, qui préparera ton chemin devant toi.

Et aussi l'ancien testament est comme une image qui marche devant le nouveau testament.
Et comme une image en même temps il est très fidèle et en même temps il est à l'envers.
Il est contraire. Ainsi est l'histoire sainte.
Le testament charnel est une histoire, une image du testament spirituel.
L'ancien testament temporel est une image du nouveau testament éternel.

Et dans le nouveau testament s'il s'agit de gloire,
Il s'agit d'une gloire qui ne se ramasse guère sur les trônes,
(Excepté saint Louis et le trône de France).

Tout l'ancien testament est une figure, une image d'ensemble et de détail
Très fidèle, très exacte,
(Mais fidèlement inverse, exactement inverse),
Du nouveau testament dans son ensemble et dans son détail.
Dans l'ancien testament la création est au seuil,
Au commencement qui est le commencement du monde.
Et dans le nouveau testament le jugement est à la fin.
Le jugement qui est proprement le contraire de la création,
Le pied opposé, qui est proprement une contre-création.
Car dans la création j'ai fait le monde,
(Temporel)
Et dans le jugement je le défais.
Ainsi le jugement est proprement le contraire et ce qui balance la création.
Ce que l'on peut mettre, ce qui est en face de la création.

J'ai découpé le temps dans l'éternité, dit Dieu.
Le temps et le monde du temps.

La création fut le commencement et le jugement sera la fin.
(Du temps) (Du monde du temps).
C'est exactement une symétrie, un balancement.
Ce que j'ai ouvert, je le fermerai.
Le jour de la création (les six jours) j'ai ouvert un certain monde
(On le connaît de reste)
(On le sait, on en a assez parlé)
Enfin la première heure du premier des six jours de la création j'ai commencé une certaine histoire,
Et le jour du jugement je la fermerai.
Or tout l'ancien testament part de ce jugement que je fis de créer.
Et tout le nouveau testament va vers ce jugement que je ferai de juger.
Ainsi l'ancien testament est symétrique au nouveau.
Et (contre) balance le nouveau.
Et tout l'ancien testament part de cette création.
Et tout le nouveau testament va vers ce jugement
Et dans l'ancien testament le Paradis est au commencement.
Et c'est un Paradis terrestre.
Mais dans le nouveau testament le Paradis est à la fin.
Et je vous le dis c'est un Paradis céleste.
Et tout l'ancien testament va vers Jean le Baptiste et vers Jésus.
Mais tout le nouveau testament vient de Jésus.
C'est comme une belle voûte qui monte des deux côtés vers la clef de voûte.
Et Jésus est la clef de voûte. Ainsi est la voûte de cette nef.

Et la pierre qui monte suivant la courbe de cette nef,
Décidant, dessinant, d'avance et à mesure, la courbe de cette voûte,
Formant la courbe de cette voûte,
La pierre qui monte du bas s'avance hardiment,
Et fidèlement et sûrement,
En toute sécurité sans aucune inquiétude,
Parce que montante elle sait très bien
Qu'elle trouvera la clef de voûte exacte au rendez-vous,
A la juste intersection, au sacré croisement et la clef de voûte, c'est Jésus.
Et ensemble toute la voûte soutient et porte et hausse et maintient la clef
Comme une énorme épaule ronde qui sans cou soutiendrait une seule tête mais la clef seule,
La clef qui parachève,
Seule aussi ensemble est ce qui soutient seule la voûte et le tout.
Et la dernière pierre avant la clef est Jean le Baptiste.
Mais la première pierre après la clef est Pierre le fondateur.
Tu es Pierre et sur cette pierre.
Et il fut crucifié la tête en bas,
C'est-à-dire en redescendant.
Et comme la pierre est quadrangulaire,
Il y a les quatre angles et les quatre lignes du carré.
Et l'on dit *selon Matthieu, selon Marc, selon Luc, selon Jean,*
C'est-à-dire *en suivant la ligne de Matthieu, en suivant la ligne de Marc, en suivant la ligne de Luc,*
Et *en suivant la ligne de Jean.*

Et aux quatre coins sont assis le jeune homme, le lion, le taureau et l'aigle.
Car l'Église est quadrangulaire,
Comme elle est lapidaire étant fondée sur la quadrangulaire
Pierre.

Et encore l'ancien testament est tout linéaire.
C'est une longue, c'est une grêle ligne des prophètes.
Et les prophètes y viennent l'un après l'autre
Comme les peupliers viennent l'un après l'autre dans cette belle lignée.
Dans cette belle avenue de peupliers.
Et tout l'ancien testament c'est cette belle, cette longue avenue de peupliers.
Venue des profondeurs de la plaine et marchant droit sur la plaine.
Cette longue avenue, cette longue lignée fidèle
(Sans largeur).
Les peupliers y sont placés l'un après l'autre, les prophètes y sont placés l'un après l'autre.
Sur la rangée double.
Venante, sortie, venue des profondeurs de l'horizon la noble allée,
La fidèle, la directe allée droite linéaire
Droite l'avenue s'avance sur la plaine droite.
Car elle sait où elle va.
Et elle ne va pas moins que.
Directement elle va droit au seuil du château.

Et elle conduit, et elle amène, et elle introduit le regard
et le pas.
Elle seule conduit au seuil mais elle ne franchit pas le
seuil, elle ne passe pas le pas de la porte.
Elle ne se prolonge pas à l'intérieur du château.
Mais le quadrangulaire château du nouveau testament
S'ouvre à ce seuil et la longue allée de peupliers ne s'y
continue pas.
Mais la cour d'honneur s'y ouvre, et les bâtiments du
château.
Et le beau perron pour monter et les quadrangulaires
murailles.
Et ainsi le nouveau testament a une dimension de plus.
Car l'ancien testament est une ligne
Mais le nouveau couvre une surface.

Ou encore l'ancien testament est cette fine, cette grêle
Cette uniquement fidèle allée de peupliers,
Perdue dans la plaine rase
Mais le nouveau testament est le solide parc du château.
Le robuste bois de chênes, carré,
Bien clos derrière ses quadrangulaires murailles,
Et qui couvre toute la surface.

Ou encore l'ancien testament est cette voûte qui monte
en une seule arête,

En une seule nervure et le nouveau testament
C'est la même voûte qui retombe,
Qui redescend en toute une nappe.
Et l'arête qui monte part de la terre et c'est une arête charnelle.
Mais cette nappe qui redescend vient de l'esprit
Et c'est une nappe spirituelle.
Et l'arête et la nervure qui monte part du temps et est une temporelle arête.
Mais la nappe qui redescend vient de l'éternité et c'est
Une éternelle nappe.

Et la clef de cette mystique voûte.
La clef elle-même
Charnelle, spirituelle,
Temporelle, éternelle,
C'est Jésus,
Homme,
Dieu.

Et la création fut une sorte d'ouverture du temps et de fermeture en quelque sorte de l'éternité.
Or le jugement sera proprement la fermeture du temps
Et la totale et la définitive
Réouverture de l'éternité.

Ou encore l'ancien testament est le lac profond qui reflète la haute forêt.
Et la forêt est toute dans le lac mais elle n'y est pas.
Et le lac sombre et le lac profond est enfoncé dans la terre.
Et dans le lac le ciel est au fond.
Mais vers le haut la haute forêt.
Partant du bord du lac. La haute forêt réelle.
Hausse une tête réelle.
Fait monter une sève réelle.
Vers le seul profond ciel réel.

On envoie les enfants à l'école, dit Dieu.
Je pense que c'est pour oublier le peu qu'ils savent.
On ferait mieux d'envoyer les parents à l'école.
C'est eux qui en ont besoin.
Mais naturellement il faudrait une école de moi.
Et non pas une école d'hommes.

On croit que les enfants ne savent rien.
Et que les parents et que les grandes personnes savent quelque chose.

Or je vous le dis, c'est le contraire.
(C'est toujours le contraire).
Ce sont les parents, ce sont les grandes personnes qui ne savent rien.
Et ce sont les enfants qui savent
Tout.

Car ils savent l'innocence première.
Qui est tout.

Le monde est toujours à l'envers, dit Dieu.
Et dans le sens contraire.
Heureux celui qui resterait comme un enfant
Et qui comme un enfant garderait
Cette innocence première.

Mon fils le leur a assez dit.
Sans aucun détour et sans aucune atténuation.
Car il parlait net et ferme.
Et clair.
Heureux non pas même, non pas seulement celui
Qui serait comme un enfant, qui resterait comme un enfant.
Mais proprement heureux celui qui est (un) enfant, qui reste un enfant.
Proprement, précisément l'enfant même qu'il a été.
Puisque justement il a été donné à tout homme

DES SAINTS INNOCENTS

D'être.
Puisqu'il est donné à tout homme d'avoir été
Un jeune enfant laiteux.

Puisqu'il a été donné à tout homme cette bénédiction.
Cette grâce unique.

Et le royaume du ciel n'est pas à un moindre prix.
A un autre prix.
Mon fils le leur a assez dit.
Et en termes assez exprès.

Le royaume du ciel ne sera que pour eux.
Et il n'y en aura que pour eux.

A cette heure-là s'approchèrent les disciples de Jésus, disant : Qui, penses-tu, est plus grand dans le royaume des cieux ?

Et appelant Jésus un petit enfant, le plaça au milieu d'eux,

Et dit : En vérité je vous le dis, si vous ne vous convertissez point, et ne vous rendez point comme ces petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.

Quiconque donc se sera humilié comme ce petit enfant, voilà celui qui est plus grand dans le royaume des cieux.

Et celui qui reçoit un tel enfant en mon nom, me reçoit.

Mais celui qui aura scandalisé un seul de ces tout petits qui croient en moi, il vaut mieux pour lui qu'on lui pende au cou une meule d'âne, et qu'on le jette au profond de la mer.

On a des écoles, dit Dieu. Je pense que c'est pour désapprendre
Le peu que l'on sait.
La vie aussi est une école, disent-ils. On y apprend tous les jours.
Je la connais, cette vie qui commence au baptême et qui finit à l'extrême-onction.
C'est une usure perpétuelle, une constante, une croissante flétrissure. On descend tout le temps.
Heureux celui qui peut rester tel que le jour de son baptême
Et de sa première communion. La vie commence au baptême, dit Dieu.
Sera-t-il dit qu'elle finit à la première.
Et non point à la dernière communion.

Sera-t-il dit que l'homme finit à sa première communion.
Et non point au viatique, qui est sa dernière communion.

Ils s'emplissent d'expérience, disent-ils ; ils gagnent de l'expérience ; ils apprennent la vie ; de jour en jour ils amassent de l'expérience. Singulier trésor, dit Dieu
Trésor de vide et de disette.
Trésor de la disette des sept années, trésor de vide et de flétrissure et de vieillissement.
Trésor de rides et d'inquiétudes.
Trésor des années maigres. Accroissez-le, ce trésor, dit Dieu. Dans des greniers vides
Vous entasserez des sacs vides
D'une Égypte vide.
Vous accroissez le trésor de vos peines et de vos misères.
Et les sacs de vos soucis et de vos petitesses.
Vous acquérez de l'expérience, dites-vous, vous accroissez votre expérience.
Vous allez toujours en descendant, dit Dieu, vous allez toujours en diminuant, vous allez toujours en perdant.
Vous allez toujours en pente. Vous allez toujours en vous flétrissant et en vous ridant et en vieillissant.
Et vous ne remonterez jamais cette pente.
Ce que vous nommez l'expérience, votre expérience, moi je le nomme

La déperdition, la diminution, le décroissement, la perte de l'espérance.

Car je le nomme la déperdition prétentieuse,
La diminution, le décroissement, la perte de l'innocence.

Et c'est une dégradation perpétuelle.

Or c'est l'innocence qui est pleine et c'est l'expérience qui est vide.
C'est l'innocence qui gagne et c'est l'expérience qui perd.

C'est l'innocence qui est jeune et c'est l'expérience qui est vieille.
C'est l'innocence qui croît et c'est l'expérience qui décroît.

C'est l'innocence qui naît et c'est l'expérience qui meurt.
C'est l'innocence qui sait et c'est l'expérience qui ne sait pas.

C'est l'enfant qui est plein et c'est l'homme qui est vide.

Vide comme une courge vide et comme un tonneau vide :

Voilà, dit Dieu, ce que j'en fais, de votre expérience.

Allez, mes enfants, allez à l'école.
Et vous, hommes, allez à l'école de la vie.
Allez apprendre
A désapprendre.

Toute histoire s'est jouée deux fois, dit Dieu. Une fois en juiverie.
Et une fois en chrétiennerie. L'enfant (Jésus) s'est joué deux fois.
Une fois en Benjamin et une fois dans l'enfant Jésus.
Et l'enfant perdu et la brebis perdue et la drachme perdue s'est jouée deux fois.
Et la première fois ce fut dans Joseph, *je suis Joseph votre frère.*
Il fallait que cela fût joué, dit Dieu. Et deux fois plutôt qu'une.

Car il y a dans l'enfant, car il y a dans l'enfance une grâce unique.
Une entièreté, une premièreté
Totale.
Une origine, un secret, une source, un point d'origine.
Un commencement pour ainsi dire absolu.
Les enfants sont des créatures neuves.
Eux aussi, eux surtout, eux premiers ils prennent le ciel de force.
Rapiunt, ils ravissent. Mais quelle douce violence.
Et quelle agréable force et quelle tendresse de force.
Comme un père endure volontiers
Comme il aime à endurer les violences de cette force,
Les embrassements de cette tendresse.
Pour moi, dit Dieu, je ne connais rien d'aussi beau dans tout le monde
Qu'un gamin d'enfant qui cause avec le bon Dieu
Dans le fond d'un jardin.
Et qui fait les demandes et les réponses (C'est plus sûr).
Un petit homme qui raconte ses peines au bon Dieu
Le plus sérieusement du monde.
Et qui se fait lui-même les consolations du bon Dieu.
Or je vous le dis ces consolations qu'il se fait.
Elles viennent directement et proprement de moi

Je ne connais rien d'aussi beau dans tout le monde, dit Dieu.
Qu'un petit joufflu d'enfant, hardi comme un page,
Timide comme un ange,

DES SAINTS INNOCENTS

Qui dit vingt fois bonjour, vingt fois bonsoir en sautant.
Et en riant et en (se) jouant.
Une fois ne lui suffit pas. Il s'en faut. Il n'y a pas de danger.
Il leur en faut, de dire bonjour et bonsoir. Ils n'en ont jamais assez.
C'est que pour eux la vingtième fois est comme la première. Ils comptent comme moi.
C'est ainsi que je compte les heures.

Et c'est pour cela que toute l'éternité et que tout le temps
Est (comme) un instant dans le creux de ma main.

Rien n'est beau comme un enfant qui s'endort en faisant sa prière, dit Dieu.
Je vous le dis, rien n'est aussi beau dans le monde.
Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau dans le monde.
Et pourtant j'en ai vu des beautés dans le monde
Et je m'y connais. Ma création regorge de beautés.
Ma création regorge de merveilles.
Il y en a tant qu'on ne sait pas où les mettre.
J'ai vu des millions et des millions d'astres rouler sous mes pieds comme les sables de la mer.

J'ai vu des journées ardentes comme des flammes.
Des jours d'été de juin, de juillet et d'août.
J'ai vu des soirs d'hiver posés comme un manteau.
J'ai vu des soirs d'été calmes et doux comme une tombée de paradis
Tout constellés d'étoiles.
J'ai vu ces coteaux de la Meuse et ces églises qui sont mes propres maisons.
Et Paris et Reims et Rouen et des cathédrales qui sont mes propres palais et mes propres châteaux.
Si beaux que je les garderai dans le ciel.
J'ai vu la capitale du royaume et Rome capitale de chrétienté.
J'ai entendu chanter la messe et les triomphantes vêpres.
Et j'ai vu ces plaines et ces vallonnements de France.
Qui sont plus beaux que tout.
J'ai vu la profonde mer, et la forêt profonde, et le cœur profond de l'homme.
J'ai vu des cœurs dévorés d'amour
Pendant des vies entières
Perdus de charité.
Brûlant comme des flammes.
J'ai vu des martyrs si animés de foi
Tenir comme un roc sur le chevalet
Sous les dents de fer.
(Comme un soldat qui tiendrait bon tout seul toute une vie
Par foi
Pour son général (apparemment) absent).
J'ai vu des martyrs flamber comme des torches
Se préparant ainsi les palmes toujours vertes.

DES SAINTS INNOCENTS

Et j'ai vu perler sous les griffes de fer
Des gouttes de sang qui resplendissaient comme des diamants.
Et j'ai vu perler des larmes d'amour
Qui dureront plus longtemps que les étoiles du ciel.
Et j'ai vu des regards de prière, des regards de tendresse,
Perdus de charité
Qui brilleront éternellement dans les nuits et les nuits.
Et j'ai vu des vies tout entières de la naissance à la mort,
Du baptême au viatique,
Se dérouler comme un bel écheveau de laine.
Or je le dis, dit Dieu, je ne connais rien d'aussi beau dans tout le monde
Qu'un petit enfant qui s'endort en faisant sa prière
Sous l'aile de son ange gardien
Et qui rit aux anges en commençant de s'endormir.
Et qui déjà mêle tout ça ensemble et qui n'y comprend plus rien
Et qui fourre les paroles du *Notre Père* à tort et à travers pêle-mêle dans les paroles du *Je vous salue Marie.*
Pendant qu'un voile déjà descend sur ses paupières
Le voile de la nuit sur son regard et sur sa voix.
J'ai vu les plus grands saints, dit Dieu. Eh bien je vous le dis.
Je n'ai jamais rien vu de si drôle et par conséquent je ne connais rien de si beau dans le monde
Que cet enfant qui s'endort en faisant sa prière
(Que ce petit être qui s'endort de confiance)
Et qui mélange son *Notre Père* avec son *Je vous salue Marie.*

Rien n'est aussi beau et c'est même un point
Où la sainte Vierge est de mon avis.
Là-dessus.
Et je peux bien dire que c'est le seul point où nous soyons du même avis. Car généralement nous sommes d'un avis contraire.
Parce qu'elle est pour la miséricorde.
Et moi il faut bien que je sois pour la justice.

Aussi, dit Dieu, comme je comprends mon fils. Mon fils le leur a assez dit. (Or il faut entendre toutes les paroles de mon fils au pied de la lettre). *Sinite parvulos.* Laissez venir.
Sinite parvulos venire ad me. Laissez les tout petits venir à moi.[1]
Les petits enfants.
Alors lui furent offerts des tout petits pour qu'il leur imposât les mains, et priât. Or les disciples les rabrouaient.

Mais Jésus leur dit : Laissez les tout petits, et ne les empêchez point de venir à moi : talium est enim regnum cœlorum. De tels en effet est le royaume des cieux. Aux tels, aux comme eux appartient le royaume des cieux.

DES SAINTS INNOCENTS

Et quand il leur eut imposé les mains, il s'en alla.

Vous autres hommes, (dit Dieu), essayez donc seulement de faire un mot d'enfant.
Vous savez bien que vous ne pouvez pas.
Et non seulement vous ne pouvez pas en faire
Pas même un seul, mais quand on vous en fait
Vous ne pouvez pas même les retenir. Quand un mot d'enfant éclate parmi vous
Vous vous récriez, vous éclatez vous-mêmes d'une admiration
Sincère et profonde et qui vous rachèterait et à laquelle je rends justice.
Et vous dites, de partout vous dites,
Vous dites des yeux, vous dites de la voix,
Vous riez, vous dites en vous-mêmes et vous dites tout haut à table :
Il est bon, celui-là, je le retiens. Et vous vous jurez
D'en faire part à vos amis, de le dire à tout le monde,
Tant vous avez d'orgueil pour vos enfants (je ne vous en veux pas, dit Dieu.
C'est encore ce que vous avez de meilleur et c'est ce qui vous rachèterait).
Vous croyez que vous allez facilement le rapporter.
Mais quand vous allez tout flambants pour le rapporter,

Vous vous apercevez que vous ne le savez plus.
Et non seulement cela, mais que vous ne pourrez plus le retrouver. Il s'est évanoui de votre mémoire.
C'est une eau trop pure qui a fui de votre sale mémoire, de votre mémoire souillée.
Qui a voulu fuir, qui n'a pas voulu y rester.
Vous vous rendez très bien compte qu'il était à une certaine place, qu'il avait un certain goût,
Qu'il était là, qu'il occupait cette certaine place, qu'il était dans cette région, qu'il tenait cette place, qu'il avait un certain volume. Mais vous avez la sensation nette
Qu'il est parti ou plutôt qu'il est reparti et qu'il ne reviendra jamais plus,
Que d'ailleurs vous étiez parfaitement indigne
Qu'il demeurât et vous restez bouche bée et vous avez parfaitement la sensation
Que vous seriez parfaitement incapable de le retrouver,
C'est-à-dire de le faire revenir,
Parce que c'est d'une tout autre qualité d'âme.

Et vous le sentez bien, que c'est ainsi, que c'est juste, et que rien n'y reviendra, et que rien n'y fera plus.
Et que c'est votre ancienne âme,
ô hommes,
qui a passé,

DES SAINTS INNOCENTS

Hommes malins alors vous ne faites plus le malin.
Hommes savants alors vous ne faites plus le savant.
Hommes qui avez été à l'école alors vous ne savez plus rien
Et vous n'avez plus qu'à courber le front
(C'est d'ailleurs ce que vous faites, il faut vous rendre cette justice)
Quand un mot d'enfant passe dans le cercle de famille,
Quand un mot d'enfant
Tombe
Dans le fatras quotidien,
Dans le bruit quotidien,
(Dans le soudain silence)
Dans le recueillement soudain
De la table de famille.
O hommes et femmes assis à cette table soudain courbant le front vous écoutez passer
Votre ancienne âme.

Quand un mot d'enfant tombe
Comme une source, comme un rire,
Comme une larme dans un lac.

LE MYSTÈRE

O hommes et femmes assis à cette table soudain courbant le front, l'œil fixe, et les doigts immobiles et arrêtés et légèrement tremblants sur le morceau de pain,
Les doigts agités d'un léger tremblement, la respiration arrêtée,
Vous écoutez passer
Votre ancienne âme.

Une voix est venue,
Hommes à table,
Comme d'une autre création même.

Une voix est montée,
Hommes à table,
Une voix est venue,
C'est d'un monde où vous étiez.

Une source a jailli,

DES SAINTS INNOCENTS

Hommes à table,
C'est la source de votre première âme.
Vous aussi vous avez ainsi parlé.

Vous étiez d'autres hommes, hommes à table.
Vous étiez d'autres êtres, hommes à table.
Vous étiez des enfants comme eux.

Vous faisiez des mots d'enfants, hommes à table.
Allez donc à présent faire des mots d'enfants.

Un mot est passé, un mot est monté, un mot est venu,
hommes à table.
Un mot est tombé dans le silence de votre table.
Et soudain vous avez reconnu.
Et soudain vous avez salué.
Votre ancienne âme.

Un mot a jailli étourdi.
Un mot a volé étourneau.
Hastis musars.
Et frémissants vous avez senti passer
Toute la jeunesse

Du vieux
Dieu.

Ils sont le lait et le miel, dit Dieu, une innocence dont on n'a pas idée. (Et les hommes sont le pain et le vin).
Lavés de l'eau ils sont comme une autre chair, n'étant pas seulement d'une autre âme.
D'une autre qualité d'âme.
Lavés de l'eau ils sont une autre nourriture, une chair plus tendre, ils sont le lait même et le miel.

Et l'homme, Hommes à la sainte Table, Hommes à la Table éternelle,
L'Homme est le Pain et le Vin
L'Homme est une nourriture plus forte, une nourriture virile.
Mais l'enfant est une blanche nourriture, une pure nourriture, une nourriture plus tendre.
Et le Pain et le Vin sont des Nourritures adultes, de dures Nourritures d'homme.
Et ce Vin venait de cette Grappe. Mais ce lait et ce miel venaient des ruisseaux mêmes.
Et étant allés jusqu'au Torrent-de-la-grappe de raisin,

DES SAINTS INNOCENTS

ils coupèrent une branche de vigne avec sa grappe, que deux hommes portèrent sur un levier. Ils prirent aussi des grenades et des figues de ce lieu-là,

qui fut appelé depuis Nehel-escol, le Torrent-de-la-Grappe, parce que les enfants d'Israël emportèrent de là cette grappe de raisin.

Ils leur dirent : Nous avons été dans le pays où vous nous avez envoyés, et où coulent véritablement des ruisseaux de lait et de miel, comme on le peut connaître par ces fruits.

Mais elle a des habitants très forts, et de grandes villes fermées de murailles. Nous y avons vu la race d'Enac.

Sinite parvulos venire ad me.

Talium est enim regnum cœlorum c'est le mot de mon fils.

Mais ce n'est pas seulement le mot de mon fils. C'est mon mot.

Quel engagement, l'Église, ma fille l'Église me le fait reprendre

Et me le fait dire (or je ne démentirai jamais une liturgie.

Une prière, une oraison de ma fille l'Église).

Par l'Église, par le ministère du prêtre j'ai repris l'engagement, j'ai repris le mot de mon fils :

Laissez venir à moi les tout petits.

Des tels est en effet le royaume des cieux.

Ainsi ma liturgie romaine se noue à ma prédication centrale et cardinale

Et à ma prophétie judéenne.

Et la chaîne est juive et romaine en passant par un gond, par une articulation.

Par une origine centrale.

Tout est annoncé par ma prophétie juive.

Tout au centre, tout au cœur est réalisé, tout est consommé par mon fils.

Tout est consommé, tout est célébré par ma liturgie romaine.

Le prophète juif prédit.

Mon fils dit.

Et moi je redis.

Et on me fait redire.

Et il y a un rappel, un écho, un report et comme un retour, qui est saint Louis.

Je veux dire : Il y a un rappel, un écho, un report et comme un retour qui sont les saints.

DES SAINTS INNOCENTS

Il y a un reflet.

Il y a une lumière avant, une lumière pendant, une lumière, un reflet après.

On a été trois fois en Égypte, dit Dieu. Et une fois c'est Joseph.
Et une fois c'est Jésus.
Et une fois c'est saint Louis.

On a été trois fois en Égypte et c'est une terre singulière.

Et une fois c'était Joseph conduisant Jacob c'est-à-dire Israël.
Et une fois ce fut le Joseph conduisant Jésus.
Et une fois ce fut saint Louis conduisant Joinville
Et le menu peuple de France et les autres barons français.

Singulière Égypte, dit Dieu, singulière destinée de cette Égypte temporelle.
Haute et triple destinée. On y fit trois voyages.
Une fuite. Une fuite. Une croisade.
Une entrée. Une retraite. Une croisade.
Un enfant vendu. Un enfant en fuite. Un roi en croisade.
Un ministre du roi. Un roi sur son âne. Un roi en prison.
O théâtre d'Égypte, on y a joué trois fois.

Une fois avant. Une fois pendant. Une fois après.

Longue destinée temporelle, dit Dieu, patience temporelle, en vérité cette terre a été fort honorée.
Les pas ont marché dans les pas, dit Dieu, le talon juste dans le talon et les pieds ont retrouvé leur propre trace.
C'est un pays de désert, dit Dieu, du moins on le dit.
Ou plutôt c'est une grasse vallée longue toute bordée, toute entourée de déserts et l'on n'y accède point autrement que par le désert et le sable.
Mais sur ce sable les traces ne se sont point effacées et les pieds ont retrouvé la trace des pieds.
Les pieds nouveaux sont retombés juste dans les pieds antiques.

DES SAINTS INNOCENTS

O terre antique, de loin en loin par le désert, par la mer le voyageur est venu.
Des siècles passaient, ô terre antique, des siècles d'intervalle, et tout paraissait oublié.
Mais après des siècles d'intervalle par le désert, par la mer ton roi revenait, ô terre antique, ton roi voyageur.
Et les pieds n'hésitaient point pour se poser dans la trace des pieds.
Ton roi est venu trois fois, ô terre antique, ô terre destinée.

La première fois c'était un petit garçon vendu esclave
A des marchands
Et tu en fis le ministre de ton roi.

La deuxième fois c'était un petit garçon qu'on faisait fuir à dos d'âne.
Et un jour tu le renvoyas pour devenir le Roi des rois.

Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. Et la troisième fois c'était
le roi de France,
Récemment débarqué de ses royales
Galères.

Des siècles et des siècles passaient, ô terre d'Égypte, des siècles d'intervalle,
Et tout paraissait oublié.

Mais toujours ton roi est revenu
Au rendez-vous.

Terre antique, au cœur fertile, au front couronné de sables,
Nul sable jamais n'a effacé,
Terre antique nul sable n'effacera
La trace de ces pas.

Terre antique entourée, terre antique cernée d'un infranchissable
Sable, désert aux plis infranchissables tu as été franchi trois fois.
Terre antique trois fois ton roi
A trouvé le chemin de ton cœur.

Terre antique entre toutes, antique sur toutes tu t'endors dans un long sommeil mais tu as été réveillée trois fois.

Et une fois c'était un petit juif.
Et une fois c'était un petit juif.
Et une fois c'était un baron français.

DES SAINTS INNOCENTS

Et la première fois c'était le Prophète.
Et la première fois c'était le Saint.
Mais la deuxième fois qui était-ce, sinon à la fois le Prophète et le Saint.

O terre antique, terre d'Égypte tu parais dormir, mais tu as été honorée trois fois.

Et la première fois c'était sous l'ancienne loi,
Presque au commencement de l'ancienne loi.

Et la deuxième fois ; et la troisième fois c'était sous la loi nouvelle,
Dans la floraison de la loi nouvelle.

Mais la deuxième fois qu'est-ce que c'était,
Sinon sous cet achèvement, sous ce couronnement de l'ancienne loi
Que fut cette naissance et cette enfance et ce commencement de la loi nouvelle.

LE MYSTÈRE

O terre antique, terre d'Égypte tu parais dormir, mais tu as été visitée trois fois.

Et la première fois c'était le Juste.
Et la troisième fois c'était le Saint.
Mais la deuxième fois qui était-ce, sinon à la fois le Juste et le Saint.

O terre antique, terre d'Égypte, terre à la longue mémoire tu parais dormir mais tu as été foulée trois fois.

Et la première fois c'était le roi des Juifs.
Et la troisième fois c'était le roi de Chrétienté.
Mais la deuxième fois, qui était-ce, *rex Judaeorum*, sinon à la fois le roi des Juifs
Et le roi de Chrétienté.

Terre antique, terre d'Égypte tu parais endormie, mais ton sommeil a été troublé trois fois
Par les pas qui venaient.

DES SAINTS INNOCENTS

Terre tu as été bénie trois fois et toi désert stérile tu as
été arrosé trois fois.
Rorate, cœli, desuper. Et nubes pluant justum.
*Cieux, faites votre rosée, d'en haut. Et que les nuages
pleuvent le Juste.*

Cieux, faites descendre votre rosée. O terre d'Égypte,
dit Dieu, singulière terre,
Tu as fourni une singulière histoire,
Tu as fourni une singulière destinée.
Tu as été grandement honorée temporellement,
Terre endormie trois fois réveillée,
Terre ignorée trois fois visitée,
Terre oubliée trois fois remémorée

Ainsi, dit Dieu, tout se joue trois fois. Le prophète
parle avant.
Mon fils parle pendant.
Le saint parle après.

Et moi je parle toujours.

Et c'est là que l'on voit que mon fils est le centre et le cœur et la voûte et la clef
Et la nef et le croisement de l'axe,
Et le point de l'articulation.
Et le gond qui fait tourner la porte.
Le prince des prophètes et le prince des saints.

Le prophète, le juste vient devant.
Mon fils vient pendant.
Le saint vient après.

Et moi je viens toujours.

Et l'Église, qui est la communion des saints et la communion des fidèles vient aussi après, vient aussi toujours.

Or je ne laisserai pas manquer mon Église, dit Dieu, je ne la laisserai pas errer, je ne la laisserai pas faillir.
Terre antique d'Égypte qui dors faussement, dit Dieu, qui réellement veilles,
Je m'engage autant dans les commandements de l'Église que dans mes propres
Commandements.

Je m'engage autant dans les enseignements de l'Église que dans mes propres

Enseignements.

Je m'engage autant dans une liturgie que je me suis engagé avec Moïse

Et que mon fils avec eux s'est engagé sur la montagne.

Or cela, ce que mon fils a dit une fois, *sinite parvulos venire ad me, — laissez les petits venir à moi*, — je le redis, on me le fait redire toutes les fois (quel engagement).

Et mon fils l'avait dit de quelques enfants qui jouaient, et qui, aussitôt bénis, le quittèrent pour retourner jouer.

Mais moi je le dis, on me le fait dire à chaque enfant qui ne retournera plus jouer,

Sinon dans mon paradis.

Or cela (quel engagement) je le redis à cet office des morts, à qui tout vient aboutir.

Auquel tout s'achemine. *Office des morts pour l'enterrement d'un enfant.* Le Célébrant se revêt d'un surplis et d'une étole blanche.

Et comme le jour du baptême il est allé chercher l'enfant jusqu'au seuil de l'église,

Qui est le seuil de ma maison,

Et ainsi le seuil de la Maison de son Père,

Ainsi le jour de cet enterrement il va chercher l'enfant dans la paroisse jusqu'à la Maison de son père.

Jusqu'au seuil de la maison de son père.

Et la Croix même marche portée au-devant de cet
enfant qui est mort dans la paroisse.
Et quand le cortège revient vers l'église
La croix marche portée devant.
La croix et le prêtre et le répondant et les enfants de
chœur marchent en avant.
Et par la grande rue du village tout le village.
Toute la paroisse suit derrière.
Les hommes et les femmes et les enfants.
Et les femmes pleurent. Et tout est blanc.
Et le célébrant chante
le vieux psaume du roi David,
Beati immaculati in via.
Heureux les sans tache dans la voie.

Heureux les immaculés dans la voie.
Beati immaculati in via.
Sera-t-il dit, dit Dieu, que de tant de saints et de tant
de martyrs.
Les seuls qui seront réellement blancs.
Réellement purs.
Les seuls qui seront réellement sans tache ce seront
Ces malheureux enfants que les soldats d'Hérode
Massacrèrent au bras de leur mère.
O saints Innocents serez-vous donc les seuls.
Saints Innocents serez-vous donc les purs.

DES SAINTS INNOCENTS

Saints Innocents serez-vous donc les blancs et les sans tache.

Beati immaculati in via.

Bienheureux les innocents, les sans tache dans la voie.

Ego sum via, veritas et vita.

Je suis la voie, la vérité et la vie.

O saints innocents sera-t-il dit que vous serez et que vous êtes

Les seuls innocents.

Et que François même mon serviteur auprès de vous n'est point pauvre.

Et que mon serviteur saint Louis des Français

Auprès de vous n'est point innocent.

Sera-t-il dit qu'il y a dans la vie, et dans l'existence de cette terre, une telle amertume, une telle lassitude.

Une telle ingratitude.

Une telle flétrissure.

Un tel voilement.

Un tel irrévocable vieillissement de l'âme et du corps.

Une telle marque, de telles rides ineffaçables.

Un tel hébétement qui ne sera plus aiguisé.

Une telle fièvre qui ne sera plus rafraîchie.

Une telle pente qui ne sera point remontée.

Un tel pli de mémoire, d'impuissance d'oublier.

Un tel principe, un tel pli de blessure au coin des lèvres

Que les plus grandes saintetés du monde n'effaceront jamais ce pli.

Et que les plus grandes saintetés du monde ne vaudront jamais

Les lèvres sans pli, les âmes sans mémoire,

les corps sans blessure

De ces grands saints et de ces grands martyrs qui ne quittèrent le sein de leur mère

Que pour entrer dans le royaume des cieux.
Et qui ne connurent rien de la vie et qui ne reçurent de la vie aucune blessure
Que cette blessure qui les fit entrer dans le royaume des cieux.
Les seuls des chrétiens assurément qui sur terre n'aient jamais entendu parler d'Hérode.
Et à qui le nom d'Hérode sur terre n'ait jamais rien dit.
Sera-t-il dit que les plus grandes saintetés du monde
Des vies entières de sainteté
N'auront pas déplié, n'auront pas déridé les âmes.
Et que le chevalet même n'aura point acquis aux martyrs
Une certaine blancheur, une certaine premièreté,
Une certaine entièreté
De la toute première
Innocente enfance.
Et que ce qui est regagné, défendu pied à pied, repris, gagné,
N'est point le même que ce qui n'a jamais été perdu.
Et qu'un papier blanchi n'est point un papier blanc.
Et qu'un tissu blanchi n'est point une blanche toile.
Et qu'une âme blanchie n'est point une âme blanche.
Et que les plus près de moi ce seront ces blancs enfants laiteux
Qui n'ont jamais rien su de la vie et rien fait de l'existence
Que de recevoir un bon coup de sabre,
Je veux dire placé au bon moment.

En ce temps-là, l'Ange du Seigneur apparut en songe à Joseph, disant: Lève-toi, et prends ton enfant, et sa mère, et fuis en Égypte, et restes-y jusqu'à ce que je te le dise. Car il arrivera qu'Hérode cherchera l'enfant pour le perdre. Lequel se levant, prit l'enfant, et sa mère, de nuit, et se retira en Égypte: et il y resta jusqu'à la mort d'Hérode: afin que fût accompli ce qui fut dit par le Seigneur parlant par son Prophète: D'Égypte j'ai appelé mon fils. Alors Hérode, voyant qu'il avait été trompé par les Mages entra dans une grande colère, et envoya tuer tous les enfants, qui étaient à Béthlehem, et dans toute sa contrée, depuis deux ans et au-dessous, selon le temps qu'il s'était informé des Mages. Alors fut accompli ce qui fut dit par le Prophète Jérémie disant: Vox in Rama audita est, ploratus et ululatus multus: Rachel plorans filios suos, et noluit consolari, quia non sunt.

Une voix fut entendue dans Rama, un pleurement et un grand hululement: Rachel pleurant ses fils, et elle ne voulut pas être consolée, — quia non sunt, — parce qu'ils ne sont pas.

J'ai vu, dit Jean,

En ces jours-là : J'ai vu sur la montagne de Sion l'Agneau debout, et avec lui cent quarante-quatre mille qui avaient son nom, et le nom de son Père écrit sur le front. Et j'entendis une voix du ciel, comme une voix de beaucoup d'eaux, et comme la voix d'un grand tonnerre : et une voix, que j'entendis, comme de citharaèdes citharizant sur leurs cithares.

Et ils chantaient

quasi canticum novum,

comme un cantique nouveau devant le siège,

et devant les quatre animaux, et les vieillards :

et nemo poterat dicere canticum,

et personne ne pouvait dire ce cantique,

nisi illa centum quadraginta quatuor millia,

sinon ces cent quarante-quatre mille,

qui empti sunt de terra.

qui furent enlevés,

qui ont été enlevés de la terre.

Tu entends bien, mon enfant, *qui empti sunt de terra, qui ont été enlevés de la terre.* Tout le monde est enlevé de la terre, à son jour, à son heure.

Mais tout le monde est enlevé de la terre trop tard, quand déjà la terre a pris sur lui.

Tout le monde est enlevé de la terre quand il est déjà terreux.

Quand sa mémoire est terreuse et quand son âme est terreuse.

Quand la terre s'est collée à lui et quand elle a laissé sur lui

Une ineffaçable marque.

Mais eux, eux seuls, *empti sunt de terra*, littéralement *ils furent enlevés de la terre*

Avant qu'ils fussent aucunement entrés en terre.

Avant que cette terre leur eût donné, leur ait laissé

La moindre marque terreuse.

Empti sunt de terra. La terre ne les prit point, ne les eut point. La terre n'eut point commandement sur eux.

Ne les nourrit point. N'imprima point sur eux cette empreinte.

Cette marque indélébile.

Ils furent enlevés de la terre, c'est-à-dire de cette ingratitude terreuse,

Et de cette amertume terrienne et de ce vieillissement terrien.

Ils furent enlevés de la terre, non pas y ayant été, comme nous, comme tout le monde.

Mais *ils furent enlevés de la terre*, c'est-à-dire d'y être même.

D'y être et éternellement d'y avoir été.

Sera-t-il dit, dit Dieu, que toutes les grandeurs de la terre et le sang même des martyrs

Ne vaudront pas de n'avoir pas été de la terre.

De n'avoir pas ce goût terreux.

D'avoir été *enlevé* au commencement,

A l'origine, au point d'origine de cette vie terrestre.

De n'avoir pas ce pli et ce goût d'une ingratitude.

D'une amertume.

Terreuse.

Beati ac sancti. Heureux et saints ces saints
Innocents. *Ceux-ci*, dit Jean,

Ceux-ci suivent l'Agneau partout où il ira.

Hi sequuntur Agnum quocumque ierit.

Hi empti sunt. Encore. *Empti sunt. Furent enlevés*

Hi empti sunt ex hominibus.

Ceux-ci furent enlevés des hommes,
(*D'entre les hommes, de parmi les hommes*),

primitiae Deo, et Agno :

prémices à Dieu, et à l'Agneau :

et in ore eorum non est inventum mendacium :

et dans leur bouche,
et sur leur lèvre ne fut point trouvé le mensonge :

(Le mensonge d'homme, le mensonge adulte, le mensonge terrestre.
Le mensonge terrien.
Le mesonge terreux).

sine macula enim sunt ante thronum Dei.

sans tache ils sont en effet devant le trône de Dieu.

Tel est, dit Dieu, ce secret de tendresse et de grâce
Qui est dans l'enfance même, au point d'origine de l'enfant.
Telle est cette innocence, cette blancheur, cet incommencement.
Tel est ce secret, cette faveur de ma grâce,
(Cette justice injustifiable),
Qu'il y a ceux qui ont trempé dans la terre et ceux qui n'ont pas trempé dans la terre.
Ceux qui sont marqués, tachés, éclaboussés de la terre et ceux qui ne sont pas éclaboussés de la terre.
Et qu'il n'y en a que pour ceux qui n'ont pas trempé dans la terre et qui ne sont pas éclaboussés de la terre.
Ce sont eux, dit l'Apôtre, qui sur le mont de Sion entourent l'Agneau debout.
Ils sont cent quarante-quatre mille et ce sont eux qui ont
Mon nom et le nom de mon Fils écrit sur le front.
Et l'apôtre entendit une voix du ciel.
Comme une voix de beaucoup d'eaux.
Et comme la voix d'un grand tonnerre.
Et comme la voix de joueurs de cithare jouant de la cithare sur leur cithare.
Et attention ils ne chantaient pas seulement un cantique.
Mais ils chantaient comme un cantique *nouveau* devant le siège.

Et devant les quatre animaux, et les vieillards:
C'est un cantique *nouveau* pour marquer
Cette éternelle nouveauté qu'il y a dans l'enfance.
Et qui est le grand secret de ma grâce.
Cette renaissante, cette perpétuellement renaissante, cette éternellement renaissante nouveauté.
Et ce cantique nouveau vient de cette nouveauté même. Il en sort. Il en naît.
Or tel est leur privilège. Et il n'y en a point de plus grand :
Personne, (c'est-à-dire les plus grands saints et les martyrs mêmes,
Des siècles et des vies d'épreuves et de sainteté,
D'exercices, de prières,
De travail,
De sang, de larmes ;

Nemo, *personne*, c'est-à-dire pas même François mon serviteur et pas même saint Louis mon serviteur ;

Nemo, *personne*, c'est-à-dire pas même les quatre témoins, les quatre rapporteurs ;
Matthieu, et Marc, et Luc, et Jean ;
et le jeune homme, et le lion, et le taureau, et l'aigle ;

Nemo, *personne*, c'est-à-dire pas même Pierre le Fondateur ;

Et pas même ceux qui trouvèrent la mort combattant pour la délivrance du Saint-Sépulcre ;

Nemo poterat dicere canticum, personne ne pouvait dire ce cantique.
(Tel est leur exorbitant privilège et la grande faveur injuste
De ma grâce éternellement juste).

nisi illa centum quadraginta quatuor millia, qui empti sunt de terra.

si ce n'est ces cent quarante-quatre mille, qui furent enlevés de la terre.

Christianus sum, je suis chrétien, ce cri du témoignage,
Proféré dans les supplices les plus affreux,
Crié à la face du ciel,
Crié doucement à la face des bourreaux,
Ce cri du témoignage, de ce témoignage que nous nommons le martyre,
Proféré sur un tel théâtre et dans une telle, dans une si dure condition,
Aux plus grands martyrs n'a point ouvert ce singulier, cet éminent privilège.
Ce privilège exorbitant, cet unique privilège.
Injuste. Juste. Purement gracieux.
Proprement gracieux. Et voici.
Voici que ces cent quarante-quatre mille innocents.
Voici que ces cent quarante-quatre mille enfants
N'ont eu qu'à naître, et rien de plus. Tels sont les mystères, tels sont les secrets.

Tels sont les jeux, telles sont les inégalités de ma grâce.
Et le secret apparentement, la secrète accointance
De ma grâce avec la tendresse et le lait. Tant d'autres.
Tant d'autres ont témoigné sous la serre et le bec
Et sous l'onglet
Sous la dent des lions et sous la lanière et sous la tenaille ardente
(Car il y en a eu de toutes sortes)
Et sous les huées des nations et sous la ruée du peuple et sous la clameur du peuple.
Et sous l'interrogatoire du préteur.

Et à tous ces témoins et à tous ces martyrs. Tant d'autres.

Tant d'autres sont morts sur des routes perdues dans des plaines perdues marchant à la délivrance du Saint-Sépulcre.
Les reins brisés, gisant par terre, crevant de fatigue.
Crevant de faim, crevant de soif, crevant de sable.
Les côtes rompues, couchés par terre, à dix-huit cents lieues de leur château.
Mourant de leurs blessures. Vidés de leur sang comme des outres percées.
(De leur sang qui coulait sur le sable, et que le sable buvait, et qui se perdait dans le sable,
Pour jusqu'à la résurrection des corps). Tant d'autres.

Tant d'autres sont partis, tant d'autres sont morts.
Crevés de bataille, crevés de misère, crevés de lèpre.
Et à tant d'autres.

(Et ils étaient partis pour la délivrance du Saint-Sépulcre. Et ils ne trouvèrent
Que le royaume de Dieu et la vie éternelle).

A tant d'autres. A tous ces autres témoins, à tous ces autres martyrs il ne fut pas donné.
Éternellement il n'est pas donné de chanter ce cantique *nouveau*.
Tel est mon ordre, tel est le secret de ma hiérarchie.
Une vie entière d'exercice et de prière.
Une vie d'épreuve, une vie d'humilité n'y suffit pas.
Une vie de mérite, une vie de vertu n'y sert de rien.
Une vie de sang, une vie de larmes, une vie même de grâce n'y est pour rien.
Car ce qu'il y faut précisément c'est une vie qui ne soit pas entière.
Qui soit même exactement tout le contraire d'être entière.
Qui soit le moins vécue, qui soit à peine commencée.
Qui soit le moins commencée possible. *Et nemo poterat dicere canticum.* Or ces cent quarante-quatre mille
Qui seuls pouvaient chanter ce cantique nouveau, qu'est-ce qu'ils avaient fait?

DES SAINTS INNOCENTS

Admirez ici l'ordre de ma grâce. Ils avaient fait ceci
Qu'ils étaient venus au monde. Un point, c'est tout. Ou si vous préférez,
Ils avaient fait ceci qu'ils étaient des petits nouveau-nés.
C'étaient des espèces de petits nourrissons juifs. Des garçons et des filles.
Leurs mères disaient comme dans tous les pays du monde : *C'est le mien qui est le plus beau.*
Eux, ça leur était bien égal, d'être beaux. Pourvu qu'ils dorment et qu'ils tettent.
Quand ils avaient sommeil,
Quand ils avaient envie de dormir ils dormaient ;
Quand ils avaient faim et soif (ensemble)
Quand ils avaient envie de téter, ils tétaient ;
Quand ils avaient envie de crier ils criaient :
C'étaient leurs plus grandes occupations. C'est ainsi qu'ils trouvèrent
Non seulement le royaume de Dieu et la vie éternelle.
Mais seuls d'y porter écrit sur le front mon nom et le nom de mon Fils,
Et seuls d'y chanter ce cantique nouveau.

Qui empti sunt de terra. Tant d'autres sont morts au nom de mon Fils.
In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti.
Tant d'autres sont morts pour sauver l'honneur
Du Nom de mon fils. Et eux.
Qui seuls portent ce nom écrit sur le front

Et seuls peuvent chanter ce cantique nouveau,
Ils sont les seuls aussi assurément qui sur terre
Aient jamais ignoré totalement le nom de mon fils. Tel est mon décret.
Ce nom pour lequel ils sont morts, ils ne le connaissaient pas.
Ils ne l'ont jamais connu sur terre. Voilà ce que j'aime, dit Dieu.
A présent ils le connaissent peut-être. Éternellement on peut le lire écrit
Sur cent quarante-quatre mille fronts. Sur nul autre.
Sur pas un de plus. Mais vivant, mais sur terre
On peut dire qu'ils n'ont jamais su de quoi on parlait
Ni même que l'on parlait et que l'on pouvait parler
(De quelque chose). Voilà ce qui me plaît, dit Dieu.
Or ils pleuraient, et ils riaient, et ils tétaient, et ils criaient, et ils dormaient.
C'était leur grande, c'était leur plus sérieuse occupation.
Et un jour vint.
Que.
Un jour (ils ne connaissaient pas plus le nom d'Hérode que le nom de Jésus)
(et ils ne connaissaient pas plus le nom de Jésus que le nom d'Hérode. J'ose dire
Que ces deux noms leur étaient également indifférents. Or ces deux hommes,
Jésus, Hérode, Hérode, Jésus,
Antagonistes allaient tout simplement leur procurer
La gloire de mon paradis.
Le royaume des cieux et la gloire éternelle. Un jour vint
Qu'une horde de brutes soldats, qui faisaient leur métier,

DES SAINTS INNOCENTS

(Mais qui le dépassaient peut-être un peu)

Une ruée de brutes passa, des espèces de gendarmes, des ogres comme dans les contes de fées, des Croquemitaines pour les enfants.

Portant des sabres qui étaient comme des grands coutelas.

Et c'étaient les soldats d'Hérode.

Une ruée, un tumulte. Un fracas, des bras retroussés. Une clameur.

Des cris. Des dents. Des regards luisants.

Des femmes qui fuyaient, des femmes qui mordaient

Comme elles mordent toujours quand elles ne sont pas les plus fortes.

Et il n'y eut plus dans le sang et dans le lait

Qu'une grande jonchée de corps morts

Un cimetière de poupons et de jeunes femmes juives.

Vous savez, dit Dieu, ce que nous en avons fait.

Ces yeux qui s'étaient à peine ouverts à la lumière du soleil charnel.

Pour éternellement furent clos à la lumière du soleil charnel

Ces yeux qui s'étaient à peine ouverts à la lumière du soleil terrestre

Pour éternellement furent clos à la lumière du soleil terrestre.

Ces yeux qui s'étaient à peine ouverts à la lumière du soleil temporel

Pour éternellement furent clos à la lumière du soleil temporel.

Ces regards qui étaient à peine montés vers le jour et vers le soleil du temps

Pour éternellement furent clos à ces passagères,

A ces périssables lumières.

Ces voix, ces lèvres qui n'avaient jamais chanté les louanges de Dieu sur terre,

Qui ne s'étaient jamais ouvertes que pour demander à téter. (Mais il me plaît ainsi, dit Dieu).

Sont ainsi les seules, sont aujourd'hui les seules,

Sont aussi les seules qui puissent chanter ce cantique nouveau.

Qui empti sunt de terra. Vous voyez ce que nous en avons fait, dit Dieu.

Aux Innocents les mains pleines. C'est le cas de le dire. Ces Innocents avaient simplement ramassé dans la bagarre

Le royaume de Dieu et la vie éternelle. Qu'importe aujourd'hui

Leurs membres blancs rompus dans tous les bourgs de Judée.

Et leurs petits bras potelés coupés comme par des hommes qui émondent.

Et leurs petits doigts crispés qui se refermaient sur la paume de la main.

Et les cris renfoncés dans la gorge, les mains criminelles les renfonçant, s'enfonçant dans la gorge comme un bouchon. Comme un tampon.

Et le jeune sang jaillissant du cœur. Qu'importent les membres coupés.

Les cuisses blanches comme de la viande de chevreau et comme des cuisses tendres de petits cochons de lait.

Et leurs mères qui criaient comme des folles et qui mordaient les soldats au poignet. Comme dans une bataille, après la bataille

Les rôdeurs, les voleurs viennent dépouiller les blessés

et les morts et les mourants et emporter et dérober tout ce qui compte.
Tout ce qui vaut quelque chose, nouveaux rôdeurs, nouveaux voleurs ces innocents
Dans cette bataille après cette bataille se sont dépouillés eux-mêmes
Et dans le fracas des armes, dans le tumulte et dans les cris.
Dans la galopade affolée, dans la poursuite effrénée, dans les femmes par terre ils ont ramassé tout ce qui compte.
Ils ont dérobé tout ce qui vaut quelque chose car ils ont fait main basse
Comme des détrousseurs de cadavres et ils se sont détroussés eux-mêmes et ce qu'ils ont ramassé dans la bagarre ce n'est pas moins
Que le royaume des cieux et la vie éternelle. *Hi empti sunt ex hominibus.* Eux seuls,
Qui seuls peut-être sur terre non seulement n'avaient jamais chanté les louanges de Dieu,
Mais n'avaient jamais prononcé même mon nom ni le nom de mon fils,
Eux seuls aussi ne portent point aux commissures des lèvres l'ineffaçable pli,
Ce pli de l'infortune et de l'ingratitude
Et d'une amertume qui ne sera jamais rassasiée. Or si nous avons fait d'eux ce que vous voyez, dit Dieu,
Il y en a sept raisons que je veux bien vous dire.

La première, c'est que je les aime, dit Dieu, et celle-là suffit.
Telle est la hiérarchie de ma grâce.

La deuxième, c'est qu'ils me plaisent, dit Dieu, et celle-là suffit.
Telle est la hiérarchie de ma grâce.

La troisième, c'est qu'il me plaît ainsi, dit Dieu, et celle-là suffit.
Telle est la hiérarchie, tel est l'ordre, telle est l'ordonnance de ma grâce.

Maintenant je vais vous dire, dit Dieu, la quatrième
C'est précisément qu'ils n'ont point aux commissures des lèvres
Ce pli d'ingratitude et d'amertume, cette blessure de vieillissement,

Ce pli d'avertissement, ce pli de mémoire que nous voyons à toutes les lèvres.

La cinquième, dit Dieu, c'est que par une sorte d'équivalence,
Par une sorte de balancement ces innocents ont payé pour mon fils.
Pendant qu'ils gisaient sur le pavé des routes, sur le pavé des villes, sur le pavé des bourgs
Dans la poussière et dans la boue, moins considérés que des agneaux et des chevreaux et des cochonneaux.
(Car les agneaux et les chevreaux et les cochonneaux
Sont très considérés par le boucher et par le consommateur)
Abandonnés sur les corps de leurs mères
Pendant ce temps-là mon fils fuyait. Il faut le dire.
C'est donc, c'est une sorte de quiproquo. Il faut le dire.
C'est un malentendu.
Voulu, ce qui est grave. Il faut le dire.
Ils furent pris pour lui. Ils furent massacrés pour lui. En son lieu. A sa place.
Non seulement à cause de lui, mais pour lui, comptant pour lui.
Le représentant pour ainsi dire. Étant substitués à lui. Étant comme lui. Presque étant (d'autres) luis.
En représentation, en substitution, en remplacement de lui. Or tout cela est grave, dit Dieu, tout cela compte. Ils furent semblables à mon fils et le remplacèrent.
Exactement quand il ne s'agissait pas moins

Quand il n'y allait pas de moins que de le massacrer,
(Prématurément, avant qu'il fût mûr),
Quand Hérode voulait le massacrer. Tout cela se paye,
dit Dieu.
Et puisqu'ils ont été trouvés semblables à mon fils
exactement à l'heure de ce massacre.
A présent, c'est pour cela qu'à présent ils sont trouvés
semblables à l'Agneau dans cette gloire éternelle.
Pendant ce temps conduit par un deuxième Joseph
Mon fils fuyait vers l'antique Égypte. Ils acquéraient
ainsi.
Ces gamins, ces moins que gamins se procuraient ainsi
Une créance sur nous. Monté sur un âne avec sa mère
(Comme trente ans plus tard monté sur l'ânon d'une
ânesse
Il devait entrer à Jérusalem)
Trente ans plus tôt monté sur un âne avec sa mère mon
fils
Refaisait le voyage de l'antique Jacob. Et ces enfants
ramassaient dans la mêlée.
Dans leur propre sang ces nourrissons ramassaient
Une créance sur moi. Ils avaient bien raison.
Heureux ceux qui ont une créance sur nous. Nous
sommes très bons débiteurs.

La sixième raison, dit Dieu, (je crois que c'est la sixième),
(c'est une très bonne affaire que d'être pris pour mon fils
et ça rapporte),

la sixième raison, c'est qu'ils étaient contemporains de mon fils.
Du même âge et nés dans le même temps.
Juste à ce point du temps.
Nous aussi nous favorisons nos camarades de promotion.
Telle est la fortune que nous avons faite au temps.
C'est une grande fortune ou une grande infortune pour tout homme.
Que de naître ou de ne pas naître à tel moment du temps.
C'est une fortune ou une infortune sur laquelle rien ne prévaut.
Sur laquelle on ne revient pas, sur laquelle rien ne revient.
Et c'est un des plus grands mystères de ma grâce que cette part de fortune,
Que cette part irrévocable, indéfaisable
Que nous avons laissée aux biens de fortune devant les biens qui ne sont pas de fortune ;
Au charnel devant et dans le spirituel ;
Au temporel devant et dans l'éternel, c'est-à-dire
A la matière dans la création, et à la créature, et à la création, et à la matière même de la création devant le Créateur.

A ce point, dit Dieu, que nous-mêmes nous ne sommes pas indifférents à la date ; au temps ;

A la prise de date et que nous aimons secrètement ces cent quarante-quatre mille
parce qu'ils se sont trouvés là et nous les aimons d'un secret amour unique
parce qu'ils se sont trouvés naître là, parce qu'ils étaient,
parce qu'ils se sont trouvés être
Du même âge que mon fils, nés du même temps, de la même race.
A la même date.
Enfin parce qu'ils faisaient ensemble une promotion.
Non plus seulement une promotion de Juifs mais une promotion d'hommes.
(Telle était la nouvelle loi)
La promotion de Jésus-Christ.
Et indéniablement ils étaient
(le temps a toujours une certaine force, apporte toujours une certaine preuve d'indéniable)
Indéniablement ils étaient
Ses camarades de promotion.
(Il y a toujours dans le temps, dans la date
On ne sait quoi d'irréfutable).

La septième raison, dit Dieu, pourquoi la taire. C'est qu'ils étaient semblables à mon fils.
Et lui était semblable à eux.
(Une génération d'hommes, dit Dieu,
une promotion c'est comme une belle longue vague
qui s'avance d'un bout à l'autre sur un même front

et qui d'un seul coup sur un même front d'un bout à l'autre
toute ensemble déferle sur le rivage de la mer.
ainsi une génération, une promotion est une vague d'hommes.
toute ensemble elle s'avance sur un même front,
et toute ensemble sur un même front elle s'écroule comme une muraille d'eau
quand elle touche au rivage éternel).
Mon fils était tendre comme eux et comme eux il était nouveau.
Il était assez inconnu. Comme eux.
Cette grande adoration double, qui (sans cela) l'avait déjà mis hors de pair.
La grande adoration double des bergers et des mage était déjà un peu oubliée.
Il était redevenu assez inconnu. Et les mages s'étaient moqués d'Hérode.

Il n'avait pas deux ans, il était comme eux.
C'était un bel enfant, et sa mère le disait.

Il ne soupçonnait point encore
l'ingratitude de l'homme.

Il n'avait point encore aux commissures des lèvres
le pli de l'amertume et de l'ingratitude.

Il n'avait point encore aux commissures des paupières
sa ride, le pli des larmes et d'en avoir trop vu.

Il n'avait point encore aux commissures de la mémoire
le pli de ne pouvoir point oublier.

Il ignorait encore, comme homme il ignorait les vicissitudes.
Il ignorait, comme homme il ignorait ce qui laissera une éternelle trace.
la couronne d'épines et le sceptre de roseau.
et cette affreuse agonie du Calvaire.
et cette agonie encore plus affreuse de la veille au soir
au mont des Oliviers.
Comme eux il était un vase d'albâtre
Que n'avait encore souillé aucune trace,
Aucune lie d'aucune écume.
Et c'est la sixième raison, dit Dieu, et la septième, ils me rappellent mon fils.
Comme il était s'il n'eût point changé depuis, quand il était si beau. Si cette énorme aventure
Se fût arrêtée là. Voilà pourquoi je les aime, dit Dieu, entre tous ils sont les *témoins* de mon fils.
Ils me montrent, ils sont comme il était, si seulement
Il n'eût point changé. De toutes les imitations de Jésus-Christ
C'est la première et c'est la toute neuve ; et c'est la seule
Qui ne soit à aucun degré
Qui ne soit pas même pour un atome
Une imitation de quelque flétrissure et de quelque meurtrissure et de quelque blessure de l'âme de Jésus.
C'est une ignorance totale de l'avanie et de l'affront.
Et de l'injure et de l'offense.

Ils ne connaissent que le meurtre, et d'avoir été tués, ce qui ne serait rien.
Ils ne furent jamais tournés en dérision.
Voilà ce que j'aime en eux, dit Dieu. Voilà en quoi, pourquoi je les aime.
Ils sont pour moi des enfants qui ne sont jamais devenus des hommes.
Des agneaux qui ne sont jamais devenus des boucs.
Ni des brebis. (*Et ceux-ci suivent l'agneau partout où il ira*).
Des enfants Jésus qui ne vieillirent jamais. Qui ne grandirent point. Or *le mien profitait*
en sagesse, et en âge, et en grâce
auprès de Dieu et auprès des hommes.

Je les aime innocemment, dit Dieu. Et c'est la septième raison.
(C'est ainsi qu'il faut aimer ces innocents)
Comme un père de famille aime les camarades de son fils
Qui vont à l'école avec lui.

Mais eux ils n'ont point bougé depuis ce temps-là.

Ils sont les imitations éternelles

De ce que Jésus fut pendant un temps très court
Car il *profitait*, lui. Il croissait
pour cette énorme aventure.

Et la septuple raison, dit Dieu, c'est qu'ils sont ainsi comme David les voulait.
Immaculati in via. Ainsi est l'ordre, dit Dieu.
Le prophète prédit.
Mon fils dit.
Et moi je redis.

Ou encore :
Le prophète prédit.
Mon fils dit.
Et moi je confirme et je consacre.

Et mon Église confirme et célèbre.
Et consacre et commémore.

Ainsi l'Apôtre les reprend du Prophète et Jean les reprend de David. Et comme David avait voulu qu'ils fussent
Immaculés dans la voie ainsi Jean les a vus
Sur la montagne de Sion

DES SAINTS INNOCENTS

Autour de l'Agneau debout. Il n'y en a que pour eux.
Ceux-ci suivent l'Agneau partout où il ira.
(Les plus grands saints ne le suivent apparemment pas partout).

Ceux-ci ont été enlevés des hommes :
(*d'entre les hommes, de parmi les hommes, d'être des hommes*)
Les plus grands saints ont été des hommes, n'ont point été enlevés d'être des hommes).

et dans leur bouche n'a pas été trouvé le mensonge :

ils sont en effet sans tache devant le trône de Dieu.

Et l'Apôtre les nomme *primitiae Deo, et Agno : prémices à Dieu, et à l'Agneau.* C'est-à-dire premiers fruits de la terre que l'on offre à Dieu et à l'Agneau. Les autres saints sont les fruits ordinaires, les fruits de la saison. Mais eux ils sont les fruits
De la promesse même de la saison.

Et suivant l'Apôtre l'Église répète : *Innocentes pro Christo*
infantes occisi sunt,

les Innocents pour le Christ

enfants furent massacrés,

(*infantes*, tout jeunes enfants, tout petit enfant ne parlant pas encore)

ab iniquo rege
lactentes interfecti sunt :

par un inique Roi
laiteux ils furent assassinés :

(*lactentes*, pleins de lait, laiteux, à l'âge du lait, étant encore au régime du lait,
nourris de lait)

ipsum sequuntur Agnum sine macula
ils suivent l'Agneau lui-même sans tache

(et le texte est tel, mon enfant, que c'est ensemble l'Agneau qui est sans tache
et eux avec lui qui sont sans tache)

Mais l'Église va plus loin, l'Église passe outre, l'Église dépasse l'Apôtre.

L'Église ne dit plus seulement qu'ils sont des prémices à Dieu, et à l'Agneau.
L'Église les invoque et les nomme

fleurs des Martyrs.

Entendant littéralement par là que les *autres* martyrs sont les fruits mais que ceux-ci, parmi les martyrs, sont les fleurs mêmes.

SALVETE *flores Martyrum*,

Salut FLEURS *des Martyrs.*

Couchés sur le chevalet, liés au chevalet comme des fruits liés à l'espalier
Les autres martyrs, vingt siècles de martyrs
Les siècles des siècles de martyrs
Sont littéralement les fruits de saison,
De chaque saison échelonnés sur l'espalier
Et notamment des fruits d'automne
Et mon fils même fut cueilli
Dans sa trente-troisième saison. Mais eux ces simples innocents,
Ils sont avant les fruits mêmes, ils sont la promesse du fruit.
Salvete flores Martyrum, ces enfants de moins de deux ans sont les fleurs de tous les autres Martyrs.
C'est-à-dire les fleurs qui donnent les autres martyrs.
Au fin commencement d'avril ils sont la rose fleur du pêcher.
Au plein avril, au fin commencement de mai ils sont la blanche fleur du poirier.
Au plein mai ils sont la rouge fleur du pommier.

Blanche et rouge.
Ils sont la fleur même et le bouton de la fleur et le coton du bouton.
Ils sont le bourgeon du rameau et le bourgeon de la fleur.
Ils sont l'honneur d'avril et la douce espérance.
Ils sont l'honneur et des bois et des mois.
Ils sont la jeune enfance.
Le dimanche de *Reminiscere* n'est que pour eux, parce qu'ils se rappellent.
Le dimanche d'*Oculi* n'est que pour eux, parce qu'ils voient.
Le dimanche de *Laetare* n'est que pour eux, parce qu'ils se réjouissent.
Le dimanche de la Passion n'est que pour eux, parce qu'ils furent la première Passion.
Le dimanche des Rameaux n'est que pour eux, parce qu'ils sont le rameau même qui a porté tant de fruits.
Et le dimanche du jour de Pâques n'est que pour eux, parce qu'ils sont ressuscités.
Ils sont la fleur de l'aubépine qui fleurit pendant la semaine sainte
Et la fleur de l'avant-courrière épine noire, qui fleurit cinq semaines plus tôt
Ils sont la fleur de toutes ces plantes et de tous ces arbres rosacés.
Promesse de tant de martyrs ils sont les boutons de rose
De cette rosée de sang.
Salvete flores Martyrum,
Salut fleurs des Martyrs,

quos, lucis ipso in limine,
Christi insecutor sustulit,

ceu turbo nascentes rosas.

que, sur le seuil même de la lumière,
le persécuteur du Christ enleva,
(*emporta*)

ceu turbo nascentes rosas.

comme la tempête de naissantes roses.
(c'est-à-dire comme la tempête, comme une tempête enlève, emporte de naissantes roses).

Vos prima Christi victima,
Grex immolatorum tener,
Aram sub ipsam simplices
Palma et coronis luditis.

Vous première victime du Christ,
Troupeau tendre des immolés,
Au pied de l'autel même simples,
Simplices, âmes simples, simples enfants,
Palma et coronis luditis. Vous jouez avec la palme et les couronnes. Avec votre palme et vos couronnes.

Tel est mon paradis, dit Dieu. Mon paradis est tout ce qu'il y a de plus simple.
Rien n'est aussi dépouillé que mon paradis.
Aram sub ipsam au pied de l'autel même
Ces simples enfants *jouent* avec leur palme et avec leurs couronnes de martyrs.
Voilà ce qui se passe dans mon paradis. A quoi peut-on bien jouer
Avec une palme et des couronnes de martyrs.
Je pense qu'ils jouent au cerceau, dit Dieu, et peut-être aux grâces
(du moins je le pense, car ne croyez point
qu'on me demande jamais la permission)
Et la palme toujours verte leur sert apparemment de bâtonnet.

la tapisserie

de sainte Geneviève

et de Jeanne d'Arc

cahier pour le jour de Noël

et pour la neuvaine de sainte Geneviève

de la quatorzième série ;

à madame Geneviève Favre

communis urbis atque antiquae
patronae in fidem aeternam

PREMIER JOUR

POUR LE VENDREDI 3 JANVIER 1913

FÊTE DE SAINTE GENEVIÈVE

QUATORZE CENT UNIÈME ANNIVERSAIRE

DE SA MORT

I

Comme elle avait gardé les moutons à Nanterre,
On la mit à garder un bien autre troupeau,
La plus énorme horde où le loup et l'agneau
Aient jamais confondu leur commune misère.

Et comme elle veillait tous les soirs solitaire
Dans la cour de la ferme ou sur le bord de l'eau,
Du pied du même saule et du même bouleau
Elle veille aujourd'hui sur ce monstre de pierre.

Et quand le soir viendra qui fermera le jour,
C'est elle la caduque et l'antique bergère,
Qui ramassant Paris et tout son alentour

Conduira d'un pas ferme et d'une main légère
Pour la dernière fois dans la dernière cour
Le troupeau le plus vaste à la droite du père.

DEUXIÈME JOUR

POUR LE SAMEDI 4 JANVIER 1913

I

Comme elle avait gardé les moutons à Nanterre
Et qu'on était content de son exactitude,
On mit sous sa houlette et son inquiétude
Le plus mouvant troupeau, mais le plus volontaire.

Et comme elle veillait devant le presbytère,
Dans les soirs et les soirs d'une longue habitude,
Elle veille aujourd'hui sur cette ingratitude,
Sur cette auberge énorme et sur ce phalanstère.

Et quand le soir viendra de toute plénitude,
C'est elle la savante et l'antique bergère,
Qui ramassant Paris dans sa sollicitude

Conduira d'un pas ferme et d'une main légère
Dans la cour de justice et de béatitude
Le troupeau le plus sage à la droite du père.

TROISIÈME JOUR

POUR LE DIMANCHE 5 JANVIER 1913

III

Elle avait jusqu'au fond du plus secret hameau
La réputation dans toute Seine et Oise
Que jamais ni le loup ni le chercheur de noise
N'avaient pu lui ravir le plus chétif agneau.

Tout le monde savait de Limours à Pontoise
Et les vieux bateliers contaient au fil de l'eau
Qu'assise au pied du saule et du même bouleau
Nul n'avait pu jouer cette humble villageoise.

LA TAPISSERIE

Sainte qui rameniez tous les soirs au bercail
Le troupeau tout entier, diligente bergère,
Quand le monde et Paris viendront à fin de bail

Puissiez-vous d'un pas ferme et d'une main légère
Dans la dernière cour par le dernier portail
Ramener par la voûte et le double vantail

Le troupeau tout entier à la droite du père.

QUATRIÈME JOUR

POUR LE LUNDI 6 JANVIER 1913

JOUR DES ROIS

CINQ CENT UNIÈME ANNIVERSAIRE

DE LA NAISSANCE DE JEANNE D'ARC

IV

Comme la vieille aïeule au plus fort de son âge
Se réjouit de voir le tendre nourrisson,
L'enfant à la mamelle et le dernier besson
Recommencer la vie ainsi qu'un héritage ;

Elle en fait par avance un très grand personnage,
Le plus hardi faucheur au temps de la moisson,
Le plus hardi chanteur au temps de la chanson
Qu'on aura jamais vu dans cet humble village :

LA TAPISSERIE

Telle la vieille sainte éternellement sage
Connut ce qui serait l'honneur de sa maison
Quand elle vit venir, habillée en garçon,

Bien prise en sa cuirasse et droite sur l'arçon,
Priant sur le pommeau de son estramaçon,
Après neuf cent vingt ans la fille au dur corsage ;

Et qu'elle vit monter de dessus l'horizon,
Souple sur le cheval et le caparaçon,
La plus grande beauté de tout son parentage.

CINQUIÈME JOUR

POUR LE MARDI 7 JANVIER 1913

V

Comme la vieille aïeule au fin fond de son âge
Se plaît à regarder sa plus arrière fille,
Naissante à l'autre bout de la longue famille,
Recommencer la vie ainsi qu'un héritage ;

Elle en fait par avance un très grand personnage,
Fileuse, moissonneuse à la pleine faucille,
Le plus preste fuseau, la plus savante aiguille
Qu'on aura jamais vu dans ce simple village :

LA TAPISSERIE

Telle la vieille sainte éternellement sage,
Du bord de la montagne et de la double berge
Regardait s'avancer dans tout son équipage,

Dans un encadrement de cierge et de flamberge,
Et le casque remis aux mains du petit page,
La fille la plus sainte après la sainte Vierge.

SIXIÈME JOUR

POUR LE MERCREDI 8 JANVIER 1913

VI

Comme Dieu ne fait rien que par miséricordes,
Il fallut qu'elle vît le royaume en lambeaux,
Et sa filleule ville embrasée aux flambeaux,
Et ravagée aux mains des plus sinistres hordes ;

Et les cœurs dévorés des plus basses discordes,
Et les morts poursuivis jusque dans les tombeaux,
Et cent mille Innocents exposés aux corbeaux,
Et les pendus tirant la langue au bout des cordes :

Pour qu'elle vît fleurir la plus grande merveille
Que jamais Dieu le père en sa simplicité
Aux jardins de sa grâce et de sa volonté
Ait fait jaillir par force et par nécessité ;

Après neuf cent vingt ans de prière et de veille
Quand elle vit venir vers l'antique cité,
Gardant son cœur intact en pleine adversité,
Masquant sous sa visière une efficacité;

Tenant tout un royaume en sa ténacité,
Vivant en plein mystère avec sagacité,
Mourant en plein martyre avec vivacité,

La fille de Lorraine à nulle autre pareille.

SEPTIÈME JOUR

POUR LE JEUDI 9 JANVIER 1913

VII

Comme Dieu ne fait rien que par simple bergère,
Il fallut qu'elle vît la discorde civile
Secouer son flambeau sur les toits de la ville
Et joindre sa fureur à la guerre étrangère;

Il fallut qu'elle vît l'horrible harengère
Haranguer le bas peuple et la tourbe servile,
Et de la halle au blé jusqu'à l'hôtel de ville
Refluer le hoquet de l'odieuse mégère :

Pour qu'elle vît venir merveilleuse et légère,
Par les chemins de ronce et de frêle fougère,
Pliant ses beaux drapeaux comme une humble lingère ;

Gouvernant sa bataille en bonne ménagère,
Traînant les trois Vertus dans quelque fourragère,
Vers l'antique vaisseau la jeune passagère.

HUITIÈME JOUR

POUR LE VENDREDI 10 JANVIER 1913

VIII

Comme Dieu ne fait rien que par pauvre misère,
Il fallut qu'elle vît sa ville endolorie,
Et les peuples foulés et sa race flétrie,
L'émeute suppurant comme un secret ulcère ;

Il fallut qu'elle vît pour son anniversaire
Les cadavres crevés que la Seine charrie,
Et la source de grâce apparemment tarie,
Et l'enfant et la femme aux mains du garnisaire :

Pour qu'elle vît venir sur un cheval de guerre,
Conduisant tout un peuple au nom du Notre Père,
Seule devant sa garde et sa gendarmerie;

Engagée en journée ainsi qu'une ouvrière,
Sous la vieille oriflamme et la jeune bannière
Jetant toute une armée aux pieds de la prière;

Arborant l'étendard semé de broderie
Où le nom de Jésus vient en argenterie,
Et les armes du même en même orfèvrerie ;

Filant pour ses drapeaux comme une filandière,
Les faisant essanger par quelque buandière,
Les mettant à couler dans l'énorme chaudière ;

Les armes de Jésus c'est sa croix équarrie,
Voilà son armement, voilà son armoirie,
Voilà son armature et son armurerie ;

Rinçant ses beaux drapeaux à l'eau de la rivière,
Les lavant au lavoir comme une lavandière,
Les battant au battoir comme une mercenaire ;

Les armes de Jésus c'est sa face maigrie,
Et les pleurs et le sang dans sa barbe meurtrie,
Et l'injure et l'outrage en sa propre patrie ;

Ravaudant ses drapeaux comme une roturière,
Les mettant à sécher sur le front de bandière,
Les donnant à garder à quelque vivandière ;

Les armes de Jésus c'est la foule en furie
Acclamant Barabbas et c'est la plaidoirie,
Et c'est le tribunal et voilà son hoirie ;

Teignant ses beaux drapeaux comme une teinturière,
Les faisant repasser par quelque culottière,
Adorant le bon Dieu comme une couturière ;

Les armes de Jésus c'est cette barbarie,
Et le décurion menant la décurie,
Et le centurion menant la centurie ;

Les armes de Jésus c'est l'interrogatoire,
Et les lanciers romains debout dans le prétoire,
Et les dérisions fusant dans l'auditoire ;

Les armes de Jésus c'est cette pénurie,
Et sa chair exposée à toute intempérie,
Et les chiens dévorants et la meute ahurie ;

Les armes de Jésus c'est sa croix de par Dieu,
C'est d'être un vagabond couchant sans feu ni lieu,
Et les trois croix debout et la sienne au milieu ;

LA TAPISSERIE

Les armes de Jésus c'est cette pillerie
De son pauvre troupeau, c'est cette loterie
De son pauvre trousseau qu'un soldat s'approprie ;

Les armes de Jésus c'est ce frêle roseau,
Et le sang de son flanc coulant comme un ruisseau,
Et le licteur antique et l'antique faisceau ;

Les armes de Jésus c'est cette raillerie
Jusqu'au pied de la croix, c'est cette moquerie
Jusqu'au pied de la mort et c'est la brusquerie

Du bourreau, de la troupe et du gouvernement,
C'est le froid du sépulcre et c'est l'enterrement,
Les armes de Jésus c'est le désarmement ;

L'avanie et l'affront voilà son industrie,
La cendre et les cailloux voilà sa métairie
Et ses appartements et son duché-pairie ;

Les armes de Jésus c'est le souple arbrisseau
Tressé sur son beau front comme un frêle réseau,
Scellant sa royauté d'un parodique sceau ;

Les disciples poltrons voilà sa confrérie,
Pierre et le chant du coq voilà sa seigneurie,
Voilà sa lieutenance et capitainerie ;

Le lavement de mains et la forfanterie
De ce garde des sceaux et la plaisanterie
De ces beaux damoiseaux et la galanterie

De ces beaux jouvenceaux c'est sa boulangerie,
Et son pain de poussière et de sueur pétrie,
Et l'éponge de fiel et de vinaigrerie ;

La croix bien assemblée en double coulisseau,
L'ironique pancarte engravée au ciseau,
Le tasseau pour les pieds descendant en biseau ;

Un autre bûcheron avait coupé ce bois,
Un autre charpentier avait taillé la croix,
Mais lui-même, et nul autre, avait porté ce poids ;

L'image de la Vierge en tissu de soierie,
Et sainte Marguerite en fleurs de draperie,
Et sainte Catherine et la tapisserie

Où l'on voit saint Michel habillé de nouveau,
Le Saint-Esprit planant sous figure d'oiseau,
Et l'archange écrasant Satan sur le museau ;

Mais Satan lui résiste et par sorcellerie
Et par atermoiement et par grivèlerie
S'est juré d'absorber et la Beauce et la Brie ;

LA TAPISSERIE

Les saints ont sur la tête un très léger cerceau
Pour bien voir que c'est eux, une sorte d'arceau
Ouvre le paradis, Jésus dans son berceau

Regarde saint Joseph et par espièglerie
Veut lui tirer la barbe et le vieux se récrie
Et fait semblant de mordre afin que l'enfant rie ;

Mais Satan les regarde et fumant du naseau
Ce serpent venimeux, cet immonde pourceau
S'est juré d'empester le faubourg Saint-Marceau ;

Ce serpent à sonnette avec sa sonnerie
S'est vanté qu'il ferait (voyez sa hâblerie)
Jeter par ses suppôts les saints à la voirie ;

Les armes de Jésus c'est la paille et l'étable
Et le pain et le vin et la nappe et la table,
Et le plus malheureux, voilà son connétable ;

Les armes de Satan c'est la supercherie,
Un aplomb infernal, une aigre drôlerie,
Le savoir des savants et la cafarderie ;

Les armes de Jésus c'est la poignante épine,
C'est la fleur de son sang sur la blanche aubépine,
Et les fleurs de ses pleurs sur la rouge églantine ;

La perle qui descend sur sa joue attendrie,
Et la perle qu'il boit sur sa lèvre appauvrie,
Voilà ses beaux cristaux et sa joaillerie ;

Les armes de Jésus c'est la verte couronne,
C'est ce front que l'amour et la grâce environne,
Et l'éternelle fleur qui sur sa peau fleuronne ;

La perle qui descend sur sa face amoindrie
Et qui vient humecter sa langue rabougrie,
Voilà son coffre-fort et sa bijouterie ;

Les armes de Jésus c'est notre forfaiture,
Les clous et le marteau, la robe sans couture,
L'homme, l'ange et la bête et la double nature ;

Les armes de Satan c'est la jobarderie,
C'est le scientificisme et c'est l'artisterie,
C'est le laboratoire et la flagornerie ;

Les armes de Satan c'est notre forfaiture,
C'est d'avoir dispersé la robe sans couture,
C'est la bête sous l'ange et la double nature ;

Les armes de Satan c'est la bouffonnerie,
Et c'est le moraliste et son infirmerie,
Et la haute éloquence et sa pâtisserie ;

LA TAPISSERIE

Les armes de Jésus c'est la peine de l'homme,
C'est le chemin qui mène et qui ramène à Rome,
C'est la main qui le frappe et le poing qui l'assomme;

Les armes de Satan c'est la parfumerie
De l'écrivain disert et c'est la sucrerie
De l'écrivain amer et c'est la pruderie,

La blette aridité de la vieille dévote,
C'est l'âme en confiture et la poire en compote,
Et le raisin coti moisissant dans la hotte ;

Les armes de Satan c'est le clou dans la botte,
La nef sans nautonnier, la flotte sans pilote,
Le carcan, le garrot, l'entrave, la menotte;

Les armes de Satan c'est quelque jonglerie,
C'est le loup dans la ferme et dans la bergerie,
C'est le renard feutré dans la poulaillerie;

Les armes de Jésus c'est l'amour et la peine,
Les armes de Satan c'est l'envie et la haine,
Et la guerre est aux mains de toute châtelaine;

Les armes de Satan c'est quelque forgerie,
Un document secret dans quelque hôtellerie,
Les armes de Satan c'est toute diablerie;

Les armes de Jésus c'est la croix de Lorraine,
Et le sang dans l'artère et le sang dans la veine,
Et la source de grâce et la claire fontaine;

Les armes de Satan c'est la croix de Lorraine,
Et c'est la même artère et c'est la même veine
Et c'est le même sang et la trouble fontaine ;

Les armes de Jésus c'est l'esclave et la reine
Et toute compagnie avec son capitaine
Et le double destin et la détresse humaine;

Les armes de Satan c'est l'esclave et la reine
Et toute compagnie avec son capitaine
Et le même destin et la même déveine ;

Les armes de Jésus c'est la mort et la vie,
C'est la rugueuse route incessamment gravie,
C'est l'âme jusqu'au ciel insolemment ravie ;

Les armes de Satan c'est la vie et la mort,
Le désir et la femme et les dés et le sort
Et le droit du plus dur et le droit du plus fort ;

Les armes de Jésus c'est la mort et la vie,
C'est le glaive de Dieu qui hésite et dévie,
C'est la fidèle route obscurément suivie ;

LA TAPISSERIE

Les armes de Satan c'est la vie et la mort,
C'est l'écueil immobile en plein milieu du port,
C'est la peine immuable en plein milieu du sort ;

Les armes de Jésus c'est la vie et la mort,
C'est un heureux naufrage en plein milieu du port,
C'est le plus beau présage en plein milieu du sort;

Les armes de Satan c'est la vie et la mort,
C'est le péril de mer, c'est l'homme dans son tort,
Le voleur aux aguets, le tyran dans son fort ;

Les armes de Jésus c'est la vie et la mort,
C'est Dieu dans sa justice et Satan dans son tort,
La beauté du plus pur, le juste dans son fort ;

Les armes de Jésus c'est la vie et la mort,
C'est l'enfant et la femme et le secret du sort,
Le navire acouflé dans le recreux du port ;

Les armes de Satan c'est l'homme qui dévie,
C'est les deux poings liés et c'est l'âme asservie,
C'est la vengeance inlassablement poursuivie ;

Les armes de Jésus ce sont les deux mains jointes,
Et l'épine et la rose et les clous et les pointes,
Et sur le lit de mort les pauvres âmes ointes ;

DE SAINTE GENEVIÈVE

C'est le chœur alterné des martyrs et des saintes,
C'est le chœur conjugué des sanglots et des plaintes,
Le temple, les degrés, les pilastres, les plinthes ;

Les armes de Satan c'est le vert térébinthe,
Cet arbre résineux et c'est la coloquinte,
Cette citrouille amère et c'est la morne absinthe ;

Les armes de Satan c'est les deux poings liés,
Les armes de Jésus les cœurs humiliés,
Les pauvres à genoux, les suppliants pliés ;

Les armes de Jésus c'est la belle jacinthe
Posée en un tapis dans une belle enceinte,
Plus douce que la laine et plus souple et mieux teinte ;

Les armes de Jésus c'est la cloche qui tinte
Pour les sept sacrements, c'est l'ordre et la contrainte,
Et le dessin fidèle de l'image bien peinte ;

Les armes de Satan c'est la cloche qui tinte
Pour le feu de l'enfer, c'est la ville contrainte
A passer par le sort, c'est toute âme repeinte

Avec un faux pinceau, c'est toute règle enfreinte
Au nom de quelque règle et toute foi restreinte
Au nom de quelque maître et toute ville ceinte

LA TAPISSERIE

D'un rempart frauduleux et toute fleur déteinte
A force de pleuvoir et toute flamme éteinte
A force de brûler, toute infortune atteinte

Au seuil de toute mort et la morne complainte
Au long de toute vie et l'éphémère empreinte
De nos pas sur le sable et la mortelle étreinte

Des deux amants impurs : le corps, l'âme contrainte ;
Les armes de Satan c'est la ruse et la feinte,
L'épouvante, l'envie et la graisse qui suinte,

Et le double concert des asthmes et des quintes,
Et les cœurs compliqués et les soins et les craintes
Et les cœurs contournés comme des labyrinthes ;

Les armes de Jésus c'est l'éternelle empreinte
De ses pas sur le sable et l'immortelle étreinte
Des deux époux très purs : le corps et l'âme astreinte ;

Les armes de Jésus c'est la faim assouvie,
C'est le corps glorieux, ce n'est pas la survie,
C'est l'éternelle table abondamment servie ;

Satan c'est la vengeance elle-même assouvie,
Les armes de Satan c'est une horlogerie,
Un chef-d'œuvre d'adresse et de serrurerie ;

Mais la clef c'est Jésus et Jésus est la porte,
Et la porte du ciel ne se prend qu'à main forte,
Et tous les serruriers resteront à la porte ;

Les armes de Jésus c'est cette grande escorte
Que Rome lui prêta, c'est la rude cohorte
Qui lui faisait honneur et c'est la croix qu'il porte ;

Les armes de Satan sont de la même sorte,
Car c'est la même Rome et c'est la même escorte
Et la même cohorte et la même mer Morte ;

Les armes de Jésus c'est qu'il nous réconforte
En notre déconfort et c'est qu'il nous reporte
Au premier paradis et c'est qu'il nous apporte

Le pardon de son père et c'est qu'il nous emporte
Au dernier paradis et c'est qu'il nous déporte
De l'exil du péché vers ce qui seul importe

Et c'est notre salut et c'est qu'il nous transporte
Au royaume de grâce et c'est qu'il nous supporte,
Nous et notre péché cette immense mainmorte

Qu'il porte sur l'épaule et c'est qu'il nous exhorte
Par son silence même et qu'il frappe à la porte
Et que l'homme est au vent comme la feuille morte ;

LA TAPISSERIE

Les armes de Satan c'est la même mainmorte,
Le même désarroi, c'est qu'il nous déconforte
En notre réconfort et c'est qu'il nous reporte

Au péché d'origine et c'est qu'il nous rapporte
Le mépris du pardon et c'est qu'il nous remporte
A la science du mal et qu'il nous redéporte

Vers la terre du bagne et qu'il nous retransporte
Au ténébreux royaume où lui-même supporte
Le poids de tout un monde et c'est qu'il nous exhorte

Par les beaux compliments et qu'il gratte à la porte,
Et que l'homme est léger comme la feuille morte
Et comme elle pourrit sous les pieds du cloporte ;

Les armes de Jésus c'est la vie et la mort,
C'est un solide ancrage au beau milieu du port,
Et c'est le grand partage au beau milieu du sort ;

Les armes de Jésus c'est la vie et la mort,
C'est un heureux mouillage en plein milieu du port,
C'est le grand héritage en plein milieu du sort ;

Les armes de Jésus c'est la vie et la mort,
C'est le bon voisinage en plein milieu du port
Et le pèlerinage en plein milieu du sort ;

Les armes de Jésus c'est la vie et la mort,
C'est le compagnonnage en plein milieu du port,
Et c'est l'appareillage en plein milieu du sort;

Les armes de Satan ce sont les sept péchés,
Et la minauderie avec les airs penchés,
Et les honteux ressorts savamment déclanchés ;

Les armes de Jésus ce sont les trois Vertus,
Et les torses courbés et les reins courbatus,
Et les galériens battus et rebattus;

Les armes de Satan c'est la méthode torte,
Le sang de l'oreillette et le sang de l'aorte,
Le sang du ventricule et de la veine porte ;

Les armes de Jésus c'est tout le sang du cœur,
Le sang de la victime et le sang du vainqueur,
Le sang du noble cerf et le sang du piqueur ;

Les armes de Satan ce sont les sept péchés
Embarqués quatre à quatre et mollement couchés
Dans la folle galère aux dais empanachés ;

Les armes de Jésus c'est la barque de Pierre,
Qui toujours fluctuante et toujours batelière,
Racle de ses filets le fond de la rivière ;

LA TAPISSERIE

Les armes de Jésus c'est la barque de Pierre,
C'est le vieux pêcheur d'homme assis sur son derrière,
Dépeuplant l'Océan, le lac et la rivière ;

Les armes de Jésus c'est les sept sacrements
Dans la barque de Pierre et les sept bâtiments
Qui suivent par derrière et les sept monuments

Qui ne périront point, les sept couronnements,
Qui sont les sept douleurs, les sept fleuronnements
De l'arbre de la grâce et les sept firmaments ;

Les armes de Jésus c'est cette unique nef,
Gouvernant au plus près sous cet unique chef,
Toujours en plein péril et toujours sans méchef ;

Les armes de Jésus c'est cet unique fief,
Tenu par un seul homme armé de quelque bref,
Toujours en plein péril et toujours sans grief ;

Les armes de Jésus c'est l'éternelle peine
Assise au creux du lit de toute race humaine
Et la mort est aux mains de toute châtelaine ;

Les armes de Jésus c'est la grande semaine
Qui part du lundi saint, c'est la grande neuvaine
Qui part du trois janvier et c'est la barque pleine

Les armes de Jésus c'est cette unique nef,
Le bateau vers l'écluse amarré dans le bief,
Le bateau charpenté par le vieux saint Joseph ;

Mais c'est aussi Jacob et le premier Joseph,
Moïse sur le Nil dans une étroite nef,
Et le peuple de Dieu gouverné derechef ;

Les armes de Jésus c'est le sang de sa veine
Et le sang de son cœur, les sanglots de sa peine
Et l'immense sanglot de toute race humaine ;

Les armes de Satan c'est la sourde gangrène
Et l'obscur mal de tête et la lourde migraine
Et l'orgueil et l'ivraie et la mauvaise graine ;

Les armes de Jésus c'est la double prière,
L'une marchant devant, l'autre marchant derrière,
Comme lui matinale et vers lui journalière ;

Les armes de Jésus c'est la double prière,
L'une arrivant devant, l'autre avançant derrière,
Comme lui vespérale et vers lui journalière ;

C'est aussi le secret, la prière nocturne,
L'immuable regret dans un cœur taciturne,
Et la mort de l'amour et la cendre dans l'urne ;

LA TAPISSERIE

Les armes de Jésus c'est l'angélus du soir
Et celui du matin, le calme reposoir
Dans la procession, l'éclatant ostensoir

Balancé sur les fronts comme un soleil ardent;
Les armes de Satan c'est la griffe et la dent,
Le nez mal retroussé, le regard impudent

Les armes de Jésus c'est le calme du soir,
C'est la procession assise au reposoir
De feuilles et de fleurs, c'est le lourd ostensoir

Levé dessus les fronts comme un soleil levant,
Les armes de Jésus c'est la pluie et le vent
Qui souffle sur la nef et c'est le cœur fervent ;

C'est le fruit qui mûrit aux planches du dressoir,
C'est l'enfant qui se couche et qui vous dit bonsoir
Et s'endort en priant, c'est le lourd ostensoir

Haussé dessus les fronts comme un soleil couchant,
C'est le souple vallon, c'est le coteau penchant,
L'église dans la plaine et la prose et le chant ;

C'est la grappe giclant sous l'énorme pressoir,
C'est l'étang répandu dessus le déversoir,
C'est l'encens balancé dans le lourd encensoir ;

Les armes de Satan c'est l'écu trébuchant,
Le propos alléchant, le souffle desséchant,
La plaine sans église et l'ortie et le champ ;

Les armes de Jésus c'est l'écuyer tranchant,
Le bon et le méchant, le beau vaisseau marchand,
L'église sur la plaine et l'homme sur le champ ;

Les armes de Jésus c'est la belle marraine
Et c'est le beau baptême et c'est la belle étrenne
Et l'avoine et le seigle et c'est la bonne graine

Et c'est le seneçon et c'est les sept péchés
Par la contrition et les nœuds relâchés
Du filet de Satan et les cordons tranchés ;

Les armes de Satan c'est les sept débauchés,
Et c'est le prince-évêque et les sept évêchés,
Et les tentations courant sur les marchés ;

Les armes de Jésus c'est sept cents évêchés,
Et c'est le pape-évêque et cent archevêchés,
Et l'esclave et l'enfant vendus sur les marchés ;

Les armes de Jésus c'est sa tête penchée,
Son coude, son genou, son épaule écorchée,
Son estomac, ses reins, sa hanche démanchée ;

Sa barbe, ses cheveux, ses habits arrachés,
Sa poitrine, ses bras, ses poignets attachés,
Les plus savants ressorts à l'instant décrochés ;

C'est dans le vieux Paris la foule endimanchée
Le dimanche matin, c'est la soif étanchée
Au calice d'or pur, la pauvresse penchée

Sur une plus pauvresse et c'est l'amour cachée
Dans l'âme la plus pauvre et la douleur couchée
Dans le lit de tout homme et toute orge fauchée ;

Les armes de Jésus c'est toute onde épanchée
Dans un gosier de fièvre et toute âme ébauchée
Au coin de toute lèvre et toute fleur jonchée

Au pied des pieds saignants et toute arme ébréchée
A force de servir et la tige ébranchée
A force de produire et la paille hachée ;

Les armes de Jésus c'est l'amour et la peine,
Et l'amour est aux mains des suppôts de la haine,
Et la mort est aux mains de toute châtelaine ;

Les armes de Jésus c'est la vie et la mort,
C'est le fleuve fécond, c'est l'éternel apport
De vase et de limon en plein milieu du port ;

Les armes de Jésus c'est ce gamin qui dort,
C'est la honte et la peine et son frère le sort,
Et l'amour est aux mains des suppôts de la mort ;

Les armes de Satan c'est la sensiblerie,
C'est censément le droit, l'humanitairerie,
Et c'est la fourberie et c'est la ladrerie ;

Les armes de Satan c'est la bête lâchée,
Le déshonneur gratuit, la honte remâchée,
Le troupeau mal conduit, la terre mal bêchée ;

Les armes de Satan c'est le membre arraché,
Le bourgeon retranché, le rameau détaché,
Le bœuf aiguillonné, le cheval cravaché ;

Les armes de Jésus c'est la haute terrasse
D'où retombe en jet d'eau la source de la grâce,
Et la vasque au flanc grave et le sang de la race ;

Les armes de Satan c'est la basse menace
Aux coins de toute lèvre et la gluante trace
Que laisse sur la fleur la visqueuse limace ;

Les armes de Satan c'est un esprit pointu,
C'est le corps en lambeaux, c'est le cœur combattu,
Le bourreau mal payé, le procès débattu ;

LA TAPISSERIE

Les armes de Jésus c'est le cœur combattu,
C'est le corps tout entier et la même vertu
Et la grappe écrasée et le froment battu ;

Les armes de Jésus c'est le grain sous la meule,
Le raisin sous la presse et l'oiseau dans la gueule,
Et le fils dans le père et l'enfant dans l'aïeule ;

Mais Satan le regarde et ce vil vermisseau
A juré d'étouffer sous l'ombre et le boisseau
La lumière et la lampe et la plaine Monceau ;

Les armes de Satan c'est une gagerie,
C'est sa forfanterie et son effronterie.
Et c'est le philologue et sa quincaillerie ;

Les armes de Satan c'est notre servitude,
C'est notre hébétement, notre longue habitude
Et la nuit et la veille et la lampe et l'étude ;

Les armes de Jésus c'est la béatitude
Et c'est la parabole et la mansuétude
Et c'est quand il pleura sur cette multitude ;

Les armes de Satan c'est notre quiétude
Et c'est le théorème et c'est la certitude,
Le pouvoir, le savoir et la décrépitude ;

Les armes de Jésus c'est le tranchant du sort,
C'est ce point sur le glaive où la vie et la mort
Déjouent le corps et l'âme en plein milieu du port ;

Les armes de Jésus c'est notre inquiétude,
L'axiome, la règle et notre incertitude,
Le devoir, le pouvoir et la vicissitude ;

Les armes de Jésus c'est notre servitude,
C'est toute solitude et toute plénitude,
Et notre turpitude et notre lassitude ;

Les armes de Satan c'est la criaillerie,
Le vote, le mandat et la suffragerie,
Et l'avocasserie et la haranguerie ;

Les armes de Jésus c'est sa sollicitude,
Et notre ingratitude et son exactitude,
Et la similitude et toute rectitude ;

Les armes de Satan c'est pure vanterie,
C'est du vieux bric à brac, de l'antiquaillerie,
Du fabriqué, du faux, de la ferronnerie ;

Les armes de Satan c'est le fruit défendu,
C'est le meurtre d'Abel, c'est le sang répandu,
C'est Judas dépendu, c'est Judas rependu ;

LA TAPISSERIE

Les armes de Satan c'est le filet tendu,
C'est le propos douteux et le sous-entendu,
Et toute controverse et tout malentendu ;

Les armes de Satan c'est Jésus-Christ vendu,
C'est les trente deniers, c'est Joseph descendu
Au fond de la citerne et captif revendu ;

Les armes de Satan c'est la race perdue,
C'est le lacet tressé, c'est la corde tordue,
Toute chair assaillie et toute chair mordue ;

Les armes de Satan c'est tout le résidu
Et la lie et l'écume et c'est l'individu
Et c'est le commentaire et le compte rendu ;

Les armes de Satan c'est toute dette due
Irrémissiblement, la honte suspendue,
Et par son gouverneur toute ville rendue ;

Les armes de Jésus c'est Satan confondu,
Tout fossé remparé, tout rempart défendu,
Tout terrain regagné sur le terrain perdu ;

Et la dette remise et la dette rendue
Par le frère à son frère et la brebis perdue
Et toute âme assaillie et toute âme mordue ;

DE SAINTE GENEVIÈVE

Les armes de Jésus c'est la nuit répandue
Pour le repos de l'homme et la ferme vendue
Pour payer les impôts et la brebis tondue ;

Les armes de Jésus c'est la neige fondue
Au soleil du printemps, la hache suspéndue
Au jour du jugement et c'est l'âme éperdue

De son indignité, c'est la grande étendue
Et l'arbre de Noël et la bûche fendue
Et c'est depuis Adam la nouvelle attendue ;

Les armes de Jésus c'est la bonne aventure,
Et c'est le Créateur créant la créature,
Et le sceau du Seigneur mettant la signature ;

Les armes de Satan c'est la caricature
Et la contrefaçon de toute signature
Et l'homme jugeant l'homme et la magistrature

Assise au tribunal, c'est la lettre surie,
La littéralité morne et déjà pourrie,
Les armes de Satan c'est la chancellerie ;

Les armes de Satan c'est la plaisanterie,
Cette sauce tournée et c'est l'hôtellerie
Pour les mauvais passants et c'est l'ivrognerie

LA TAPISSERIE

Les coudes sur la table et la clabauderie
Et la ribauderie et la maussaderie
Et la badauderie et la nigauderie ;

Les armes de Jésus c'est la charpenterie,
L'établi, la varlope et la menuiserie,
La scie et le rabot et l'ébénisterie,

Le denier de la veuve et le bon ouvrier ;
Les armes de Satan c'est le vil usurier,
L'armurier, le guerrier, le manufacturier ;

Les armes de Satan c'est la truanderie,
Le mauvais compagnon, la camaraderie,
Le mauvais camarade et la cafarderie

Et le mauvais garçon ; c'est le regard oblique
Jeté sur le voisin, le peuple famélique
Sous la bombance énorme et pantagruélique ;

Les armes de Jésus c'est la foi catholique
Enchâssée à prix d'or, la ronde basilique,
Et c'est la paix publique et la sainte relique ;

Les armes de Satan c'est tout ce qui complique
La très simple existence et c'est quand il implique
L'innocent dans le crime et dans le diabolique ;

Les armes de Jésus c'est le cèdre biblique,
La salutation, la ferveur angélique,
L'annonciation de l'ère évangélique ;

Les armes de Satan c'est sa ruse et sa clique
Et sa claque sournoise et méphistophélique,
Et sa noise en sourdine et machiavélique ;

Les armes de Jésus c'est le léger caïque
De Pierre sur le lac, c'est l'archange archaïque
Fermant le paradis, c'est la foi judaïque

Et la première loi, c'est la race hébraïque
Et le tronc d'Israël, et c'est la mosaïque
De la vertu des clercs, de la vertu laïque;

Les armes de Jésus c'est la loi mosaïque,
Les dix commandements au peuple liturgique,
Et qu'il n'a point rayés de Rome apostolique ;

Les armes de Jésus c'est la mort héroïque
Du martyr dans l'arène et la douceur stoïque
Du saint et c'est aussi la vertu prosaïque ;

Les armes de Satan c'est la courbe saïque,
Souple vaisseau de charge et c'est l'art chaldaïque
Et la vertu du riche et du pharisaïque ;

Et c'est l'aigre réplique et le somnambulique,
Et le cyrénaïque et l'aristotélique,
Et le pire de tout c'est bien quand il explique ;

Les armes de Jésus c'est l'ardente supplique
Du pauvre au gouverneur, c'est le parabolique,
Et c'est les huit bonheurs sous Rome apostolique,

Et c'est le roi de France et c'est la république
Et c'est le bref du pape et la lourde encyclique
Parmi les deuils privés et la vertu publique ;

Les armes de Satan c'est le vil publicain,
Le percepteur de Rome et le fieffé coquin
Qui berne l'honnête homme et qui fait le faquin ;

L'avare péager, le servile sequin,
L'infidèle berger, le manteau d'Arlequin
De vice et de vertu, le grossier mannequin

Qui fait peur aux moineaux, le rude casaquin
Sur l'armure de guerre et le lourd troussequin
Sur le cheval de guerre et l'ennuyeux pasquin ;

Les armes de Jésus c'est le Samaritain,
Le blessé recueilli, le pauvre franciscain,
Les armes de Jésus c'est le républicain ;

Les armes de Satan c'est le faux symbolique,
La pierre en comprimé, le marbre en majolique,
(La pierre de Jésus, c'est le pur pentélique);

Les armes de Satan c'est toute hyperbolique,
Le masque de Satan c'est toute bucolique
Modulant sous le hêtre une pure idyllique ;

Les armes de tous deux c'est le mélancolique,
Soit qu'il soit descendu du vieux cèdre biblique,
Soit qu'il soit remonté de jeune république ;

Les armes de Satan c'est toute idolâtrie,
Tout réassortiment, toute replâtrerie,
Tout fatras, tout raccord, toute folâtrerie ;

Les armes de Jésus c'est culte de doulie
Ou d'asservissement, c'est culte de latrie
Ou d'adoration, c'est culte de patrie

Ou de terre natale ; et démonolâtrie
Retourne vers Satan avec zoolâtrie,
Avec psychiâtrie, avec chimiâtrie,

Avec l'ergot du seigle et les autres caries,
Et les phylloxéras et les vignes flétries,
Et les puits desséchés et les races taries ;

Les armes de Jésus c'est la pauvre monture,
L'ânon de cette ânesse et c'est la courbature
De ses reins bâtonnés et c'est la sépulture

Dans un caveau prêté, c'est l'agneau sans pâture,
C'est la barque de Pierre errante et sans mâture,
Et le préteur de Rome et c'est la préfecture

Et le préfet de Rome et cette humble toiture,
Ce chaume au ras du sol et l'unique voiture
Avec un seul cheval et la vieille clôture

En mauvais fil de fer et la progéniture
Attendant sous la lampe une humble nourriture,
Espérant vaguement un pot de confiture;

Les armes de Satan c'est cette dictature
De ces sept qui sont sept sur la même monture,
Sur un cheval pourri tenus par la ceinture ;

Les armes de Jésus c'est la sainte Écriture
Depuis le premier livre et c'est toute droiture
Depuis le premier pas et c'est toute armature

Tenant son homme roide et c'est toute ossature
Tenant son homme ferme et toute architecture
Tenant la maison pleine et basse de stature ;

Les armes de Satan c'est le mauvais docteur,
(Mais en est-il de bons?), c'est le mauvais acteur
Qui joue à contre sens et le mauvais lecteur

Qui lit à contre texte et c'est le détracteur
Qui détracte et détraque et le simple électeur
Qui rétracte et qui vote et le morne inspecteur

Qui regarde et surveille et le dur directeur
Qui regarde et gouverne et le lourd protecteur
Qui regarde et qui pèse et qui fait le recteur;

Les armes de Satan c'est le contradicteur
Qui dit d'abord : Mais non, c'est l'antique licteur
Et l'antique faisceau, c'est Satan destructeur;

Les armes de Satan c'est Satan constructeur
Du satané parvis, c'est Satan conducteur
De l'homme vers sa perte et Satan rédacteur

De la fausse nouvelle et c'est tout abstracteur
De la cinquième essence et tout contrefacteur
Qui sera poursuivi, c'est Satan collecteur

D'impôts pour son État, c'est Satan correcteur
Dans son mauvais journal, et traître traducteur
Dans son mauvais patois, ét fourbe producteur

De produits frelatés, brillant introducteur
Au royaume d'enfer, décevant instructeur
De mauvaise recrue et sinistre amateur

D'art pour ses collections et savant armateur
De naufrage et superbe et docile imposteur,
Les armes de Satan c'est Satan séducteur ;

Les armes de Satan c'est la sévère cotte
De maille et c'est aussi le regard qui clignotte
Sous la lourde visière et sous la bourguignotte ;

Les armes de Jésus c'est la race future,
C'est le riche missel, c'est la miniature,
Et le ciel et l'enfer et la terre en peinture ;

Les armes de Satan c'est la mésaventure,
Le traître couronné, la mauvaise lecture,
Les armes de Satan c'est la littérature ;

Les armes de Jésus c'est noblesse et roture
Égales vers sa face et la belle sculpture
Au portail de l'église et la fine moulure ;

Les armes de Jésus c'est la riche tenture
Devant le tabernacle et la rouge teinture
De la robe du prêtre et des croix de torture ;

Les armes de Satan c'est toute conjecture
Maraudant sur le texte et c'est toute imposture,
Toute note au crayon, toute maculature ;

Et c'est toute leçon qui n'est pas la lecture,
Et c'est toute façon qui n'est pas la facture,
Et c'est toute moisson qui n'est pas drue et dure ;

Et c'est toute prison qui n'est pas la capture,
Et toute liaison qui n'est pas la rupture,
Toute cendre, tout feu qui n'est pas feu qui dure ;

Les armes de Satan c'est la désinvolture,
C'est la fausse élégance et toute conjoncture
Où l'homme droit est mis en oblique posture ;

Les armes de Satan c'est la fausse culture
Qui sème le chiendent et c'est la couverture
Volée au vieux cheval et c'est toute ouverture

Que l'on n'a pas ouvert et toute fermeture
Que l'on n'a pas fermée et toute quadrature
Que l'on n'a pas quarrée et c'est toute arcature

Que l'on n'a pas arquée et c'est toute rature
Au milieu de la page et toute ligature
Qui n'est pas pour la greffe et toute horticulture

Qui n'est pas pour la fleur, toute arboriculture
Qui n'est pas pour le fruit, toute viticulture
Qui n'est pas pour le vin, c'est toute agriculture

Qui n'est pas pour le blé, c'est toute apiculture
Qui n'est pas pour le miel, toute sylviculture
Qui n'est pas pour le bois et c'est toute bouture

Qui n'a pas pris racine et c'est toute mouture
Qui n'est pas du moulin et toute portraiture
Qui n'est pas le modèle et toute investiture

Qui ne vient pas de Dieu, c'est le point de suture
Quand il est mal cousu, c'est la judicature
De l'homme sur un homme et la candidature

Assise en robe blanche au seuil de la préture ;
Les armes de Satan c'est la nomenclature
Et le dénombrement, c'est toute fourniture

Qui n'est pas à bon poids, c'est la belle denture
Des bêtes dans l'arène et c'est la devanture
Qui masque la maison et c'est toute jointure

Qui s'articule mal et c'est toute fracture
Qui ne se réduit pas, c'est toute contracture
Qui ne se résoud pas et c'est toute structure

Qui n'est pas organique et c'est toute questure
Où l'on est candidat et c'est toute texture
Qui n'est pas de bon fil et c'est toute mixture

Qui n'est pas du bon vin et c'est toute mouture
Qui n'est pas du bon pain et c'est toute pâture
Qui n'est pas du bon grain et c'est toute clôture

Qui n'est pas de bon bois et c'est toute questure
Qui requiert à faux poids, frappe à fausse mesure,
Paie à fausse monnaie et prête avec usure ;

Les armes de Jésus c'est la législature
Des dix commandements et c'est la tablature
Des tables de la loi, c'est la nonciature

Quand le nonce est du pape et la judicature
Quand le juge craint Dieu, c'est la magistrature
Quand elle est magistrale et la cléricature

Quand le clerc est prudhomme et c'est la prélature
Quand l'évêque est Aignan ou saint Bonaventure
Ou saint Côme ou saint Loup, la sacrificature

Quand c'est lui la victime et c'est toute vêture
Qui vêt l'âme et le corps et c'est toute tonture
Qui n'écorchera pas la faible créature ;

LA TAPISSERIE

Les armes de Jésus c'est la belle paroisse
Assise au cœur de France et c'est la noble angoisse
Du curé soucieux que son troupeau recroisse ;

Les armes de Jésus c'est la belle provende
Éparse au râtelier, c'est le thym, la lavande,
Et la rose et l'œillet et la souple guirlande ;

Les armes de Jésus c'est le bon voisinage
Entre les pauvres gens, c'est le pauvre village
Et l'église au milieu, c'est le compagnonnage

Entre bons compagnons, c'est le pèlerinage
Entre bons pèlerins, c'est le pauvre ménage
Entre l'homme et la femme et le long mariage ;

Les armes de Jésus c'est les enfants bien sages
Assis au coin du feu, c'est les belles images
Qu'on voit sur les vitraux et c'est les trois rois mages ;

Les armes de Satan c'est les magiciens
Et la magicerie et les faux entretiens
Et les libres discours au conseil des anciens ;

Les armes de Jésus c'est la pauvre famille,
Les frères et la sœur, les garçons et la fille.
Le fuseau lourd de laine et la savante aiguille :

Les armes de Jésus c'est tous les cœurs païens :
Pourvu qu'on les baptise et les rende chrétiens,
Il en fait les plus purs de tous ses paroissiens ;

Les armes de Jésus c'est tous les plébéiens :
A moins qu'on les courtise et les rende vauriens,
Il en fait les plus durs de ses fermes soutiens ;

Les armes de Jésus c'est les bons citoyens :
Quand la grâce les prend par ses secrets moyens,
Il en fait les plus sûrs de ses curés doyens ;

Les armes de Jésus c'est la docilité,
C'est la foi, l'espérance et c'est la charité,
C'est la femme et l'enfant et la fidélité ;

Les armes de Jésus c'est la fragilité,
C'est la vertu civique et c'est la liberté,
C'est la femme et l'enfant et c'est la pauvreté ;

Les armes de Jésus c'est la simplicité,
C'est la paix éternelle et c'est dans la cité
Tout un fleuve de grâce et d'efficacité ;

Les armes de Jésus c'est la nécessité
Du travail et du pain et c'est dans la cité
Tout un fleuve de grâce et de félicité ;

LA TAPISSERIE

Les armes de Jésus c'est la sagacité,
Le pardon de l'offense et c'est dans la cité
Tout un fleuve de grâce et de vivacité ;

Les armes de Jésus c'est la mendicité
Du dernier misérable et c'est dans la cité
Tout un fleuve de grâce et de ténacité ;

Les armes de Satan c'est le chemin tortu,
Le sentier dérobé, le cheval abattu
Les quatre fers en l'air et le mulet têtu ;

Les armes de Satan c'est la fausse tendresse
Couchée au lit de l'homme et la molle paresse
Qui dort le long du jour et se désintéresse

Du pauvre et de l'enfant et c'est la charmeresse
Avec ses mots savants et la devineresse
Et sa vieille grimace et c'est l'enchanteresse

Avec ses vieux onguents et c'est la sécheresse
Du cœur et c'est la vraie et c'est la fausse adresse
De l'homme très malin ; c'est l'homme qui transgresse

Les vieilles lois de l'homme et c'est l'homme qui tresse
Le chanvre du gibet et l'homme qui progresse.
Les armes de Satan c'est l'homme qui s'engraisse

Du sang du malheureux, le serpent qui redresse
La tête et c'est aussi le vigneron qui presse
La grappe et fait jaillir le vin doux et l'ivresse ;

Les armes de Jésus c'est toute forteresse
Qui tient et c'est la noble et la pure caresse
De la mère à l'enfant et c'est la maladresse

De l'homme pas malin et la sourde tendresse
De la mère à la fille afin que reparaisse
En cette enfant naissante une même tendresse

Et dans le temps futur une même caresse
Et ce même regard et cette même tresse
Blonde qui fleurira, cette même détresse

Qui sera consolée, et cette âme pauvresse
Et dans le dernier temps une même allégresse ;
Les armes de Jésus c'est l'homme qui s'adresse

Directement à Dieu, c'est l'homme qui s'adresse
A quelque saint patron, c'est l'homme qui se dresse
Contre l'iniquité, c'est l'homme qui s'empresse

A panser le blessé, c'est la fraîche compresse
Sur la cuisante plaie et l'homme qui s'engraisse
De sanglots et de pleurs, de peine et de détresse,

Et d'un regret plus beau que la même tendresse,
Et l'arme aux mains de l'ange ardente et vengeresse
Au seuil du paradis afin que comparaisse

L'âme toujours chassée et toujours chasseresse,
L'âme toujours esclave et ensemble maîtresse,
L'âme toujours enfant et toujours pécheresse ;

Les armes de Jésus c'est la lettre et l'esprit,
Mais c'est l'esprit qui mène et l'esprit qui nourrit,
Et la lettre n'est là que comme un mot d'écrit ;

Les armes de Jésus c'est la lettre et l'esprit,
C'est le père qui gronde et l'enfant qui sourit,
C'est le Père et le Fils et c'est le Saint-Esprit ;

La lettre est ce qui tue et l'esprit vivifie,
Et la lettre est la mort et l'esprit est la vie,
Et la lettre est l'orgueil et la lettre est l'envie ;

C'est l'esprit qui commande et la lettre qui sert,
C'est l'esprit qui demande et la lettre qui perd
Et c'est l'esprit qui sauve et prêche en plein désert ;

C'est l'esprit qui gouverne et l'esprit qui conduit
L'homme vers un seul point et la lettre qui suit
Vers la lampe de l'ogre et c'est l'esprit qui cuit

Le pain quand il est chaud, c'est l'esprit qui déduit
Jésus du vieil Adam et derechef induit
Israël en Jésus que la lettre réduit ;

C'est l'esprit qui combat et la lettre qui fuit,
C'est l'esprit qui travaille et l'esprit qui produit
La paille, le bon grain, la feuille, le bon fruit ;

Et la lettre n'a jamais fait qu'un peu de bruit,
C'est elle qui séduit et c'est elle qui nuit,
Et la lettre et l'esprit c'est le jour et la nuit ;

Mais l'esprit et la lettre est la nuit et le jour,
Les armes de Jésus c'est l'honneur et l'amour
Et le roi dans son camp et le roi dans sa cour ;

Les armes de Jésus c'est le feu dans le four,
La pâte et le levain et c'est le pain du jour,
Et c'est le roi David retiré dans sa tour ;

Les armes de Jésus c'est tout homme proscrit
Qui sera rappelé, c'est le jeune conscrit
Qui sera convoqué, c'est le jeune homme inscrit

Sur le livre éternel et c'est le cœur contrit
Qui sera fomenté, c'est le billet souscrit
Qui sera présenté, c'est le bonheur décrit

LA TAPISSERIE

Un jour sur la montagne et l'honnête rescrit
De par le roi du ciel et le pardon prescrit
Par la nouvelle loi, c'est Dieu même transcrit

De Moïse en Jésus, c'est Satan circonscrit,
C'est tout ce qu'il fallait pour que Jésus souffrît,
Les armes de Jésus c'est surtout Jésus-Christ ;

C'est tout ce qu'il fallait pour que Jésus ouvrît
La porte du tombeau, pour que Jésus offrît
Le premier sacrifice et qu'il rendît l'esprit ;

C'est tout ce qu'il fallait pour que Jésus couvrît
Le pécheur devant Dieu, pour qu'il redécouvrît
Le chemin du salut et pour qu'il entreprît

De remonter la pente et pour qu'il se reprît
Et qu'il reprît le monde et pour que l'homme apprît
Le chemin difficile et pour qu'il désapprît

La route sans cailloux et pour qu'un jour en Gaule,
D'autres soldats romains, le manteau sur l'épaule,
Le torse bien moulé dans leurs lames de tôle,

Chevauchant par la route épaisse comme un môle,
La lance entre les doigts comme on tient une gaule,
Un jour en plein hiver sous la neige du pôle,

Le long des blancs bouleaux, le long du même saule,
Voyant un vagabond, quelque échappé de geôle,
Un autre centurion, de ceux que Rome enrôle,

Du manteau militaire enfin se découvrît ;
C'est tout ce qu'il fallait pour que l'homme s'éprît
Du seul amour qui dure et pour qu'il se déprît

Du seul amour qui passe et pour qu'il se méprît
Comme il faut se méprendre et qu'alors il comprît
Tout ce qu'il faut comprendre et qu'alors il en prît

Tout ce qu'il faut en prendre et qu'alors il surprît
Le secret mal gardé, le secret manuscrit
Qui n'est pas dans la lettre et se cache en esprit ;

Les armes de Jésus c'est le chemin fleuri,
Mais plus que le printemps galamment refleuri,
C'est le sévère automne à l'instant défleuri ;

Et la fleur de Marie est la rose fleurie,
Mais plus que l'humble rose au printemps refleurie,
C'est la rose d'automne humblement défleurie ;

Les armes de Jésus c'est le vallon fleuri,
Mais plus que le printemps incessamment fleuri,
Et plus que le printemps insolemment fleuri,

Et plus que le printemps impudemment fleuri.
Et plus que le printemps effrontément fleuri,
C'est le pudique automne à jamais défleuri ;

Les armes de Jésus c'est un peuple chéri
Comme un fils qui revient, c'est un mourant guéri
Par son extrême onction, c'est un peuple aguerri

Par une juste guerre et le marin péri
Au péril de la mer, le navire atterri
Dans le recreux du port, tout un peuple nourri

De quelques poissons secs, tout un monde nourri
D'une seule victime et le raisin mûri
Pour le vin du calice et l'autre vin suri

Pour l'éponge et la lance et le vinaigre aigri ;
Les armes de Jésus c'est le levain pétri
Au milieu de la pâte et lui-même suri ;

Les armes de Satan c'est le fleuve tari,
C'est chez l'équarrisseur le cheval équarri,
C'est l'enfant affamé, c'est le pain renchéri ;

Les armes de Satan c'est le cœur mal guéri
De la vieille blessure et c'est le cœur tari
A force de saigner et le cœur mal nourri

A force de jeûner, c'est tout ce qui tarit,
C'est tout ce qui périt, tout ce qui dépérit,
Et tout ce qui surit et tout ce qui pourrit ;

Les armes de Satan c'est la sève appauvrie,
C'est le sang répandu, la branche rabougrie,
Le rameau desséché, la prude renchérie ;

Les armes de Satan c'est tout ce qui flétrit,
Rapetisse, avilit, injurie, amoindrit,
C'est tout ce qui méprise et tout ce qui meurtrit ;

Les armes de Jésus c'est tout ce qui nourrit,
C'est tout ce qui boutonne et tout ce qui périt
Aux jardins de Touraine et tout ce qui mûrit ;

Les armes de Jésus c'est un cœur tout fleuri,
Plus que le jeune cœur au printemps refleuri,
C'est le cœur à l'automne à jamais défleuri ;

Les armes de Satan c'est la paix et la guerre,
Les peuples éventrés, les sacrements par terre,
La honte, la terreur, la rage militaire ;

Les armes de Jésus c'est la guerre et la paix,
Les peuples respectés et les derniers harnais
De guerre suspendus aux frontons des palais ;

Les armes de Satan c'est l'horreur de la guerre,
Les peuples affolés, Jésus sur le Calvaire,
Le sang, le cri de mort, le meurtre volontaire ;

Les armes de Jésus c'est l'honneur de la guerre,
Les peuples rétablis, Jésus sur le Calvaire,
Le sang, le sacrifice et la mort volontaire :

Pour qu'elle vît venir sous un tel étendard
De Jésus-Christ soldat contre Satan soudard,
Vers le vieux saint Étienne et le vieux saint Médard ;

Pour qu'elle vît venir par un chemin de terre,
Comme une jeune enfant qui vient vers sa grand'mère,
Par les bois de Puteaux, par les champs de Nanterre ;

Pour qu'elle vît venir ardente et militaire,
Obéissante et ferme et douce et volontaire,
Sur Boulogne et Neuilly, sur Puteaux et Nanterre ;

Hauturière et docile, alerte et droiturière,
Et prompte à la manœuvre et peu procédurière,
Destinée à périr comme une aventurière ;

Bien en selle en avant de sa cavalerie,
Masquant ses bombardiers et sa bombarderie,
Traînant comme un réseau sa lourde infanterie ;

Ameutant ses tambours qui battaient pour la messe,
Gourmandant ces brigands qui couraient à confesse,
Déférente aux trois voix qui scellaient leur promesse ;

Ayant mis les soldats au pas sacramentaire,
Ayant mis les curés au pas réglementaire,
Et logé les Vertus au train régimentaire ;

Bien allante et vaillante et sans étourderie,
Bien venante et plaisante et sans coquetterie,
Bien disante et parlante et sans bavarderie ;

Révérant les coffrets sertis de pierrerie
Où les reliefs des saints ouvrés d'orfèvrerie
Reposent sur l'autel et sur la broderie ;

Sage comme une aïeule en sa tendre jeunesse,
Cadette ayant conquis le plus beau droit d'aînesse,
Grave et les yeux plus clairs que d'une chanoinesse,

La sainte la plus grande après sainte Marie.

NEUVIÈME JOUR

POUR LE SAMEDI 11 JANVIER 1913

IX

Comme Dieu ne fait rien que par compagnonnage,
Il fallut qu'elle vît ces mauvais compagnons,
Les Anglais, (les Français), les traîtres Bourguignons
Dépecer le royaume ainsi qu'un apanage ;

Il fallut qu'elle vît ce monstrueux ménage,
Et les gibets poussant comme des champignons,
Et le mur et le toit et l'angle des pignons
Tout dégouttants du meurtre et du sang du carnage ;

Il fallut qu'elle vît tout ce maquignonnage,
Les cadavres tout nus serrés en rangs d'oignons,
Les blessés mutilés traînés sur leurs moignons,
Les morts et les mourants dérivant à la nage ;

Il fallut qu'elle vît cet horrible engrenage
Happer tout le royaume et ces mauvais garçons
Rouer vif tout un peuple et rôtir les moissons,
Sortis du menu peuple ou du haut baronnage ;

Les armes de Jésus c'est la belle marraine
Et c'est le beau baptême et les belles dragées,
Mais plus que le cortège et que les apogées
C'est le deuil et la ruine et la honte et la peine ;

Il fallut qu'elle vît par ce libertinage
Dissiper ce trésor d'honneur que nous gagnons,
Et déserter le Dieu que nous accompagnons,
Comme on déserte un mort dans un pauvre village ;

Il fallut qu'elle vît par ce vagabondage
Retourner ce passé dont nous nous éloignons,
Il fallut qu'elle vît les maux que nous soignons
Monter le long de nous comme un échafaudage ;

Il fallut qu'elle vît par le faux témoignage
Démentir le propos pour qui nous témoignons,
Il fallut qu'elle vît l'urne où nous nous baignons
S'effondrer par souillure et par dévergondage ;

Il fallut qu'elle vît par tout ce maraudage
Cueillir les fruits moisis et que nous dédaignons,
Il fallut qu'elle vît la ville où nous régnons
Démantelée aux mains de tout ce chapardage ;

Il fallut qu'elle vît par tant d'enfantillage
Avilir cette foi dont nous nous imprégnons,
Il fallut qu'elle vît le sang dont nous saignons
Saigner du même cœur et du même courage ;

Il fallut qu'elle vît par un sot bavardage
Flétrir le dogme auguste et que nous enseignons,
Et qu'elle vît tarir la grâce où nous baignons,
Lustrale et baptismale, en un lourd badinage ;

Il fallut qu'elle vît par tout ce brigandage
Commettre les forfaits dont nous nous indignons,
Et les écus sonnants et que nous alignons
Fondre au creuset d'orgueil et de faux monnayage ;

Il fallut qu'elle vît par tout ce forlignage
Dégénérer la race où nous nous alignons,
Et les mots éternels et que nous soulignons
Tomber dans le silence et dans le persiflage ;

Il fallut qu'elle vît par tout ce maquillage
Fausser la signature où nous contresignons,
Et le terme et la mort que nous nous assignons
Approcher tous les jours comme un lointain rivage ;

Il fallut qu'elle vît cette jalouse rage
Assaillir la caserne où nous nous consignons,
Et la taverne infâme et que nous désignons
D'un nom injurieux déborder sur la plage ;

Il fallut qu'elle vît cette haine sauvage
Dénaturer le sort où nous nous résignons,
Et la ronce et l'ortie où nous égratignons
Nos mains s'enchevêtrer dans le jeune bocage ;

Il fallut qu'elle vît au chemin de halage
Déraciner la borne à qui nous nous cognons,
Et qu'elle vît le coin où nous nous rencoignons
Nous refuser le gîte et le pain du voyage ;

DE SAINTE GENEVIÈVE

Il fallut qu'elle vît dans ce commun naufrage
Sombrer l'arche rompue et que nous empoignons,
Et qu'elle vît la grande armée où nous grognons,
(Mais nous marchons toujours), subir cet hivernage ;

Il fallut qu'elle vît par un tel sabotage
Dénaturaliser l'œuvre où nous besognons.
Et qu'elle vît l'injure à qui nous répugnons
Régner et gouverner sous figure d'outrage ;

Il fallut qu'elle vît le long du bastingage
Précipiter à l'eau l'or que nous épargnons,
Et qu'elle vît la vergue où nous nous éborgnons
Chanceler et tomber par l'effet du tangage ;

Il fallut qu'elle vît dans ce même hivernage
S'évanouir de froid l'ardeur que nous feignons,
Et qu'elle vît la peine où nous nous renfrognons
S'évanouir de mort dans un beau sarcophage ;

Il fallut qu'elle vît dans cet appareillage
S'avancer la galère où captifs nous geignons,
Et qu'elle vît la nef lourde où nous nous plaignons
Gémir dans ses haubans et ses bois d'assemblage ;

Il fallut qu'elle vît par un commun partage
Arriver justement le sort que nous craignons,
Et la loi qui nous sauve et que nous enfreignons
Exposée à périr dans ce même naufrage ;

Il fallut qu'elle vît dans le même mouillage
Sombrer le désespoir que seul nous étreignons,
Et qu'elle vît cet ordre où nous nous astreignons
Perdre ses bancs de rame et son amarinage ;

Il fallut qu'elle vît dans ce commun dommage
Plier la discipline où nous nous contraignons,
Et qu'elle vît l'astreinte où nous nous restreignons
Se détendre et crever comme un mauvais bordage ;

Il fallut qu'elle vît dans le mouvant sillage
Flotter et s'enfoncer la mort que nous ceignons,
Et qu'elle vît couler le sang dont nous teignons
Notre robe lustrale et notre enfantillage ;

Il fallut qu'elle vît par un jeu de mirage
Reculer le but fixe et que nous atteignons,
Et qu'elle vît le terme où nous nous rejoignons
Se dérober à nous en plein atterrissage ;

DE SAINTE GENEVIÈVE

Il fallut qu'elle vît en plein cœur de l'orage
Brûler la chère flamme et que nous éteignons
Et qu'elle vît les maux que nous nous adjoignons
Se coucher contre nous pour un noble servage ;

Il fallût qu'elle vît dans tout ce gribouillage
Se raidir les devoirs que nous nous enjoignons,
Et les soucis aigus et dont nous nous poignons
Nous percer jusqu'au cœur dans tout ce barbouillage :

Pour qu'elle vît venir du fond de la campagne,
Au milieu de ses clercs, au milieu de ses pages,
Vers l'arène romaine et la roide montagne,

Traînant les trois Vertus au train des équipages,
Sa plus fine et plus ferme et plus douce compagne
Et la plus belle enfant de ses longs patronages.

la tapisserie

de Notre Dame

cahier pour le dimanche de la Pentecôte

et pour le mois de mai

de la quatorzième série

au fidèle Lotte

et

au *Bulletin des Professeurs catholiques de l'Université*

Présentation de Paris à Notre Dame

Étoile de la mer voici la lourde nef
Où nous ramons tout nuds sous vos commandements
Voici notre détresse et nos désarmements ;
Voici le quai du Louvre, et l'écluse, et le bief.

Voici notre appareil et voici notre chef.
C'est un gars de chez nous qui siffle par moments.
Il n'a pas son pareil pour les gouvernements.
Il a la tête dure et le geste un peu bref.

PRÉSENTATION DE PARIS

Reine qui vous levez sur tous les océans,
Vous penserez à nous quand nous serons au large.
Aujourd'hui c'est le jour d'embarquer notre charge.
Voici l'énorme grue et les longs meuglements.

S'il fallait le charger de nos pauvres vertus,
Ce vaisseau s'en irait vers votre auguste seuil
Plus creux que la noisette après que l'écureuil
L'a laissé retomber de ses ongles pointus.

Nuls ballots n'entreraient par les panneaux béants,
Et nous arriverions dans la mer de sargasse
Traînant cette inutile et grotesque carcasse
Et les Anglais diraient : Ils n'ont rien mis dedans.

Mais nous saurons l'emplir et nous vous le jurons.
Il sera le plus beau dans cet illustre port.
La cargaison ira jusque sur le plat-bord.
Et quand il sera plein nous le couronnerons.

Nous n'y chargerons pas notre pauvre maïs,
Mais de l'or et du blé que nous emporterons.
Et il tiendra la mer : car nous le chargerons
Du poids de nos péchés payés par votre fils.

Paris vaisseau de charge

Double vaisseau de charge aux deux rives de Seine,
Vaisseau de pourpre et d'or, de myrrhe et de cinname,
Vaisseau de blé, de seigle, et de justesse d'âme,
D'humilité, d'orgueil, et de simple verveine ;

Nos pères t'ont comblé d'une si longue peine,
Depuis mille et mille ans que tu viens à la lame,
Que nulle cargaison n'est si lourde à la rame,
Et que nul bâtiment n'a la panse aussi pleine.

PARIS VAISSEAU DE CHARGE

Mais nous apporterons un regret si sévère,
Et si nourri d'honneur, et si creusé de flamme,
Que le chef le prendra pour un sac de prière,

Et le fera hisser jusque sous l'oriflamme,
Navire appareillé sous Septime Sévère,
Double vaisseau de charge aux pieds de Notre Dame.

Paris double galère

Depuis le Point du Jour jusqu'aux cèdres bibliques
Double galère assise au long du grand bazar,
Et du grand ministère, et du morne alcazar,
Parmi les deuils privés et les vertus publiques ;

Sous les quatre-vingts rois et les trois Républiques,
Et sous Napoléon, Alexandre et César,
Nos pères ont tenté le centuple hasard,
Fidèlement courbés sur tes rames obliques.

Et nous prenant leur place au même banc de chêne,
Nous ramerons des reins, de la nuque, de l'âme,
Pliés, cassés, meurtris, saignants sous notre chaîne ;

Et nous tiendrons le coup, rivés sur notre rame,
Forçats fils de forçats aux deux rives de Seine,
Galériens couchés aux pieds de Notre Dame.

Paris vaisseau de guerre

Double vaisseau de ligne au long des colonnades
Autrefois bâtiment au centuple sabord,
Aujourd'hui lourde usine, énorme coffre-fort
Fermé sur le secret des sourdes canonnades.

Nos pères t'ont dansé de chaudes sérénades.
Ils t'ont fleuri du sang de la plus belle mort,
Quand au gaillard d'avant vers l'un et l'autre bord
Bondissait le troupeau des graves caronnades.

PARIS VAISSEAU DE GUERRE

Mais nous apporterons à tes destins géants
Un cœur si sérieux et si brûlé de flamme,
Uu cœur si curieux de tous les océans,

Soldats fils de soldats sous la même oriflamme,
Qu'on nous mettra valets de tes canons béants,
Monstres verts accroupis aux pieds de Notre-Dame.

Présentation de la Beauce à Notre Dame de Chartres

Étoile de la mer voici la lourde nappe
Et la profonde houle et l'océan des blés
Et la mouvante écume et nos greniers comblés,
Voici votre regard sur cette immense chape

Et voici votre voix sur cette lourde plaine
Et nos amis absents et nos cœurs dépeuplés,
Voici le long de nous nos poings désassemblés
Et notre lassitude et notre force pleine.

PRÉSENTATION DE LA BEAUCE

Étoile du matin, inaccessible reine,
Voici que nous marchons vers votre illustre cour,
Et voici le plateau de notre pauvre amour,
Et voici l'océan de notre immense peine.

Un sanglot rôde et court par delà l'horizon.
A peine quelques toits font comme un archipel.
Du vieux clocher retombe une sorte d'appel.
L'épaisse église semble une basse maison.

Ainsi nous naviguons vers votre cathédrale.
De loin en loin surnage un chapelet de meules,
Rondes comme des tours, opulentes et seules
Comme un rang de châteaux sur la barque amirale.

Deux mille ans de labeur ont fait de cette terre
Un réservoir sans fin pour les âges nouveaux.
Mille ans de votre grâce ont fait de ces travaux
Un reposoir sans fin pour l'âme solitaire.

Vous nous voyez marcher sur cette route droite,
Tout poudreux, tout crottés, la pluie entre les dents.
Sur ce large éventail ouvert à tous les vents
La route nationale est notre porte étroite.

A NOTRE DAME DE CHARTRES

Nous allons devant nous, les mains le long des poches,
Sans aucun appareil, sans fatras, sans discours,
D'un pas toujours égal, sans hâte ni recours,
Des champs les plus présents vers les champs les plus proches.

Vous nous voyez marcher, nous sommes la piétaille.
Nous n'avançons jamais que d'un pas à la fois.
Mais vingt siècles de peuple et vingt siècles de rois,
Et toute leur séquelle et toute leur volaille

Et leurs chapeaux à plume avec leur valetaille
Ont appris ce que c'est que d'être familiers,
Et comme on peut marcher, les pieds dans ses souliers,
Vers un dernier carré le soir d'une bataille.

Nous sommes nés pour vous au bord de ce plateau,
Dans le recourbement de notre blonde Loire,
Et ce fleuve de sable et ce fleuve de gloire
N'est là que pour baiser votre auguste manteau.

Nous sommes nés au bord de ce vaste plateau,
Dans l'antique Orléans sévère et sérieuse,
Et la Loire coulante et souvent limoneuse
N'est là que pour laver les pieds de ce coteau.

PRÉSENTATION DE LA BEAUCE

Nous sommes nés au bord de votre plate Beauce
Et nous avons connu dès nos plus jeunes ans
Le portail de la ferme et les durs paysans
Et l'enclos dans le bourg et la bêche et la fosse.

Nous sommes nés au bord de votre Beauce plate
Et nous avons connu dès nos premiers regrets
Ce que peut receler de désespoirs secrets
Un soleil qui descend dans un ciel écarlate

Et qui se couche au ras d'un sol inévitable
Dur comme une justice, égal comme une barre,
Juste comme une loi, fermé comme une mare,
Ouvert comme un beau socle et plan comme une table.

Un homme de chez nous, de la glèbe féconde
A fait jaillir ici d'un seul enlèvement,
Et d'une seule source et d'un seul portement,
Vers votre assomption la flèche unique au monde.

Tour de David voici votre tour beauceronne.
C'est l'épi le plus dur qui soit jamais monté
Vers un ciel de clémence et de sérénité,
Et le plus beau fleuron dedans votre couronne.

A NOTRE DAME DE CHARTRES

Un homme de chez nous a fait ici jaillir,
Depuis le ras du sol jusqu'au pied de la croix,
Plus haut que tous les saints, plus haut que tous les rois,
La flèche irréprochable et qui ne peut faillir.

C'est la gerbe et le blé qui ne périra point,
Qui ne fanera point au soleil de septembre,
Qui ne gèlera point aux rigueurs de décembre,
C'est votre serviteur et c'est votre témoin.

C'est la tige et le blé qui ne pourrira pas,
Qui ne flétrira point aux ardeurs de l'été.
Qui ne moisira point dans un hiver gâté,
Qui ne transira point dans le commun trépas.

C'est la pierre sans tache et la pierre sans faute,
La plus haute oraison qu'on ait jamais portée,
La plus droite raison qu'on ait jamais jetée,
Et vers un ciel sans bord la ligne la plus haute.

Celle qui ne mourra le jour d'aucunes morts,
Le gage et le portrait de nos arrachements,
L'image et le tracé de nos redressements,
La laine et le fuseau des plus modestes sorts.

PRÉSENTATION DE LA BEAUCE

Nous arrivons vers vous du lointain Parisis.
Nous avons pour trois jours quitté notre boutique,
Et l'archéologie avec la sémantique,
Et la maigre Sorbonne et ses pauvres petits.

D'autres viendront vers vous du lointain Beauvaisis.
Nous avons pour trois jours laissé notre négoce,
Et la rumeur géante et la ville colosse,
D'autres viendront vers vous du lointain Cambrésis.

Nous arrivons vers vous de Paris capitale.
C'est là que nous avons notre gouvernement,
Et notre temps perdu dans le lanternement,
Et notre liberté décevante et totale.

Nous arrivons vers vous de l'autre Notre Dame,
De celle qui s'élève au cœur de la cité,
Dans sa royale robe et dans sa majesté,
Dans sa magnificence et sa justesse d'âme.

Comme vous commandez un océan d'épis,
Là-bas vous commandez un océan de têtes,
Et la moisson des deuils et la moisson des fêtes
Se couche chaque soir devant votre parvis.

A NOTRE DAME DE CHARTRES

Nous arrivons vers vous du noble Hurepoix.
C'est un commencement de Beauce à notre usage,
Des fermes et des champs taillés à votre image,
Mais coupés plus souvent par des rideaux de bois,

Et coupés plus souvent par de creuses vallées
Pour l'Yvette et la Bièvre et leurs accroissements,
Et leurs savants détours et leurs dégagements,
Et par les beaux châteaux et les longues allées.

D'autres viendront vers vous du noble Vermandois,
Et des vallonnements de bouleaux et de saules.
D'autres viendront vers vous des palais et des geôles.
Et du pays picard et du vert Vendômois.

Mais c'est toujours la France, ou petite ou plus grande.
Le pays des beaux blés et des encadrements,
Le pays de la grappe et des ruissellements,
Le pays de genêts, de bruyère, de lande.

Nous arrivons vers vous du lointain Palaiseau
Et des faubourgs d'Orsay par Gometz-le-Châtel,
Autrement dit Saint-Clair ; ce n'est pas un castel ;
C'est un village au bord d'une route en biseau.

PRÉSENTATION DE LA BEAUCE

Nous avons débouché, montant de ce coteau,
Sur le ras de la plaine et sur Gometz-la-Ville
Au-dessus de Saint-Clair ; ce n'est pas une ville ;
C'est un village au bord d'une route en plateau.

Nous avons descendu la côte de Limours.
Nous avons rencontré trois ou quatre gendarmes.
Ils nous ont regardé, non sans quelques alarmes,
Consulter les poteaux aux coins des carrefours.

Nous avons pu coucher dans le calme Dourdan.
C'est un gros bourg très riche et qui sent sa province.
Fiers nous avons longé, regardés comme un prince,
Les fossés du château coupés comme un redan.

Dans la maison amie, hôtesse et fraternelle
On nous a fait coucher dans le lit du garçon.
Vingt ans de souvenirs étaient notre échanson.
Le pain nous fut coupé d'une main maternelle.

Toute notre jeunesse était là sollennelle.
On prononça pour nous le Bénédicité.
Quatre siècles d'honneur et de fidélité
Faisaient des draps du lit une couche éternelle.

A NOTRE DAME DE CHARTRES

Nous avons fait semblant d'être un gai pèlerin
Et même un bon vivant et d'aimer les voyages,
Et d'avoir parcouru cent trente-et-un bailliages,
Et d'être accoutumés d'être sur le chemin.

La clarté de la lampe éblouissait la nappe.
On nous fit visiter le jardin potager.
Il donnait sur la treille et sur un beau verger.
Tel fut le premier gîte et la tête d'étape.

Le jardin était clos dans un coude de l'Orge.
Vers la droite il donnait sur un mur bocager
Surmonté de rameaux et d'un arceau léger.
En face un maréchal, et l'enclume, et la forge.

Nous nous sommes levés ce matin devant l'aube.
Nous nous sommes quittés après les beaux adieux.
Le temps s'annonçait bien. On nous a dit tant mieux.
On nous a fait goûter de quelque bœuf en daube,

Puisqu'il est entendu que le bon pèlerin
Est celui qui boit ferme et tient sa place à table,
Et qu'il n'a pas besoin de faire le comptable,
Et que c'est bien assez de se lever matin.

PRÉSENTATION DE LA BEAUCE

Le jour était en route et le soleil montait
Quand nous avons passé Sainte-Mesme et les autres.
Nous avancions déjà comme deux bons apôtres.
Et la gauche et la droite était ce qui comptait.

Nous sommes remontés par le Gué de Longroy.
C'en est fait désormais de nos atermoiements,
Et de l'iniquité des dénivellements :
Voici la juste plaine et le secret effroi

De nous trouver tout seuls et voici le charroi
Et la roue et les bœufs et le joug et la grange,
Et la poussière égale et l'équitable fange
Et la détresse égale et l'égal désarroi.

Nous voici parvenus sur la haute terrasse
Où rien ne cache plus l'homme de devant Dieu,
Où nul déguisement ni du temps ni du lieu
Ne pourra nous sauver, Seigneur, de votre chasse.

Voici la gerbe immense et l'immense liasse,
Et le grain sous la meule et nos écrasements,
Et la grêle javelle et nos renoncements,
Et l'immense horizon que le regard embrasse.

Et notre indignité cette immuable masse,
Et notré basse peur en un pareil moment,
Et la juste terreur et le secret tourment
De nous trouver tout seuls par devant votre face.

Mais voici que c'est vous, reine de majesté.
Comment avons-nous pu nous laisser décevoir,
Et marcher devant vous sans vous apercevoir.
Nous serons donc toujours ce peuple inconcerté.

Ce pays est plus ras que la plus rase table.
A peine un creux du sol, à peine un léger pli.
C'est la table du juge et le fait accompli,
Et l'arrêt sans appel et l'ordre inéluctable.

Et c'est le prononcé du texte insurmontable,
Et la mesure comble et c'est le sort empli,
Et c'est la vie étale et l'homme enseveli,
Et c'est le héraut d'arme et le sceau redoutable.

Mais vous apparaissez, reine mystérieuse.
Cette pointe là-bas dans le moutonnement
Des moissons et des bois et dans le flottement
De l'extrême horizon ce n'est point une yeuse,

PRÉSENTATION DE LA BEAUCE

Ni le profil connu d'un arbre interchangeable.
C'est déjà plus distante, et plus basse, et plus haute,
Ferme comme un espoir sur la dernière côte,
Sur le dernier coteau la flèche inimitable.

D'ici vers vous, ô reine, il n'est plus que la route.
Celle-ci nous regarde, on en a bien fait d'autres.
Vous avez votre gloire et nous avons les nôtres.
Nous l'avons entamée, on la mangera toute.

Nous savons ce que c'est qu'un tronçon qui s'ajoute
Au tronçon déjà fait et ce qu'un kilomètre
Demande de jarret et ce qu'il faut en mettre :
Nous passerons ce soir par le pont et la voûte

Et ce fossé profond qui cerne le rempart.
Nous marchons dans le vent coupés par les autos.
C'est ici la contrée imprenable en photos,
La route nue et grave allant de part en part.

Nous avons eu bon vent de partir dès le jour.
Nous coucherons ce soir à deux pas de chez vous,
Dans cette vieille auberge où pour quarante sous
Nous dormirons tout près de votre illustre tour.

A NOTRE DAME DE CHARTRES

Nous serons si fourbus que nous regarderons,
Assis sur une chaise auprès de la fenêtre
Dans un écrasement du corps et de tout l'être,
Avec des yeux battus, presque avec des yeux ronds,

Et les sourcils haussés jusque dedans nos fronts,
L'angle une fois trouvé par un seul homme au monde,
Et l'unique montée ascendante et profonde,
Et nous serons recrus et nous contemplerons.

Voici l'axe et la ligne et la géante fleur.
Voici la dure pente et le contentement.
Voici l'exactitude et le consentement.
Et la sévère larme, ô reine de douleur.

Voici la nudité, le reste est vêtement.
Voici le vêtement, tout le reste est parure.
Voici la pureté, tout le reste est souillure.
Voici la pauvreté, le reste est ornement.

Voici la seule force et le reste est faiblesse.
Voici l'arête unique et le reste est bavure.
Et la seule noblesse et le reste est ordure.
Et la seule grandeur et le reste est bassesse.

PRÉSENTATION DE LA BEAUCE

Voici la seule foi qui ne soit point parjure.
Voici le seul élan qui sache un peu monter.
Voici le seul instant qui vaille de compter.
Voici le seul propos qui s'achève et qui dure.

Voici le monument, tout le reste est doublure.
Et voici notre amour et notre entendement.
Et notre port de tête et notre apaisement.
Et le rien de dentelle et l'exacte moulure.

Voici le beau serment, le reste est forfaiture.
Voici l'unique prix de nos arrachements,
Le salaire payé de nos retranchements.
Voici la vérité, le reste est imposture.

Voici le firmament, le reste est procédure.
Et vers le tribunal voici l'ajustement.
Et vers le paradis voici l'achèvement.
Et la feuille de pierre et l'exacte nervure.

Nous resterons cloués sur la chaise de paille.
Et nous n'entendrons pas et nous ne verrons pas
Le tumulte des voix, le tumulte des pas,
Et dans la salle en bas l'innocente ripaille.

Ni les rouliers venus pour le jour du marché.
Ni la feinte colère et l'éclat des jurons :
Car nous contemplerons et nous méditerons
D'un seul embrassement la flèche sans péché.

Nous ne sentirons pas ni nos faces raidies,
Ni la faim ni la soif ni nos renoncements,
Ni nos raides genoux ni nos raisonnements,
Ni dans nos pantalons nos jambes engourdies.

Perdus dans cette chambre et parmi tant d'hôtels,
Nous ne descendrons pas à l'heure du repas,
Et nous n'entendrons pas et nous ne verrons pas
La ville prosternée aux pieds de vos autels.

Et quand se lèvera le soleil de demain,
Nous nous réveillerons dans une aube lustrale,
A l'ombre des deux bras de votre cathédrale,
Heureux et malheureux et perclus du chemin.

Nous venons vous prier pour ce pauvre garçon
Qui mourut comme un sot au cours de cette année,
Presque dans la semaine et devers la journée
Où votre fils naquit dans la paille et le son.

PRÉSENTATION DE LA BEAUCE

ô Vierge il n'était pas le pire du troupeau.
Il n'avait qu'un défaut dans sa jeune cuirasse.
Mais la mort qui nous piste et nous suit à la trace
A passé par ce trou qu'il s'est fait dans la peau.

Il était né vers nous dans notre Gâtinais.
Il commençait la route où nous redescendons.
Il gagnait tous les jours tout ce que nous perdons.
Et pourtant c'était lui que tu te destinais,

ô mort qui fus vaincue en un premier caveau.
Il avait mis ses pas dans nos mêmes empreintes.
Mais le seul manquement d'une seule des craintes
Laissa passer la mort par un chemin nouveau.

Le voici maintenant dedans votre régence.
Vous êtes reine et mère et saurez le montrer.
C'était un être pur. Vous le ferez rentrer
Dans votre patronage et dans votre indulgence.

ô reine qui lisez dans le secret du cœur,
Vous savez ce que c'est que la vie ou la mort,
Et vous savez ainsi dans quel secret du sort
Se coud et se découd la ruse du traqueur.

Et vous savez ainsi sur quel accent du chœur
Se noue et se dénoue un accompagnement,
Et ce qu'il faut d'espace et de déboisement
Pour laisser débouler la meute du piqueur.

Et vous savez ainsi dans quel recreux du port
Se prépare et s'achève un noble enlèvement,
Et par quel jeu d'adresse et de gouvernement
Se dérobe ou se fixe un illustre support.

Et vous savez ainsi sur quel tranchant du glaive
Se joue et se déjoue un épouvantement,
Et par quel coup de pouce et quel balancement
L'un des plateaux descend pour que l'autre s'élève.

Et ce que peut coûter la lèvre du moqueur,
Et ce qu'il faut de force et de recroisement
Pour faire par le coup d'un seul retournement
D'un vaincu malheureux un malheureux vainqueur.

Mère le voici donc, il était notre race,
Et vingt ans après nous notre redoublement.
Reine recevez-le dans votre amendement.
Où la mort a passé, passera bien la grâce.

Nous, nous retournerons par ce même chemin.
Ce sera de nouveau la terre sans cachette,
Le château sans un coin et sans une oubliette,
Et ce sol mieux gravé qu'un parfait parchemin.

Et nunc et in hora, nous vous prions pour nous
Qui sommes plus grands sots que ce pauvre gamin,
Et sans doute moins purs et moins dans votre main,
Et moins acheminés vers vos sacrés genoux.

Quand nous aurons joué nos derniers personnages,
Quand nous aurons posé la cape et le manteau,
Quand nous aurons jeté le masque et le couteau,
Veuillez vous rappeler nos longs pèlerinages.

Quand nous retournerons en cette froide terre,
Ainsi qu'il fut prescrit pour le premier Adam,
Reine de Saint-Chéron, Saint-Arnould et Dourdan,
Veuillez vous rappeler ce chemin solitaire.

Quand on nous aura mis dans une étroite fosse,
Quand on aura sur nous dit l'absoute et la messe,
Veuillez vous rappeler, reine de la promesse,
Le long cheminement que nous faisons en Beauce.

A NOTRE DAME DE CHARTRES

Quand nous aurons quitté ce sac et cette corde,
Quand nous aurons tremblé nos derniers tremblements,
Quand nous aurons râlé nos derniers râclements,
Veuillez vous rappeler votre miséricorde.

Nous ne demandons rien, refuge du pécheur,
Que la dernière place en votre Purgatoire,
Pour pleurer longuement notre tragique histoire,
Et contempler de loin votre jeune splendeur.

les quatre prières dans la cathédrale de Chartres

1. — prière de résidence

O reine voici donc après la longue route,
Avant de repartir par ce même chemin,
Le seul asile ouvert au creux de votre main,
Et le jardin secret où l'âme s'ouvre toute.

Voici le lourd pilier et la montante voûte ;
Et l'oubli pour hier, et l'oubli pour demain ;
Et l'inutilité de tout calcul humain ;
Et plus que le péché, la sagesse en déroute.

LA TAPISSERIE DE NOTRE DAME

Voici le lieu du monde où tout devient facile,
Le regret, le départ, même l'événement,
Et l'adieu temporaire et le détournement,
Le seul coin de la terre où tout devient docile,

Et même ce vieux cœur qui faisait le rebelle ;
Et cette vieille tête et ces raisonnements ;
Et ces deux bras raidis dans les casernements ;
Et cette jeune enfant qui faisait trop la belle.

Voici le lieu du monde où tout est reconnu,
Et cette vieille tête et la source des larmes ;
Et ces deux bras raidis dans le métier des armes :
Le seul coin de la terre où tout soit contenu.

Voici le lieu du monde où tout est revenu
Après tant de départs, après tant d'arrivées.
Voici le lieu du monde où tout est pauvre et nu
Après tant de hasards, après tant de corvées.

Voici le lieu du monde et la seule retraite,
Et l'unique retour et le recueillement,
Et la feuille et le fruit et le défeuillement,
Et les rameaux cueillis pour cette unique fête.

PRIÈRE DE RÉSIDENCE

Voici le lieu du monde où tout rentre et se tait,
Et le silence et l'ombre et la charnelle absence,
Et le commencement d'éternelle présence,
Le seul réduit où l'âme est tout ce qu'elle était.

Voici le lieu du monde où la tentation
Se retourne elle-même et se met à l'envers.
Car ce qui tente ici c'est la soumission ;
Et c'est l'aveuglement dans l'immense univers.

Et le déposement est ici ce qui tente,
Et ce qui vient tout seul est l'abdication,
Et ce qui vient soi-même et ce qui se présente
N'est ici que grandesse et présentation.

C'est la révolte ici qui devient impossible,
Et ce qui se présente est la démission.
Et c'est l'effacement qui devient invincible,
Et tout n'est que bonjour et salutation.

Ce qui partout ailleurs est une accession
N'est ici qu'un total et sourd abrasement.
Ce qui partout ailleurs est un entassement
N'est ici que bassesse et que dépression.

Ce qui partout ailleurs est une oppression
N'est ici que l'effet d'un noble écrasement.
Ce qui partout ailleurs est un empressement
N'est ici qu'héritage et que succession.

Ce qui partout ailleurs est une rude guerre
N'est ici que la paix d'un long délaissement.
Ce qui partout ailleurs est un affaissement
Est ici la loi même et la norme vulgaire.

Ce qui partout ailleurs est une âpre bataille
Et sur le cou tendu le couteau du boucher,
Ce qui partout ailleurs est la greffe et la taille
N'est ici que la fleur et le fruit du pêcher.

Ce qui partout ailleurs est la rude montée
N'est ici que descente et qu'aboutissement.
Ce qui partout ailleurs est la mer démontée
N'est ici que bonace et qu'établissement.

Ce qui partout ailleurs est une dure loi
N'est ici qu'un beau pli sous vos commandements,
Et dans la liberté de nos amendements
Une fidélité plus tendre que la foi.

PRIÈRE DE RÉSIDENCE

Ce qui partout ailleurs est une obsession
N'est ici sous vos lois qu'une place rendue.
Ce qui partout ailleurs est une âme vendue
N'est ici que prière et qu'intercession.

Ce qui partout ailleurs est une lassitude
N'est ici que des clefs sur un humble plateau.
Ce qui partout ailleurs est la vicissitude
N'est ici qu'une vigne à même le coteau.

Ce qui partout ailleurs est la longue habitude
Assise au coin du feu les poings sous le menton,
Ce qui partout ailleurs est une solitude
N'est ici qu'un vivace et ferme rejeton.

Ce qui partout ailleurs est la décrépitude
Assise au coin du feu les poings sur les genoux
N'est ici que tendresse et que sollicitude
Et deux bras maternels qui se tournent vers nous.

Nous nous sommes lavés d'une telle amertume
Étoile de la mer et des récifs salés,
Nous nous sommes lavés d'une si basse écume,
Étoile de la barque et des souples filets.

Nous avons délavé nos malheureuses têtes
D'un tel fatras d'ordure et de raisonnement,
Nous voici désormais, ô reine des prophètes,
Plus clairs que l'eau du puits de l'ancien testament.

Nous avons gouverné de si modestes arches,
Voile du seul vaisseau qui ne périra pas,
Nous avons consulté de si pauvres compas,
Arche du seul salut, reine des patriarches.

Nous avons consommé de si lointains voyages,
Nous n'avons plus de goût pour les pays étranges.
Reine des confesseurs, des vierges et des anges,
Nous voici retournés dans nos premiers villages.

On nous en a tant dit, ô reine des apôtres,
Nous n'avons plus de goût pour la péroraison.
Nous n'avons plus d'autels que ceux qui sont les vôtres,
Nous ne savons plus rien qu'une simple oraison.

Nous avons essuyé de si vastes naufrages,
Nous n'avons plus de goût pour le transbordement,
Nous voici revenus, au déclin de nos âges,
Étoile du seul Nord dans votre bâtiment.

PRIÈRE DE RÉSIDENCE

Ce qui partout ailleurs est de dispersion
N'est ici que l'effet d'un beau rassemblement.
Ce qui partout ailleurs est un démembrement
N'est ici que cortège et que procession.

Ce qui partout ailleurs demande un examen
N'est ici que l'effet d'une pauvre jeunesse.
Ce qui partout ailleurs demande un lendemain
N'est ici que l'effet de soudaine faiblesse.

Ce qui partout ailleurs demande un parchemin
N'est ici que l'effet d'une pauvre tendresse.
Ce qui partout ailleurs demande un tour de main
N'est ici que l'effet d'une humble maladresse.

Ce qui partout ailleurs est un détraquement
N'est ici que justesse et que déclinaison.
Ce qui partout ailleurs est un baraquement
N'est ici qu'une épaisse et durable maison.

Ce qui partout ailleurs est la guerre et la paix
N'est ici que défaite et que reddition.
Ce qui partout ailleurs est de sédition
N'est ici qu'un beau peuple et des épis épais.

Ce qui partout ailleurs est une immense armée
Avec ses trains de vivre et ses encombrements,
Et ses trains de bagage et ses retardements,
N'est ici que décence et bonne renommée.

Ce qui partout ailleurs est un effondrement
N'est ici qu'une lente et courbe inclinaison.
Ce qui partout ailleurs est de comparaison
Est ici sans pareil et sans redoublement.

Ce qui partout ailleurs est un accablement
N'est ici que l'effet de pauvre obéissance.
Ce qui partout ailleurs est un grand parlement
N'est ici que l'effet de la seule audience.

Ce qui partout ailleurs est un encadrement
N'est ici qu'un candide et calme reposoir.
Ce qui partout ailleurs est un ajournement
N'est ici que l'oubli du matin et du soir.

Les matins sont partis vers les temps révolus,
Et les soirs partiront vers le soir éternel,
Et les jours entreront dans un jour solennel,
Et les fils deviendront des hommes résolus.

PRIÈRE DE RÉSIDENCE

Les âges rentreront dans un âge absolu,
Les fils retourneront vers le seuil paternel
Et raviront de force et l'amour fraternel
Et l'antique héritage et le bien dévolu.

Voici le lieu du monde où tout devient enfant,
Et surtout ce vieil homme avec sa barbe grise,
Et ses cheveux mêlés au souffle de la brise,
Et son regard modeste et jadis triomphant.

Voici le lieu du monde où tout devient novice,
Et cette vieille tête et ses lanternements,
Et ces deux bras raidis dans les gouvernements,
Le seul coin de la terre où tout devient complice,

Et même ce grand sot qui faisait le malin,
(C'est votre serviteur, ô première servante),
Et qui tournait en rond dans une orbe savante,
Et qui portait de l'eau dans le bief du moulin.

Ce qui partout ailleurs est un arrachement
N'est ici que la fleur de la jeune saison.
Ce qui partout ailleurs est un retranchement
N'est ici qu'un soleil au ras de l'horizon.

Ce qui partout ailleurs est un dur labourage
N'est ici que récolte et dessaisissement.
Ce qui partout ailleurs est le déclin d'un âge
N'est ici qu'un candide et cher vieillissement.

Ce qui partout ailleurs est une résistance
N'est ici que de suite et d'accompagnement ;
Ce qui partout ailleurs est un prosternement
N'est ici qu'une douce et longue obéissance.

Ce qui partout ailleurs est règle de contrainte
N'est ici que déclenche et qu'abandonnement ;
Ce qui partout ailleurs est une dure astreinte
N'est ici que faiblesse et que soulèvement.

Ce qui partout ailleurs est règle de conduite
N'est ici que bonheur et que renforcement ;
Ce qui partout ailleurs est épargne produite
N'est ici qu'un honneur et qu'un grave serment.

Ce qui partout ailleurs est une courbature
N'est ici que la fleur de la jeune oraison ;
Ce qui partout ailleurs est la lourde armature
N'est ici que la laine et la blanche toison.

PRIÈRE DE RÉSIDENCE

Ce qui partout ailleurs serait un tour de force
N'est ici que simplesse et que délassement ;
Ce qui partout ailleurs est la rugueuse écorce
N'est ici que la sève et les pleurs du sarment.

Ce qui partout ailleurs est une longue usure
N'est ici que renfort et que recroissement ;
Ce qui partout ailleurs est bouleversement
N'est ici que le jour de la bonne aventure.

Ce qui partout ailleurs se tient sur la réserve
N'est ici qu'abondance et que dépassement ;
Ce qui partout ailleurs se gagne et se conserve
N'est ici que dépense et que désistement.

Ce qui partout ailleurs se tient sur la défense
N'est ici que liesse et démantèlement ;
Et l'oubli de l'injure et l'oubli de l'offense
N'est ici que paresse et que bannissement.

Ce qui partout ailleurs est une liaison
N'est ici qu'un fidèle et noble attachement ;
Ce qui partout ailleurs est un encerclement
N'est ici qu'un passant dedans votre maison.

Ce qui partout ailleurs est une obédience
N'est ici qu'une gerbe au temps de fauchaison ;
Ce qui partout ailleurs se fait par surveillance
N'est ici qu'un beau foin au temps de fenaison.

Ce qui partout ailleurs est une forcerie
N'est ici que la plante à même le jardin ;
Ce qui partout ailleurs est une gagerie
N'est ici que le seuil à même le gradin.

Ce qui partout ailleurs est une rétorsion
N'est ici que détente et que désarmement ;
Ce qui partout ailleurs est une contraction
N'est ici qu'un muet et calme engagement ;

Ce qui partout ailleurs est un bien périssable
N'est ici qu'un tranquille et bref dégagement ;
Ce qui partout ailleurs est un rengorgement
N'est ici qu'une rose et des pas sur le sable.

Ce qui partout ailleurs est un efforcement
N'est ici que la fleur de la jeune raison ;
Ce qui partout ailleurs est un redressement
N'est ici que la pente et le pli du gazon.

PRIÈRE DE RÉSIDENCE

Ce qui partout ailleurs est une écorcherie
N'est ici qu'un modeste et beau dévêtement ;
Ce qui partout ailleurs est une affouillerie
N'est ici qu'un durable et sûr dépouillement.

Ce qui partout ailleurs est un raidissement
N'est ici qu'une souple et candide fontaine ;
Ce qui partout ailleurs est une illustre peine
N'est ici qu'un profond et pur jaillissement.

Ce qui partout ailleurs se querelle et se prend
N'est ici qu'un beau fleuve aux confins de sa source,
ô reine et c'est ici que tout âme se rend
Comme un jeune guerrier retombé dans sa course.

Ce qui partout ailleurs est la route gravie,
ô reine qui régnez dans votre illustre cour,
Étoile du matin, reine du dernier jour,
Ce qui partout ailleurs est la table servie,

Ce qui partout ailleurs est la route suivie
N'est ici qu'un paisible et fort détachement,
Et dans un calme temple et loin d'un plat tourment
L'attente d'une mort plus vivante que vie.

2. — prière de demande

Nous ne demandons pas que le grain sous la meule
Soit jamais replacé dans le cœur de l'épi,
Nous ne demandons pas que l'âme errante et seule
Soit jamais reposée en un jardin fleuri.

Nous ne demandons pas que la grappe écrasée
Soit jamais replacée au fronton de la treille,
Et que le lourd frelon et que la jeune abeille
Y reviennent jamais se gorger de rosée.

Nous ne demandons pas que la rose vermeille
Soit jamais replacée aux cerceaux du rosier,
Et que le paneton et la lourde corbeille
Retourne vers le fleuve et redevienne osier.

Nous ne demandons pas que cette page écrite
Soit jamais effacée au livre de mémoire,
Et que le lourd soupçon et que la jeune histoire
Vienne remémorer cette peine prescrite.

Nous ne demandons pas que la tige ployée
Soit jamais redressée au livre de nature,
Et que le lourd bourgeon et la jeune nervure
Perce jamais l'écorce et soit redéployée.

Nous ne demandons pas que le rameau broyé
Reverdisse jamais au livre de la grâce,
Et que le lourd surgeon et que la jeune race
Rejaillisse jamais de l'arbre foudroyé.

Nous ne demandons pas que la branche effeuillée
Se tourne jamais plus vers un jeune printemps,
Et que la lourde sève et que le jeune temps
Sauve une cime au moins dans la forêt noyée.

PRIÈRE DE DEMANDE

Nous ne demandons pas que le pli de la nappe
Soit effacé devant que revienne le maître,
Et que votre servante et qu'un malheureux être
Soient libérés jamais de cette lourde chape.

Nous ne demandons pas que cette auguste table
Soit jamais resservie, à moins que pour un Dieu,
Mais nous n'espérons pas que le grand connétable
Chauffe deux fois ses mains vers un si maigre feu.

Nous ne demandons pas qu'une âme fourvoyée
Soit jamais replacée au chemin du bonheur.
O reine il nous suffit d'avoir gardé l'honneur
Et nous ne voulons pas qu'une aide apitoyée

Nous remette jamais au chemin de plaisance,
Et nous ne voulons pas qu'une amour soudoyée
Nous remette jamais au chemin d'allégeance,
ô seul gouvernement d'une âme guerroyée,

Régente de la mer et de l'illustre port
Nous ne demandons rien dans ces amendements
Reine que de garder sous vos commandements
Une fidélité plus forte que la mort.

3. — prière de confidence

Nous ne demandons pas que cette belle nappe
Soit jamais repliée aux rayons de l'armoire,
Nous ne demandons pas qu'un pli de la mémoire
Soit jamais effacé de cette lourde chape.

Maîtresse de la voie et du raccordement,
ô miroir de justice et de justesse d'âme,
Vous seule vous savez, ô grande notre Dame,
Ce que c'est que la halte et le recueillement.

Maîtresse de la race et du recroisement,
ô temple de sagesse et de jurisprudence,
Vous seule connaissez, ô sévère prudence,
Ce que c'est que le juge et le balancement.

Quand il fallut s'asseoir à la croix des deux routes
Et choisir le regret d'avecque le remords,
Quand il fallut s'asseoir au coin des doubles sorts
Et fixer le regard sur la clef des deux voûtes,

Vous seule vous savez, maîtresse du secret,
Que l'un des deux chemins allait en contre-bas,
Vous connaissez celui que choisirent nos pas,
Comme on choisit un cèdre et le bois d'un coffret.

Et non point par vertu car nous n'en avons guère,
Et non point par devoir car nous ne l'aimons pas,
Mais comme un charpentier s'arme de son compas,
Par besoin de nous mettre au centre de misère,

Et pour bien nous placer dans l'axe de détresse,
Et par ce besoin sourd d'être plus malheureux,
Et d'aller au plus dur et de souffrir plus creux,
Et de prendre le mal dans sa pleine justesse.

PRIÈRE DE CONFIDENCE

Par ce vieux tour de main, par cette même adresse,
Qui ne servira plus à courir le bonheur,
Puissions-nous, ô régente, au moins tenir l'honneur,
Et lui garder lui seul notre pauvre tendresse.

4. — prière de report

Nous avons gouverné de si vastes royaumes,
ô régente des rois et des gouvernements,
Nous avons tant couché dans la paille et les chaumes,
Régente des grands gueux et des soulèvements.

Nous n'avons plus de goût pour les grands majordomes,
Régente du pouvoir et des renversements,
Nous n'avons plus de goût pour les chambardements,
Régente des frontons, des palais et des dômes.

Nous avons combattu de si ferventes guerres
Par devant le Seigneur et le Dieu des armées,
Nous avons parcouru de si mouvantes terres,
Nous nous sommes acquis si hautes renommées.

Nous n'avons plus de goût pour le métier des armes,
Reine des grandes paix et des désarmements,
Nous n'avons plus de goût pour le métier des larmes,
Reine des sept douleurs et des sept sacrements.

Nous avons gouverné de si vastes provinces,
Régente des préfets et des procurateurs,
Nous avons lanterné tous tant d'augustes princes,
Reine des tableaux peints et des deux donateurs.

Nous n'avons plus de goût pour les départements,
Ni pour la préfecture et pour la capitale,
Nous n'avons plus de goût pour les embarquements.
Nous ne respirons plus vers la terre natale.

Nous avons encouru de si hautes fortunes,
ô clef du seul honneur qui ne périra point,
Nous avons dépouillé de si basses rancunes,
Reine du témoignage et du double témoin.

PRIÈRE DE REPORT

Nous n'avons plus de goût pour les forfanteries,
Maîtresse de sagesse et de silence et d'ombre,
Nous n'avons plus de goût pour les argenteries,
ô clef du seul trésor et d'un bonheur sans nombre.

Nous en avons tant vu, dame de pauvreté,
Nous n'avons plus de goût pour de nouveaux regards,
Nous en avons tant fait, temple de pureté,
Nous n'avons plus de goût pour de nouveaux hasards.

Nous avons tant péché, refuge du pécheur,
Nous n'avons plus de goût pour les atermoiements,
Nous avons tant cherché, miracle de candeur,
Nous n'avons plus de goût pour les enseignements.

Nous avons tant appris dans les maisons d'école,
Nous ne savons plus rien que vos commandements,
Nous avons tant failli par l'acte et la parole,
Nous ne savons plus rien que nos amendements.

Nous sommes ces soldats qui grognaient par le monde,
Mais qui marchaient toujours et n'ont jamais plié,
Nous sommes cette Église et ce faisceau lié,
Nous sommes cette race internelle et profonde.

Nous ne demandons plus de ces biens périssables,
Nous ne demandons plus vos grâces de bonheur,
Nous ne demandons plus que vos grâces d'honneur,
Nous ne bâtirons plus nos maisons sur ces sables.

Nous ne savons plus rien de ce qu'on nous a lu,
Nous ne savons plus rien de ce qu'on nous a dit.
Nous ne connaissons plus qu'un éternel édit,
Nous ne savons plus rien que votre ordre absolu.

Nous en avons trop pris, nous sommes résolus.
Nous ne voulons plus rien que par obéissance,
Et rester sous les coups d'une auguste puissance,
Miroir des temps futurs et des temps révolus.

S'il est permis pourtant que celui qui n'a rien
Puisse un jour disposer, et léguer quelque chose,
S'il n'est pas défendu, mystérieuse rose,
Que celui qui n'a pas reporte un jour son bien ;

S'il est permis au gueux de faire un testament,
Et de léguer l'asile et la paille et le chaume,
S'il est permis au roi de léguer le royaume,
Et si le grand dauphin prête un nouveau serment ;

PRIÈRE DE REPORT

S'il est admis pourtant que celui qui doit tout
Se fasse ouvrir un compte et porter un crédit,
Si le virement tourne et n'est pas interdit,
Nous ne demandons rien, nous irons jusqu'au bout.

Si donc il est admis qu'un humble débiteur
Puisse élever la voix pour ce qui n'est pas dû,
S'il peut toucher un prix quand il n'a pas vendu,
Et faire balancer par solde créditeur ;

Nous qui n'avons connu que vos grâces de guerre
Et vos grâces de deuil et vos grâces de peine,
(Et vos grâces de joie et cette lourde plaine),
Et le cheminement des grâces de misère ;

Et la procession des grâces de détresse,
Et les champs labourés et les sentiers battus,
Et les cœurs lacérés et les reins courbatus,
Nous ne demandons rien, vigilante maîtresse.

Nous qui n'avons connu que votre adversité,
(Mais qu'elle soit bénie, ô temple de sagesse),
ô veuillez reporter, merveille de largesse,
Vos grâces de bonheur et de prospérité.

Veuillez les reposer sur quatre jeunes têtes,
Vos grâces de douceur et de consentement,
Et tresser pour ces fronts, reine du pur froment.
Quelques épis cueillis dans la moisson des fêtes.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

LE MYSTÈRE DES SAINTS INNOCENTS..... PAGE 13

LA TAPISSERIE DE SAINTE GENEVIÈVE ET DE JEANNE D'ARC..... PAGE 247

LA TAPISSERIE DE NOTRE DAME..... PAGE 343

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE TRENTE
SEPTEMBRE MIL NEUF CENT
DIX-NEUF, PAR L'IMPRIMERIE
PROTAT FRÈRES, MACON.

nrf

PQ
2631
E25
1917
t.6

Péguy, Charles
Oeuvres complétes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY